

LE VIEUX LORIENT

les Cahiers de l'IROISE

REVUE TRIMESTRIELLE

13^e Année, N° 4 (Nouvelle Série)



Un livret de **CAISSE D'ÉPARGNE** vous assure

- SÉCURITÉ :** Contre la perte, le vol, le feu !
Les dépôts ont la garantie de l'État.
- DISPONIBILITÉ :** Remboursements immédiats
En voyage, 5.800 guibans à votre service.
- RENTABILITÉ :** Intérêts 3 % NET D'IMPÔT
Placements à vue.
- GRATUITÉ :** Toutes opérations sans frais.
Encaissement de chèques sans frais.
- SIMPLICITÉ :** Toute personne (la femme mariée et le mineur en particulier) peut se faire ouvrir un livret sans formalité ni autorisation spéciale.

**PRÊTS SPÉCIAUX POUR LA CONSTRUCTION AVEC
L'ÉPARGNE-LOGEMENT**

Rejoignez vite les **130.000** déposants
de la

CAISSE D'ÉPARGNE DE BREST

CAISSE CENTRALE :
TÉLÉPHONE : 44.18.78 Avenue Amiral-Réveillère C. C. P. RENNES
B. P. 206 B R E S T 9415-44

BUREAUX URBAINS :
SAINT-PIERRE : 165, rue A.-France PILIER-ROUGE : 239, rue J.-Jaurès
SAINT-MARC : Place Simon LAMBÉZELLEC : 8, rue Robespierre
KERBERNIER-LANRÉDEC : 32, rue Langevin

SUCCURSALES :
LANDERNEAU LE CONQUET DAOULAS
SAINT-RENNAN PLOUDEMÉZEUX PLOUGASTEL
PLABENNEC LESNEVEN KERHUON
LANNILIS PLOUGUERNEAU GUIPavas

" LES CAHIERS DE L'IROISE "

Publication Trimestrielle éditée par la Société d'Études de Brest et du Léon

Administration-Rédaction : G.-M. Thomas, 11, Rue de Royan, Brest - Tél. 44.51.46

Trésorerie : Jean Foucher, 7, Rue de Siam, Brest - Tél. 44.46.25

Adresser les chèques à l'adresse : Société d'Études, 7, rue de Siam, Brest - C.C.P. 483-61, Rennes
et non au nom du Trésorier

Abonnement : 18 frs par An (4 numéros), le numéro 5 frs

Abonnement de soutien et pour l'Étranger : 20 frs

Les abonnements partent du 1^{er} Janvier et sont tacitement reconduits sauf avis contraire

SOMMAIRE DU N° 4 - OCTOBRE-DÉCEMBRE 1966

(15^e Année - Nouvelle série)

Henri-François BUFET : La Ville de Lorient sous l'Ancien régime	190
Charlotte MERLE : Les créateurs de la vie lorientaise	195
René MAURICE : Pierre Loti et Lorient	202
François MILLEPIERRES : Ernest Hello et Kéroman	206
Yves PERES : Le plus célèbre ancien élève du Lycée de Lorient	208
René MAURICE : Les Porcelaines lorientaises	213
Erwan MAREC : Images et souvenirs du Lorient d'autrefois	217
René MAURICE : Le Lorient de la Belle époque d'avant la Guerre 1914	226
J.-L. DEBAUVE : Petit guide pittoresque du voyageur à Lorient ou essai de tourisme rétrospectif entre 1785 et 1790	229
Roger LEROUX : Bombes sur Lorient (1940-1945)	241
Chronique des Fureteurs et Curieux	264

RENAULT

BON POUR UN ESSAI

La **RENAULT 4**

est : nerveuse, douce à conduire,
facile à ranger et si confortable !

14, rue Colbert, 14
B R E S T

La **RENAULT 4** ne coûte que 5.520 f. + T.V.A.

← Notre couverture : LORIENT - LE COURS DE LA BOVE.

La Ville de Lorient sous l'Ancien régime

par *Henri-François Buffet*

LE 31 Août 1666, la Compagnie des Indes Orientales acquit 15 journaux et 7 cordes de terrain dans la lande du Faouédic, à une lieue du Port-Louis. Le 25 Juin 1669, elle acheta encore 16 journaux et 56 cordes de « **landes rasées et brières** » pour agrandir son domaine, mais, ce faisant, elle ne songeait nullement qu'elle allait fonder une ville.

Les logements de ses ouvriers furent achevés en 1670 ; une chapelle fut construite en 1675 par l'architecte Port-Louisien Louis Trouillard ; un autre Port-Louisien, Pierre Périot, dit la Poussière, éleva une muraille à la limite du terrain, et cette muraille jusqu'à la dernière guerre conserva son rôle protecteur. Enfin, vers l'année 1680 fut réédifiée la maison des directeurs, bel hôtel, qui comprenait huit chambres de plein pied au rez-de-chaussée et autant au premier étage. C'est dans cette demeure que Claude Céberet, seigneur du Boulay, reçut, le 11 Août 1689, la marquise de Sévigné. Lorient n'était encore qu'un « **lieu** » où vivaient quelques gardiens et quelques « **manœuvriers** » et où les chiffres des naissances variaient chaque année entre 1 et 5.

Tout devait changer quelques mois plus tard, quand la guerre de la Ligue d'Augsbourg éclata. Seignelay, en effet, réquisitionna pour la Marine royale les chantiers de la Compagnie, et pour armer l'escadre du chevalier de Nesmond on fit appel à une centaine de charpentiers. Céberet s'aperçut alors que tout manquait dans ce « **désert** ». Il dut coucher la moitié de ses ouvriers sur des paillasses dans le hangar aux bordages et envoyer les autres tous les soirs au Port-Louis ou dans les villages des environs. Quand, en 1691, il réussit enfin à leur faire construire une caserne, la situation resta grave, car il en arrivait de nouveaux tous les jours et ils n'étaient plus 100 mais bien 450.

Comme beaucoup de ces charpentiers étaient chargés de famille, ils n'hésitèrent pas à construire dans l'Enclos de la Compagnie des cabanes « **peu différentes de celles du temps d'Abraham** » et dont la meilleure n'avait certes pas coûté dix écus à bâtir. Pour le ravitaillement, une cantine fut établie par le fermier des Devoirs, mais le vin y était si cher que la clientèle se révolta (sauf toutefois les Normands qui ne buvaient que du cidre) et l'on dut laisser les paysans improviser des gargotes pour alimenter et abreuver cette foule. Une agglomération étrange se forma ainsi dans l'Enclos.

Céberet, devenu ordonnateur de la Marine royale, et son successeur Antoine de Mauclerc laissèrent les gens bâtir tant que la guerre dura, mais quand, la paix revenue, la Compagnie des Indes Orientales députa à Lorient un directeur actif, Toussaint Bazin, celui-ci décida sans plus attendre de chasser hors de l'Enclos tous les « **goïgne deniers, journaliers et gargottiers** » qui étaient des dix à douze personnes dans une même cabane et qui, pour s'agrandir, volaient du bois partout.

L'exode commença en 1700 et, l'année suivante, il ne restait plus dans le « **dedans de l'Enclos** » que quatre ruelles de 35, 19, 17 et 54 cabanes auxquelles venaient s'ajouter douze autres « **casernes** » non alignées. La Compagnie changea alors d'avis et décida de louer les terrains de ces cabanes, chacun pour 3 à 5 livres par an, si bien qu'en 1719 on en comptait 204 sur l'emplacement de la place d'Armes actuelle et des pavillons de Gabriel.

Toussaint Bazin avait jeté sans réfléchir la majorité de la population sur la lande du Faouédic, l'ordonnateur de la Marine royale, Antoine de Mauclerc, projeta au contraire de créer une véritable ville et chargea l'ingénieur du Port-Louis, Traverse, d'en dresser le plan, mais ce projet ne fut pas agréé à Versailles.

La lande du Faouédic appartenait à Pierre Dondel, président et sénéchal de Vannes. Son père, Thomas Dondel, seigneur de Brangalo, marchand d'Hennebont, avait acquis la seigneurie du lieu le 15 Juillet 1667, mais ce ne fut pas, semble-t-il, dans un but de spéculation, et Pierre Dondel ne songea pas, plus que Toussaint Bazin, à mettre de l'ordre dans cette bourgade neuve qui se développait trop vite.

Outre le village ancien de Kerverot, situé aux environs de la rue Victor-Massé actuelle, il n'y avait, en 1692, qu'une maison hors de l'Enclos ; il n'y en avait qu'une dizaine en 1698, groupées auprès des deux portes, mais, en 1700, la lande fut envahie d'un seul coup. L'agglomération se construisit à la diable le long des deux voies primitives qui de la porte principale allaient à Ploemeur et à Pont-Scorff, c'est-à-dire à la paroisse et à la sénéchaussée. Ainsi se bâtirent rapidement la « **grand rue** » (la rue du port) et la « **rue du Faouédic** » (aujourd'hui rue Jules-Légrand).

En dehors de ces rues « **assez passables** », chacun édifia sa chaumière au gré de son caprice, et, devant ce désordre, accrue d'année en année, Charles de Clairambault, successeur d'Antoine de Mauclerc, demanda à l'ingénieur du Port-Louis, Pierre de Langlade d'établir un nouveau plan, qui fut le premier plan d'urbanisme agréé de Lorient. L'ingénieur commença, en Juillet 1707, à tracer des alignements, d'accord avec les personnes qui voulaient bâtir en pierres, mais Pierre Dondel fit des difficultés. Robelin, le directeur des Fortifications de Bretagne (qui devait en 1720 s'occuper de la reconstruction de Rennes), se chargea d'un second plan qui fut approuvé par Vauban lui-même, mais Langlade rectifia si bien le tracé des voies laissées un peu « **tortues** » et en « **zig-zag** » par son chef qu'il déclencha vivement la colère des Lorientais.

Le 26 Août 1702 l'évêque de Vannes, François d'Argouges, avait délimité le terrain d'une église, d'un cimetière et d'un presbytère, terrain offert par Pierre Dondel. Langlade créa tout à côté les deux places qui allaient devenir plus tard la place Bisson et la place Saint-Louis, cœur du vieux Lorient. Les paysans prirent l'habitude d'y apporter le samedi leurs marchandises et le marché y fut créé officiellement en Septembre 1710. L'église Saint-Louis se construisit péniblement, elle devint cependant le siège d'une paroisse le 18 Février 1709.

Les incendies furent fréquents dans cette bourgade aux toits de chaume, aux murs de boue mêlée à de la paille. En 1709, notamment, vingt chaumières brûlèrent ; en 1714, vingt-six ; en 1733, quatre-vingt sept, et ce dernier incendie causa la mort de quatre enfants.

En 1720, quand la grande Compagnie des Indes avait fait appel à de nouveaux ouvriers, ceux-ci, sans égard pour le plan de Robelin, avaient édifié leurs cabanes « **dans des endroits marqués pour les rues** », et la situation était devenue encore plus inextricable car, de 1720 à 1730, la population avait quadruplé. Dans ce « **grand bourg de quinze mille âmes** », tout « **un peuple ramassé des quatre coins du royaume** » continuait de vivre sous le chaume, dans une « **boue infinie** ».

En Décembre 1730, un arrêt du Conseil d'Etat interdit de construire à Lorient autrement qu'en pierre et ardoise. Louis de Saint-Pierre, ingénieur et inspecteur général des travaux de la Compagnie des Indes, rectifia, en 1733, les contours de la place voisine de l'église Saint-Louis, qui ne parvenait plus à contenir la foule des vendeurs de légumes et de volailles. La ville se bâtissait alors « **avec vigueur** » : on construisait, cette année là, plus de quarante beaux immeubles, et le directeur des Fortifications de Bretagne, Thomas Dumains, « **homme d'expérience et très sage** », dressa lui-même un troisième plan avec le concours des deux ingénieurs du Port-Louis, Jacques Aubert de la Ferrière de Vincelles, « **jeune-homme très allant et fort entendu** » et Pierre-Henry Quatresols de Marolles.



Lorient en 1692 - Plan par Du Gazel
(Dépôt des Cartes et Plans de la Marine)

Ce troisième plan, daté du 22 Avril 1735, respectait dans ses grandes lignes le projet de Robelin, mais il prévoyait une longue place entre l'église et la mer sur des terrains non bâtis appartenant au sieur Pierre Verger et au sieur Michel Ferrand, son beau-fils, terrains qui servaient d'entrepôt pour les charbons et les bois, pour les foin et les pailles. Cette nouvelle place reçut le nom de Jacques d'Espréménil, directeur de la Compagnie des Indes.

Le plan de Dumains, en 1744, fut modifié quelque peu par l'ingénieur de Saint-Pierre qui, pour construire un mur d'enceinte, fut amené à rectifier tout le quartier de la Plaine encore à l'état de projet. Saint-Pierre était alors tout puissant ; il travaillait depuis 1733 à la construction des fastueux édifices de la Compagnie des Indes dont Jacques-Charles Gabriel, contrôleur général des Bâtiments du Roi, avait signé les premiers plans et dont un album, dessiné par Gervais Guillois conserve le souvenir.

La communauté de ville, établie en Juin 1738, accorda 20.000 livres à Gervais Guillois pour le pavage des rues qui étaient restées jusqu'à « si gâtées et si pleines de boue que les voituriers n'en pouvaient sortir ». Les maisons Louis XV qui bordaient ces rues comprenaient de un à trois étages, séparés quelquefois par des bandeaux de granit. Elles avaient des combles assez élevés où s'ouvraient des lucarnes de bois. Les fenêtres étaient encadrées d'une bordure en pierres de taille qui ressortait en gris sur le crépis blanc des murs. Les balcons de ferronnerie étaient rares. Il en subsiste encore un dans la rue Jules-Légrand.

La place d'Espréménil, qui descendait en pente rapide vers la rade, fut remblayée en 1770 par les pauvres de la ville groupés en atelier de charité. On fit de cette longue place une petite promenade très agréable à laquelle on donna, en 1776, le nom de Gaspard-Louis Caze de la Bove, intendant de Bretagne. On y planta 80 arbres de la meilleure qualité et on y plaça la fontaine publique ; puis l'ingénieur Jean Detaille qui créa cette promenade, y édifia, de 1778 à 1779, la salle de spectacle que l'on appela « la comédie ».

La chapelle de l'hôpital, œuvre de Gervais Guillois, a conservé sa façade. La première pierre en fut posée, le 12 Mars 1782, par le maire Esnoul-Deschatelets. C'est à Guillois aussi que l'on devait l'église Saint-Louis commencée en 1768 mais achevée seulement sous le Premier Empire. Guillois aussi, en 1787, réédifia, dans l'arsenal, la tour de la Découverte élevée en 1737 mais abattue plusieurs fois par la foudre.

Le plan de Robelin, en 1708 ne prévoyait pas de quai le long du ruisseau du Fououédic, mais, dès 1711, il fut pourtant question d'en établir un sur les vases. Dumains, en 1735, fit figurer sur son projet ce « quai à faire pour le commerce des habitants », et, dès 1738, on entreprit la cale Orry. On dut bientôt s'arrêter. Il fallait acquérir le sol et l'on patienta vingt-cinq ans, puis le prince de Rohan-Guéméné offrit à la ville toutes les vases et les terrains compris entre l'Enclos et le moulin du Fououédic situé à la hauteur de la rue de la Patrie. En 1766 et 1767, on construisit la cale d'Aiguillon au débouché de la rue poissonnière actuelle, puis, de 1778 à 1781, grâce à un don du prince s'élevant à 30.000 livres, on fit la cale de Rohan.

Les façades de la promenade des quais où, en 1784 on planta deux rangées d'arbres, furent dessinées, en 1774, par l'ingénieur Jean Detaille, et approuvées, le 13 Février 1777, par le Conseil d'Etat. On s'y attacha surtout « à l'uniformité de hauteur dans les étages pour les cordons et les combles ». Cinq de ces maisons subsistent et l'on en a reconstruit une sixième avec la plus grande fidélité.

Dès le début de la guerre de Succession d'Autriche, Louis de Saint-Pierre fit exécuter quelques retranchements pour défendre la ville. En 1744, il édifia un mur d'enceinte crénelé présentant trois grandes courtines avec une tourelle ronde à chacun des deux angles, puis, après le siège de Lorient par les Anglais en 1746, Amédée-François Frézier, directeur des Fortifications de Bretagne, compléta le dispositif en élevant un rempart de terre derrière le mur de clôture qui semblait en avoir imposé à l'ennemi, et en construisant un bastion à chaque extrémité de l'ouvrage, l'un sur une anse du Scorff, l'autre sur le ruisseau du Fououédic. Devant les courtines il fit trois tenailles et devant les tourelles deux autres bastions détachés. La porte d'Hennebont fut conçue « en forme d'arc de triomphe à trois baies » et l'on établit en avant de la place deux grandes lunettes, l'une à Kerlin (1755), l'autre au bois du Blanc (1757-1758), pour couvrir les deux extrémités du rempart (1).

Lorient, « fort joli, bien percé, bien peuplé et proprement bâti », enthousiasma

les étrangers qui le visitèrent sous Louis XVI. Il n'avait plus le pittoresque étrange qu'il offrait au début du siècle. Des rues, bien pavées, partaient en rayons de ses deux portes ; d'autres se coupaient à angles droits. C'était une ville gaie et accueillante, et, comme l'écrivait Auguste Brizeux :

« Dans notre Lorient tout est clair. Quand on entre,
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre ».

(1) On trouvera précisions et références sur l'urbanisme à Lorient sous l'Ancien Régime dans mes études intitulées *Lorient sous Louis XIV* (Annales de Bretagne, tome XLIV, 1937, pp. 58-99 et 305-341) et *Les monuments du XVIII^e siècle à Lorient* (Mém. de la Soc. d'hist. et d'arch. de Bretagne, tome XXVIII, 1948, pp. 123 à 141).



Lorient en 1787 - Plan par G. Guillois
(Dépôt des Cartes et Plans de la Marine)

Les créateurs de la vie lorientaise

par Charlotte Merle

Si nous parcourons l'histoire de Lorient, nous lisons qu'en 1702 la population groupait 6.000 habitants, en 1733, 14.000, et que la Compagnie des Indes dut attendre 1738 pour acheter au roi les charges municipales. Pendant les 70 ans qui séparent cette date de celle de l'installation des chantiers au Faouëdic, qui donc fut responsable de la vie sociale sur notre sol ? La création d'une municipalité y apporta-t-elle quelque changement ? Quels furent les premiers officiers municipaux ?

Dès le début, il faut un chef. C'est, de droit, l'un des Directeurs de la Compagnie, spécialement chargé des chantiers, donc des équipes d'ouvriers. Le premier Directeur, Denis Langlois, réside à Port-Louis et ne tâte certainement pas les paillasses des charpentiers, mais il est bien obligé, dans l'intérêt de la Compagnie, de faire construire pour eux des logements afin qu'ils ne perdent pas forces et temps à joindre les fermes où ils ont trouvé le gîte des premiers jours.

Les logements bâtis, les femmes viennent, dès 1667, les enfants naissent, et anime le Parc une sorte de colonie qu'il faut gouverner bon gré mal gré, même si l'on est un bourgeois fortuné de Paris que rien n'a préparé à cela. Tel est le sort de Langlois et de ses premiers successeurs, qui font construire une maison de bois pour le Directeur qui n'y habite point (1770) puis en 71 une chapelle, de bois également, pour baptiser le nombre croissant des petits lorientais, ou marier les filles de charpentiers aux marins qui portent pour les Indes.

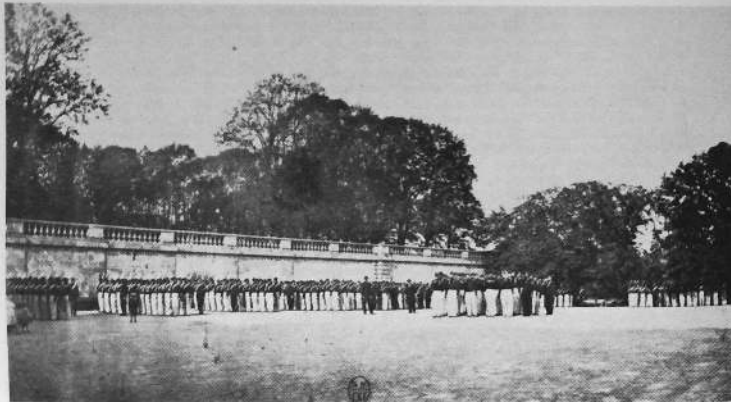
Le Directeur qui arrive en 1673 a pour adjoint un homme précieux, David Grenier de Cauville, Directeur de la Chambre de Normandie, qui habite Le Havre où il a laissé sa famille. Il fait reconstruire la chapelle (75), fait élever le mur de l'Enclos (76), ce qui établit bien nettement le domaine particulier de la population. Mieux : il fait bâtir un moulin (77) et passe marché avec des maîtres maçons d'Hennebont pour avoir une boulangerie dans l'Enclos. La population sera ainsi dispensée du moulin et du four banoux.

En 1677, la direction est confiée à Siméon de Janchères, qui n'a que 23 ans. Il habite la maison du directeur dès 1680. Il est marié, et ses quatre enfants sont de petits lorientais. Il fait reconstruire les logements ouvriers dont les pilotes sont pourvus, mais connaît Lorient pendant dix années de marasme commercial, si bien que le ministre, en 87, le prie de laisser la place à un homme plus au fait des travaux maritimes. Il n'a pu prouver ses capacités, et la décision semble cruelle. Il se retire à Guémené, où il meurt un an plus tard.

L'homme auquel il faut laisser la place est un enseigne du port de Brest, Jean Le Meyer. Quelques mois après, un Directeur en titre viendra remplacer De Janchères : Cébérét. Peu important à notre propos les frictions entre Compagnie et Marine Royale, entre directeur et ordonnateur. Aussi bien, Cébérét devient-il bientôt



Porte du Morbihan - Elle fut démolie en 1907



La Place d'Armes - Militaires à l'exercice

(Photos B.N.)

ordonnateur, et néglige alors la Compagnie au profit de la Marine. Il revient des Isles, a épousé une cousine de Madame de Maintenon, et conserve sa maison parisienne au Marais. Peut-être est-ce seulement un homme bien en cour ? Un témoignage du temps peut faire supposer qu'il en est digne : bien fait de sa personne, physionomie prévenante et heureuse, homme accessible à tous, affable, esprit intelligent et vif, ardent et pourtant toujours tranquille, pas « homme de demain ». Ce portrait correspond à son œuvre à Lorient. Ses lettres au ministre sont d'une précision et d'un zèle rares.

Pour ce qui nous occupe, nous le voyons prendre des mesures fort utiles, si l'on songe que depuis vingt ans ce petit monde lorientais stagne comme il peut, travaillant dur, souvent, mais livré à lui-même en dehors du travail. Aussi, dès 1690, les ordonnances pleuvent. Le couvre-feu est obligatoire à 20 heures, tant sont grands les risques d'incendie, et la désobéissance coûtera 10 livres en faveur de l'hospice d'Hennebont. Un cabaretier qui reçoit un ivrogne paiera 300 livres, et n'accueillera un marin que s'il en a l'autorisation. Les auberges doivent signaler les étrangers, sous peine de 40 livres d'amende, dont 20 pour le dénonciateur (!...)

En 1691, Cébérét fait installer une cantine où 900 hommes environ peuvent manger une ration pour 5 sous, et boire sans qu'on les vole, et organise la vente du pain à prix réduit, car vivandiers et cabaretiers vendent à des prix excessifs. Il fait également bâtir une caserne susceptible d'abriter 400 hommes, mais les ouvriers chargés de famille, peu soucieux de vivre en dortoir, se bâtissent de petites cabanes qui s'éparpillent un peu partout.

Cébérét lui-même semble bien habiter l'Enclos, au moins à partir de 1692, mais chasse bientôt les cabanes vers le Parc, et donne un prévôt aux écrivains faisant fonction d'archers : Jean Le Vasseur de Merville, qui a laissé son nom à tout un quartier de Lorient. Ce qui étonne, c'est que Cébérét ni sa femme ne sont jamais parrains ni témoins à Lorient, tout au long de ces onze années. Il est probable que, tout orgueil mis à part, il s'agit d'un ménage parisien égaré dans la brousse.

Cébérét est remplacé en 96 par un commissaire général faisant fonction d'ordonnateur, Antoine de Mauclerc, déjà venu à Lorient et assez mal reçu par Cébérét en 89 lors d'un réarmement d'escadre. La ville ne lui est pas accueillante, puisque trois ans plus tard il perd sa femme au cours de la grande épidémie de 1699. Cela n'empêchera pas sa fille d'épouser quatre mois plus tard le Seigneur de Sconhel. Le père lui-même épouse une veuve d'écrivain principal, Julienne de Longlade, la sœur peut-être de l'ingénieur nommé par le roi pour veiller à l'alignement des maisons, qui commencent à dessiner la ville. De Mauclerc mourra trois ans plus tard, laissant à sa veuve une belle propriété dans une rue qui porta son nom.

En ce qui concerne la population, Mauclerc a peu fait, pour plusieurs raisons. Il appartient à la Marine Royale à une époque de paix dont profitent plusieurs compagnies privées. Par ailleurs, il se trouve en fonctions au moment de la terrible épidémie qui doit donner lieu à l'annuelle procession du Vœu. Dans un cas semblable, faire le maximum est énorme, mais ne laisse aucune trace. D'autre part et surtout, la population commence à chercher son indépendance : un chef militaire n'est pas son fait, et il est fort probable qu'elle se soumet plus volontiers au syndic de la paroisse de Ploemeur et Lorient, Anne Robin de Kernombre, notaire et procureur de la Rochemoixan Pont-Scorff et Trefaven.

De Kernombre représente une autorité civile parallèle à l'autorité militaire. Avec cela il est noble, et représente donc la noblesse et la justice. Il n'y a pas dissidence, car les nobles du cru font alliance avec les nobles de la Compagnie, mais la famille de Kernombre est beaucoup plus souvent présente aux baptêmes, aux mariages, même très humbles, que le chef militaire, et ces prérogatives sans éclat, qu'on lit plutôt entre les lignes, la famille les gardera jusqu'en 1725.

Passons sur de Luxançay, qui semble surtout anxieux de débarrasser les chantiers des parasites qui gênent le travail. Son successeur a une bien autre importance. Charles de Clérambault (1704-19), ordonnateur de la Marine, époux de Françoise de Penfentenyo, a 60 ans lorsqu'il prend la direction de Lorient, ce qui ne l'empêche pas de s'y voir naître une fille, alors que son fils Charles est déjà adulte.

Les notables du gros bourg qu'est Lorient ont depuis bien des mois travaillé à faire construire une église sur l'emplacement de l'église Saint-Louis, avec un cimetière attenant. Le premier enterrement a lieu en 1704, en mars 1705 on livre l'église au

culte, en décembre un cyclone arrache le toit, et il faut attendre 1707 pour une église à peu près habitable ; c'est la trêve de Lorient, dont les notables constituent une municipalité sans droits, sans budget, sous l'autorité du syndic. Ce sont de riches négociants, comme Esnèe, Léger, Droneau, qui vont cristalliser autour d'eux une assemblée qui semble de tendance bourgeoise. Il y a bien sûr les hommes de bonne volonté qui acceptent la charge d'égaillieurs ou collecteurs d'impôts, comme Blanchet (marchand, 14 enfants), Mégar (archer), Trébois (chirurgien), Verger (marchand), mais les places d'autorité sont occupées par des hommes qui, dans leur profession, ont fait preuve des qualités requises, et sont en conséquence des gens aisés : Genino (poulicur), Bienvenu (tonnelier), Caboreau (pilote). Certains, actifs ou riches de relations, s'occupent de l'érection de Lorient en paroisse, ce qui sera obtenu en 1709.

Pendant ce temps, Clérumbault fait face à de graves difficultés : il n'a pas de quoi payer les ouvriers qui se lassent au bout de 6, de 11 mois, et font grève pendant que les femmes menacent d'incendier l'Enclos. Avec l'argent demandé arrive la peste de Danzig et l'annonce de 500 scorbutiques. La marine a beau être concernée, l'ordonnateur ne peut se désintéresser de la population. Bon gré, mal gré, il faut bien organiser un hôpital de fortune, en 1709 comme en 1717, lors de l'épidémie du Siam.

La population, malgré l'épidémie, ne cesse de croître, et, même après la disette, la question de l'alimentation se pose. Les marchés interdits amènent aux portes de l'Enclos des éventaillers où les denrées sont hors de prix, car le producteur craint les procès. C'est Clérumbault qui obtiendra un marché légal en 1710, puis qui fera poursuivre les petits « industriels » qui soudoient les soldats pour s'en aller le long des routes et des côtes enlever de force les denrées qu'ils vendront à des prix abusifs. La police est renforcée, Clérumbault obtient que les juges de Pont-Scorff viennent au moins une fois par semaine à Lorient, il interdit les jeux, assure des audiences à la prévôté de la marine. Il souffrira des dégâts causés par les tempêtes, par les incendies (26 maisons en deux heures le 24-2-14). Il sera indulgent et secourable aux ouvriers, clairvoyant cependant, et nous le verrons le 27-5-16 demander le déclassement de Merville, tant est scandaleuse son avidité. C'est encore lui qui fait payer les frais de voyage et de séjour à Hennebont pour Droneau qui va soutenir le procès de Lorient contre Ploemeur qui lui a fait payer trop de fougages. Il verra enfin s'installer à Lorient le premier sénéchal de notre ville, puis se retirera à Port-Louis, où il est enterré sous les dalles de Notre-Dame.

Monsieur de Rigby succède à Clérumbault. On sait de lui, surtout, qu'il aime le décorum, et qu'il aide à l'achèvement de l'église. C'est pendant son règne qu'on élève au haut de la Bôve une belle potence portant les armes du Prince de Guéméné. Rigby a la tâche facile : grâce à Law, la Compagnie, donc la ville, sont en plein épanouissement, et de belles fortunes s'arrondissent autour des chantiers.

Ces fortunes, ce sont les notables qui en sont possesseurs qui décident de se donner pour syndic un homme assez considérable, Nicolas Léger. Lors de son élection, il a 70 ans, mais il fait partie du corps politique depuis déjà 16 ans. Il est venu à Lorient comme maître voilier, mais a, depuis, acheté le manoir de Kermelo, de sorte que ses fils pourront se laisser appeler Seigneurs de Kermelo bien qu'ils n'aient aucun quartier de noblesse.

Pendant que M. de Fayet dirige les chantiers, c'est sous la direction de Léger que se créent les offices municipaux, que se tracent les contours de la place Dauphine (Saint-Louis), que s'établit une police cohérente en accord avec la juridiction de Pont-Scorff. Malgré cela, les incendies sont fréquents (87 maisons le 8-5-33), dus souvent aux toits de chaume dont on compte encore 284 en 1734. Un édit oblige les propriétaires à payer 9 pieds de rue devant leur terrain, et pour compléter le pavage des rues, tous les particuliers devront verser une quote part aux octrois.

Il y a à l'eau, aussi : dans la Belle Fontaine, on se lave, on jette les ordures, et l'eau de pluie arrive troublee par la boue d'alentour. Ingénieurs et archers sont mis au travail. Quant aux invalides, c'est bien la Compagnie qui reçoit l'ordre de les héberger, mais c'est Léger qui devra trouver à les loger, et diriger les dépenses indispensables. Il n'est pas seul, bien sûr, il est aidé par Droneau, Ferrand, Defand, Brossière, des noms qui reviendront dans l'histoire municipale, mais si l'on pense que Léger était aussi commissaire général des garde-côtes on se trouve en présence d'une vie bien remplie.

C'est à sa mort seulement qu'il est remplacé par le premier maire légal de Lorient.

Si la ville ne reçoit ses lettres de patentes que le 11-8-1738, dès le 30-12-36 Etienne Pérault est pourvu par le roi de la charge de conseiller maire de la communauté. C'est un ancien écrivain des vaisseaux de la Compagnie. Un seul fils perpétue son nom jusqu'à la Révolution, mais une de ses petites filles sera la cousine germaine de l'épouse de Chateaubriand. Nommé maire perpétuel, il exercera ces fonctions presque jusqu'à sa mort, en 1762. Parmi les officiers municipaux il compte de Montigny, homme d'affaires de la famille Dondel, Droneau père et fils, Cordé (orfèvre), Brossière (chirurgien). Les réunions ont lieu à son domicile, dont la maison porte un pannonceau spécial. Ce n'est qu'en 1751 que la commune achètera, comme hôtel de ville, la maison de la famille Cabot, qui donne sur la rue de la Mairie, où nous l'avons connue avant 1943.

Très vite, Pérault doit s'occuper des cales et des quais puisque c'est en 1738 qu'il procède à l'adjudication de la cale Orry, qui existe encore, et des quais qui se trouvent au bas de la Bôve. Heureusement, il a pour le seconder un ingénieur de valeur, Louis de Saint-Pierre, dont la première décision est de fermer bonne partie des carrières ouvertes un peu partout sur la côte pour les propriétaires en quête de pavés.

Et toujours se pose la question de l'eau. La Compagnie a construit une canalisation amenant dans l'Enclos l'eau de trois sources de Calvin ; Pérault demande donc une part du débit au profit de la ville ; la somme de 14.000 livres le fait reculer, et jusqu'en 1770 on ira, la nuit, puiser dans l'Enclos l'eau qui se perd, précieuse aux lorientais.

C'est aussi dans les années 40 que Pérault obtient notre deuxième marché hebdomadaire du mercredi, réglementé, à la suite d'émeutes, les prix du pain et de la viande, et fait fabriquer une mesure municipale qu'on loue au profit de l'hôpital, car les marchands employaient à leur profit des poids de fantaisie.

Il prend aussi des mesures d'hygiène : défense de jeter des ordures par les fenêtres, ordre de balayer devant chez soi mardis et vendredis, de ramasser les ordures contre le mur le lendemain. Tout cela ne va pas sans mal. Les boues amoncelées dégradent les pavés, exhalent au soleil une odeur épouvantable, et favorisent les épidémies. On les déposera donc derrière l'hôpital, qui les vend 6 sous la charrette. Il faut en même temps éviter que les bouchers n'aillent jeter leur « curaille », les particuliers leurs tinettes, dans le ruisseau du Fauvédic, qui empest.

Heureusement, M. de Saint-Pierre est à la hauteur de sa tâche, car le roi ordonne des fortifications autour de Lorient. Il faut exproprier (les octrois paieront), et régler la pente de la rue de Rohan (Mal Foch) qui garde l'eau de pluie à tel point que la circulation est impossible. Les remparts ne seront terminés qu'en 57, longtemps après notre fameuse victoire d'octobre. Les travaux seront lentement payés par la commune : elle a dû, au début, emprunter près de 150.000 livres à la Compagnie. Bien avant leur achèvement, il reste mille problèmes à régler. L'un des moindres n'est pas ces embarquements de colons à destination de l'Amérique, pour lesquels volontaires et mal-fauteurs sont parfois en trop petit nombre, et que des exempts trop zélés, aiguisés par des promesses de primes, complètent en appréhendant des jeunes gens honnêtes, en s'emparant d'enfants abandonnés. Il faut faire la chasse aux exempts.

Si la Compagnie exporte de la toile de Bretagne, c'est la commune qui marque la marchandise, et qui en tient le compte.

Claire Droneau a fondé un hôpital-hospice, mais il est trop petit, les enfants, entassés dans un goletas, se contaminent les uns les autres, et la directrice menace d'abandonner son œuvre si la commune ne lui donne pas l'argent absolument nécessaire. Un navire apporte la fièvre jaune, qui fait deux cents victimes, des veuves, des orphelins : autant de problèmes. On sème de la paille de terre dès 1760 pour nourrir les pauvres. On veut semer du mûrier, comme à Rennes, faciliter les choses à M. Constant qui veut ouvrir une salle de jeux, à M. Deshayes qui organise des représentations théâtrales.

Ajoutons, à tant de difficultés surmontées, les susceptibilités qui en doublent le poids : on ne peut qu'admirer ces 24 années de dévouement à la ville.

Michel Ferrand, rompu depuis des années aux affaires municipales, succède à Pérault, et reste en fonctions de 1762 à 74, année où il meurt subitement à Paris, dans les bureaux de la Compagnie. C'est un négociant, marié à une fille de négociant. Associé avec son beau-père, il achète un vaste terrain sur la Bôve. De ses dix enfants, le dernier, intéressé par les affaires publiques, sera député aux Etats de Bretagne en 1760.

Tout naturellement puisqu'il est négociant, Ferrand se fait le porte parole de ses confrères : tous se plaignent que la Compagnie les dépouille de leur commerce particulier,

oubliaient un peu que c'est grâce à elle qu'ils ont fait fortune. Ils seront d'accord, sans doute, avec les théories des physiocrates qui aboutiront en 70 à la liquidation de la Compagnie. Alors, le maire se trouvera devant le difficile problème de la reconversion des ouvriers employés aux chantiers. C'est pour eux qu'il entreprendra des travaux d'embellissement : on remblayera la place d'Espromesnil, qui deviendra un cours à pente douce, la Bôve ; on construira le quai d'Aiguillon entre la Bôve et la cale Orry ; on démolira l'église pour la reconstruire selon des dimensions en rapport avec la population accrue ; on installera un nouveau cimetière, plus grand, sur l'emplacement du futur quartier Frébault.

Néanmoins, la marine commerciale continue sa fortune, et le gagne-pain des lorientais, c'est parfois la contrebande, si bien que le maire refuse d'égaler les rues : les orchers ne pourraient plus ignorer les contrebandiers ! Cependant, les mendicants et les malfaiteurs infestent la campagne, coupent les arbres sur pied, et viennent impunément vendre ce bois au marché de Lorient. Les paysans, menacés de mort, jugés avec sévérité la ville qui laisse faire. La maréchaussée est sur les dents, mais il n'est pas sûr que Ferrand ait laissé beaucoup de regrets au menu peuple.

Le dernier maire d'ancien régime est le fils d'un armateur malouin, Jean-Marie Esnoul des Chatelets. Sa mère, fille aussi de malouins, est alliée à la famille Bréneau, et se trouve à l'origine de celle de Dupuy de Lôme. Lui-même a 40 ans en 1774, vient d'épouser une créole d'île de France, et va faire bâtir le manoir de Saint-Uhel. Un de ses gendres, Audren de Kerdrel, sera maire après la Révolution. Celui qui nous occupe sera anobli peu avant 89, et jugera ne pouvoir rester en fonction. Ses concitoyens lui feront confiance, sous le nom plébéien d'Esnoul.

Celui-là fera accrocher à la mairie, en 78, le premier réverbère. Il fait planter des arbres sur le cours de la Bôve, et imagine un moyen ingénieux de financer la construction du théâtre, par souscriptions limitées, dont les intérêts s'éteignent avec les souscripteurs : Il suffira de 78 ans pour que la ville possède la salle.

C'est pendant la présidence d'Esnoul qu'on installe, place Saint-Louis, de petits hangars servant d'échoppes pour la boucherie (ancienne halle au beurre), que l'on construit un dépôt pour les pompes à incendie, ainsi que les abattoirs, tout près du ruisseau du Fououédic. Les quais, la cale Rohan, donnent leur aspect de 1943 à la rive droite du ruisseau, offerte par le duc de Rohan.

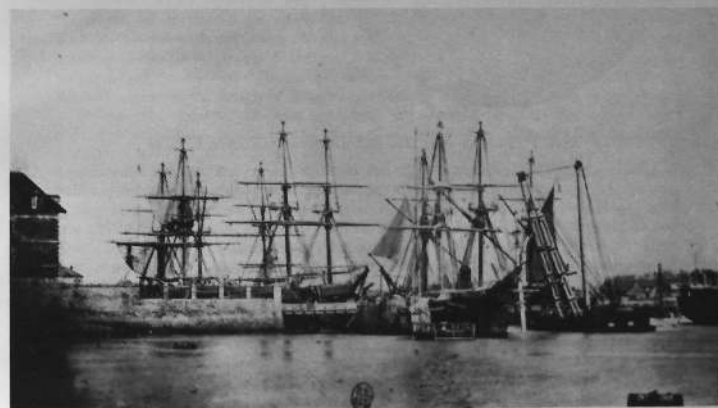
Il y a cependant des émeutes, des instigateurs de grève, et l'on voit un jour décréter l'expulsion des juifs en 24 heures.

Enfin, Esnoul est désigné comme député aux états de Bretagne en 1788, et lorsque commenceront les actes révolutionnaires, il saura dominer une population turbulente, sans l'exaspérer par des mesures pémées.

On a fait à Lorient la réputation de la meilleure ville révolutionnaire. On pourrait croire, de prime abord, que ce brevet lui a été décerné grâce à la minorité de nobles qui pouvaient se dire lorientais en 1790, au caractère populaire, travailleur, de l'ensemble de la population. Bien que ces données ne soient pas exclues, il convient de remarquer que les maires de Lorient furent des gens riches mais roturiers, furent des bourgeois, de ceux qui avaient le plus grand intérêt à l'abolition des privilèges. Que la foule ait parfois manifesté bruyamment, féroce, même, n'empêche pas que les décisions municipales aient alors été prises par des hommes soucieux de la propriété privée, et qui s'inscrivaient au club pour se mettre en règle, dans un esprit plus girondin que montagnard. A la vérité, étant donnés les résultats acquis par la Révolution une fois la Terreur passée, Lorient vivait en république bien avant 89, et ses maires, écrivain, marchand, armateur, en semblent bien le témoignage.



L'Eglise Saint-Louis (XVIII^e siècle)



L'avant-port

(Photos B.N.)



Pierre Loti

et

Lorient ⁽¹⁾

*Photo communiquée par M. Samuel
Loti-Viaud, son fils (Pierre Loti
en 1868).*

MARDI 18 AOUT 1868 — A BORD DU « BOUGAINVILLE ».

La mer a été très grosse toute la nuit, elle l'est encore davantage le matin ; les lames entrent à bord comme chez elles et le vent souffle avec violence. A huit heures, la vigie signale une terre que nous reconnaissons pour être celle de l'île de Groix ; nous gouvernons au nord de cette île et à midi nous sommes en rade de Lorient ; c'est toujours une opération désagréable que celle du mouillage ; aujourd'hui surtout nous avons eu toutes sortes de malheurs ; il a fallu mouiller babord, déraper, et embarquer deux corps successifs, dont un en deux fois différentes. Il a fallu ensuite débarquer les canots et la chaloupe, larguer les voiles pour les sécher, etc., etc. Ce travail terminé nous avions l'espoir d'aller à terre, mais le reste de la journée a été consacré à l'acclimation et la première condition pour s'acclimater est de rester à bord ; nous sommes donc restés enfermés dans le poste par une pluie battante.

MERCREDI 19 AOUT.

L'Administration se trouvant aujourd'hui dans l'impossibilité de nous conduire à terre par ses propres embarcations, nous avons recours à une chaloupe de passage qui nous mène tous à Lorient à raison de deux sous par personne.

Lorient construit d'un seul coup par une volonté unique, ressemble beaucoup à Cherbourg et à Rochefort qui furent bâties de la même façon, tout en étant plus jolie que la première de ces deux villes et beaucoup moins que la seconde. Lorient ne possède que deux monuments, une statue de Bisson, et une église moderne du plus mauvais goût ; le port est petit et ne présente rien de particulier ; il est inattaquable par mer, vu sa situation au fond d'une rivière garnie de forts sur les deux rives. La campagne est belle et boisée.

Il pleut toute la journée d'une manière continue.

JEUDI 20 AOUT.

On nous envoie passer la journée à Port-Louis. Port-Louis est un fantôme de ville situé en aval de Lorient sur scorch (sic) ⁽²⁾ dont elle défend l'entrée. On a quelquefois plaisir à regarder un vieux château, un vieux monument tombant en ruines et couverts de plantes parasites, mais une ville toute entière désolée, envahie par les herbes et le lierre, a quelque chose de profondément lugubre qui remplit de tristesse et même de répugnance ; c'est l'effet que nous a produit Port-Louis, vrai pays de la mort, qui a un faux air de Pompéi, la ville exhumée.

Après avoir franchi les remparts et les ponts-levis, nous nous trouvons au milieu d'un silencieux assemblage de rues larges et droites où l'herbe pousse entre les pavés comme en plein champ ; les maisons sont basses, fermées et désertes. Port-Louis possède d'immenses esplanades plantées en quinconces, des allées bordées d'arbres caducs, et abandonnées depuis de longues années par toute espèce de promeneurs. Nous y avons vu passer la tête baissée, quelques vieilles bretonnes aux corsages couverts de médailles et coiffées du voile noir traditionnel que portait Anne de Bretagne.

Les environs de la ville sont jolis, et en tout semblables à ceux de Lorient ; une longue promenade que nous y avons faite nous a permis de constater l'état de sauvagerie des naturels, les petits enfants qui gardaient les vaches sur les routes se sauvaient à notre approche en poussant des cris affreux.

Nous avons rencontré dans notre excursion un endroit vraiment délicieux, un marais à hautes herbes auquel nous avons trouvé une vague ressemblance avec les fouillis marécageux de la période des Lias. La vue était bornée de tous côtés par des châtaigniers ou des chênes énormes ; et les pins maritimes imitaient assez bien les gigantesques calamites des forêts primitives ; la température était lourde ; le ciel brumeux et plombé rappelait l'épaisse atmosphère de l'ancien monde ; enfin un calme, un silence profond, quelque chose d'indéfinissable complétait l'illusion et nous regardions avec admiration.

Nous nous mouillons jusqu'aux genoux dans ce site antédiluvien, c'est pourquoi nous l'avons quitté précipitamment pour aller nous reconforter dans la ferme la plus voisine. C'est une très belle découverte que celle d'un marais liassique entre Lorient et Hennebont, mais n'est-il pas fâcheux de penser que cet endroit figure au cadastre sous quelque nom baroque ou commun ; qu'il fut foulé aux pieds profanes des gardes-champêtres et autres représentants de la maréchaussée... n'est-il pas fâcheux surtout que nos pieds, beaucoup moins profanes que les pieds précédents, s'y soient imbibés d'une façon si désagréable...

Ces tristes réflexions nous ont menés jusqu'à une ferme, et nous sommes décidés à y demander à manger en prenant pour interprète notre ami T. qui se pique de parler breton ; ce malheureux qui n'est pas très fort a sans doute involontairement lâché quelque injure grossière à la face de ces pauvres gens, car ils nous ont répondu par des vociférations peu rassurantes ; ils ont lancé à nos trousses tous les chiens de l'établissement et là, comme à Dinard, nous avons dû confier à la vélocité de nos jambes le soin de notre salut. Heureusement nous avons trouvé plus loin une ferme civilisée et polie qui nous a fourni du lait, du beurre et du pain noir.

En rentrant à Port-Louis nous avons rencontré une troupe de petites filles qui en nous voyant ont fait le signe de la croix et poussé des cris incohérents parmi lesquels nous avons cru distinguer plusieurs fois les mots de « Corigan, Corigan » ; or, Corigan est le nom de ces petits démons légendaires qui hantent les champs druidiques de Bretagne ; c'était peu flatteur pour nous qui avions mis ce jour-là nos plus beaux uniformes et même des faux-cols.

Nous retrouvons la grève de Port-Louis presque animée par des baigneurs venus de Lorient. Avant de nous embarquer nous nous cotisons pour nous faire donner un concert par deux petites bohémiennes violonistes qui nous jouent tout leur répertoire ; ce départ en musique a été d'un bel effet.

A notre arrivée au « Bougainville » on nous annonce qu'une dépêche ministérielle nous mande de suite à l'île d'Aix. Cette nouvelle cause un grand émoi dans la promotion ; en général, on est content de quitter la Bretagne et ses pluies pour aller chercher le beau soleil en Saintonge, moi surtout qui vais dans mon pays, j'en suis particulièrement heureux.

VENDREDI 21 AOUT.

Nous quittons Lorient à 6 heures du matin et nous avons toute la journée temps calme et belle mer ; la pluie qui ne nous a pas quittés depuis notre départ de Brest nous poursuit encore avec acharnement.

Julien VIAUD (Pierre Loti), Août 1868.

(1) Un extrait du journal inédit de Pierre Loti, communiqué par René Maurice avec l'autorisation de M. Samuel Viaud-Loti. Pour plus amples renseignements, voir *En marge d'Azlyadé*, séjour de Pierre Loti à Lorient, par René Maurice, Editions Universelles, Paris, 1945.

(2) La rivière Le Scorff.

A votre service

POUR TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE,
TITRES, BOURSE ET CHANGE,
GARDE DE TITRES ET LOCATION
DE COFFRES-FORTS.

BANQUE DE BRETAGNE

22, Rue de Lyon - Tél. 44.34.10 et 44.61.79

B. N. C. I. (Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie)

41, Rue du Château - Tél. 44.27.91 et 44.27.92

CRÉDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST

Place de la Tour d'Auvergne - Tél. 44.40.42 et 44.40.43

C. N. E. P. (Comptoir National d'Escompte de Paris)

32, Rue du Château - Tél. 44.34.42

CRÉDIT LYONNAIS

38, Rue Émile-Zola - Tél. 44.17.56 et 44.17.57

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

72, Rue de Siam - Tél. 44.13.75 et 44.13.76

A BREST ET DANS LA RÉGION

CHAUSSURES ROLAND

M^{on} E. PENN

91, Rue de Siam - BREST

*Pieds sensibles Docteur Hasley
Tout cuir "Alerte"*

— Fournisseur du Crédit Commercial —

Entreprise Générale d'Électricité

ETS Marcel PORRA

4, Rue Colbert - BREST

Tél. 44.20.14

LUSTRIERIE - ÉLECTRO-MÉNAGER
— TÉLÉVISION - RADIOTHÈQUE —

MAISON HOUSSET

GANT PERRIN

95, Rue de Siam - BREST

Toutes les Dernières Créations

Perrin et Valisère

1800 mètres carrés d'Exposition

LES MEUBLES

CERAN

BREST, 27, Rue d'Aiguillon, Tél. 44.41.16

J. AUBRÉE



*Décoration
d'Appartements*

31, Rue Émile-Zola - BREST

Tél. 44.26.20

CHARCUTERIE ROTISSERIE

Gilbert ROME

TRAITEUR

11, Rue Vauban — RECOURVANCE - BREST

Succursale : Halles Saint-Martin

— Maison de confiance —

Téléphone 44.26.17 et 44.51.11

LAINAGES : SOIERIES
Tous les BEAUX TISSUS

La Femme Chic

BREST

42, Rue d'Aiguillon

Face Monoprix

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR NAVIRES ET USINES
YACHTING

Paul BERTHELOT

Maison Fondée en 1861

40, Quai de la Douane

Tél. 44.33.22



La Place Bisson



Le Port du Commerce - Vue prise avant l'écluse

(Photos B.N.)

Ernest Hello et Kéroman

S'IL est un coin du site lorientais qui a subi des transformations au point de le rendre méconnaissable, c'est bien celui de Kéroman, où s'est installé le port de pêche avec ses bassins, ses quais, ses docks et ses cales dans l'odeur forte du poisson. Jadis Kéroman était un lieu de promenade facilement accessible, très fréquenté par une population aux ressources modestes qui se contentait de plaisirs bon marché. Le village de Kéroman, disons plutôt le hameau, était situé au fond d'une petite baie qui s'ouvrait sur la rade, et qui présentait une grève propice à la baignade et à l'ostreiculture. Non loin, un peu en retrait de la côte, se cachait dans les arbres, le château, du genre manoir, où habitait encore, quand je n'étais qu'un jeune garçon, la veuve du penseur catholique Ernest Hello (1).

On accédait au château par une allée qui traversait un bois de chênes et de châtaigniers ouvert au public. Les retraits de la marine y jouaient aux boules, tandis que les familles bourgeoises s'y livraient aux lentes stratégies du croquet. Le château datait probablement du début du XVIII^e siècle, construit, je le suppose, par quelque riche armateur ou trafiquant lorsque la Compagnie des Indes orientales, qui a donné son nom à Lorient, était dans toute sa prospérité. Des fenêtres de la façade on pouvait apercevoir l'entrée de la rade entre Port-Louis d'un côté avec sa citadelle et Larmor avec sa vieille église de l'autre ; il était commode d'y guetter l'arrivée des navires qui rentraient avec leurs cargaisons d'épices et de riches étoffes après d'interminables et dangereuses traversées. Le château était entouré de murs épais munis de tourelles aux angles. C'est dans l'une d'elles tournée vers le large, à l'horizon duquel s'estompaient l'île de Groix, qu'Ernest Hello s'enfermait chaque jour dès le matin pour prier, méditer et écrire devant un petit bénitier de porcelaine blanche, le seul ornement de sa cellule.

On ne se soucie plus guère d'Ernest Hello même dans les milieux intellectuels catholiques. Les chrétiens de notre temps se complaisent, me semble-t-il, dans une religion angoissée, tourmentée et même quelque peu satanique à la manière de Huysmans ou de Bernanos. Ils ne la conçoivent pas sans péché. Ils dédaignent la foi contemplative d'un Hello, qui n'a jamais été, que je sache, tenté par le démon ni favorisé par les coups de foudre de la grâce.

L'existence d'Ernest Hello s'est déroulée dans la paix, régulière, sans crise et sans autre événement que la publication de ses ouvrages. On l'a appelé « le Pascal de Kéroman ». Le titre ne lui convient pas tout à fait. Devant l'infini, qu'il fût de grandeur ou de petitesse, Hello s'émerveillait plutôt qu'il ne s'effrayait. Il considérait comme une impiété le fait d'avoir peur de Dieu. Sans doute, il lui arrivait, comme à tout chrétien fervent, d'avoir des scrupules ; il quittait plusieurs fois la sainte Table pour s'agenouiller de nouveau au confessionnal. Il avait alors beaucoup plus peur de lui-même que de son Dieu.

Le philosophe passait aux yeux des Lorientais pour plus qu'un excentrique. Il est vrai que, malade, il ne recherchait guère la société. Perdu dans ses pensées, il se promenait seul toujours, une pèlerine sous le bras qui balayait le sol. On juge bien que ses manières, pas plus que ses méditations, n'étaient comprises d'une population restée

dans l'ensemble plutôt fruste à cette époque. Il possédait d'ailleurs une profonde culture, et l'on sait qu'après avoir fait des études de droit et revêtu la robe d'avocat, il avait quitté le barreau pour n'avoir pas à défendre des coquins.

Ernest Hello avait épousé une jeune fille qui répondait au prénom maintenant désuet de Zoé. Je l'ai connue alors qu'elle était devenue une vieille dame, veuve à cheveux blancs. Mon père, Stanislas Millet, professeur au lycée, et qui appartenait à la fois au Parnasse normand et au Parnasse breton, collègue d'Alain, ou plutôt d'Émile Chartier dont il avait été le maître à Alençon, aimait à converser avec M^{me} Ernest Hello. Il a publié dans l'*Hermine* des articles sur le philosophe. Nous l'accompagnions parfois, mon frère et moi, à Kéroman, où après avoir salué la maîtresse de maison, qui nous invitait à pêcher dans sa bonbonnière une pastille de chocolat, nous étions autorisés à aller nous amuser dans le parc ; nous ennuyait plutôt. Cette excellente personne, qui évoque pour moi la figure de certaines dames à salon du 18^e siècle, aimait-elle beaucoup les enfants ? Elle-même n'en avait pas eu, pour cause de déficience maritale, paraît-il. Notre présence révélait peut-être en elle des regrets. Ernest Hello souffrait de n'en pas avoir, et comme sa femme en faisait la confidence à Léon Bloy, celui-ci, à court d'argent plutôt que de conseils, lui recommandait de prendre un amant capable de donner satisfaction à son mari.

Il ne nous appartient pas de donner une appréciation sur la valeur d'Ernest Hello en tant qu'écrivain catholique. Il nous semble toutefois que son ouvrage sur l'*Homme*, de même que ses *Plateaux de la balance*, serait digne d'une réédition. Nous pouvons dire que son style — et il a écrit un essai sur le *Style* — est bien d'accord, comme celui de Brizeux, avec le paysage vénéte aux lignes et aux nuances modérées. Rien de commun avec les enthousiasmes et les effervescences de Chateaubriand et de Lamennais. Fut-il un vrai mystique ? Peut-être. Il est en tout cas pénétré de ce mystère qui règne sur nos landes et sur nos côtes d'où les morts s'embarquaient, selon les traditions antiques, pour les Îles Fortunées.

Ernest Hello et sa femme reposent tous deux dans un coin du cimetière de Carnel sous deux blocs de granit distincts sans autre ornement qu'une croix sculptée à même la pierre. Nulle inscription sinon les noms, sur ces tombes négligées où jamais personne ne dépose une fleur, ne fait une prière.

(1) Né à Lorient en 1828, mort en 1885 à Lorient également.

LORIENT EN 1780

« Le port de Lorient, autrefois si célèbre, si fréquenté du temps de la Compagnie des Indes à qui il appartenait, était [...] presque désert. Ces superbes magasins remplis, dans les temps plus heureux, des produits de l'Asie et de la Chine, restaient maintenant vides et mal entretenus. Il en était de même de tous les arsenaux et ateliers de construction. La marine militaire et marchande de cette compagnie étant anéantie, la ville, si florissante dans ses jours de prospérité, ne conservait de son ancienne splendeur que ce que le temps n'avait encore pu détruire. Les jolies maisons, bâties dans des rues spacieuses et parfaitement droites, n'étaient plus habitées par ces riches actionnaires et employés qui les avaient élevées. Les quelques familles aisées restées à Lorient plaçaient sur les vaisseaux leur argent à la grosse, à un haut intérêt, ou faisaient la commission pour les îles de France et de Bourbon et la ville de Pondichéry. Les marchands vendaient le plus cher qu'ils pouvaient les objets de pacotille aux marins et aux passagers. On sent la faiblesse de ces moyens pour ceux qui y étaient réduits, et combien cette ville avait dû déchoir de son opulence. »

Mémoires du Chevalier de Mautort.
(Plon-Nourrit, édit. 1895)

Le plus célèbre ancien élève du Lycée de Lorient

par Yves Péris

NOMBRE de grands hommes ont fait rejaillir un peu de leur gloire sur le berceau de leurs études ; et le lycée de Lorient se flatte d'avoir reçu sur ses bancs le génial ingénieur dont il a pris le nom, l'aviateur glorieux dont le médaillon orne le nouveau vestibule, ou tel académicien qui fut au siècle dernier un prince de la critique. Mais tous ces noms pèsent aujourd'hui beaucoup moins à Paris, à Londres ou à Berlin, que celui du jeune Arthur âgé de dix-sept ans, renvoyé du collège de Lorient, au mois d'octobre 1834.

Où donc ne parle-t-on pas aujourd'hui du collégien lorientais ? La Nouvelle Revue Française d'août 1966 publie « Le Mariage d'un Prince », la première œuvre romanesque actuellement connue de notre ami Arthur, parue en feuilleton en juin 1840. Le Club Français du Livre (article dans la revue Liens de septembre 1966) annonce les « Nouvelles Asiatiques » dans sa collection « Privilège ». Le Centre de Philologie romane de l'université de Strasbourg vient de créer une publication, les « Etudes gobiniennes », à l'occasion du 150^e anniversaire de Gobineau. Dans un numéro spécial sur le racisme (janvier 1966), la revue Janus a cité vingt fois notre auteur, cet auteur mal connu, mal compris en son temps, en train de devenir un de ceux qu'on lit le plus volontiers, et même un inspirateur heureux de la télévision.

Joseph-Arthur de Gobineau, né à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1816, de Anne-Louise-Madeleine de Gercy, et de Louis de Gobineau, n'est pas breton ni parisien. Sans préciser ce qu'il en fut, retenons l'idée qu'il se faisait de ses origines et qui berça son imagination. Le père, officier légitimiste qui conspira contre Napoléon, était devenu presque pauvre. Il se consolait en se flattant, d'appartenir à la famille normande des Gournay, et de descendre d'un pirate norvégien, Ottar Jarl, descendant lui-même du dieu Odin... Cet orgueil de la race est fondamental dans le caractère de Gobineau qui ne manqua pas d'écrire une « Histoire d'Ottar Jarl » (parue en 1879). Un Viking, c'est ce qu'il a toujours cru être !... Quant à sa mère elle aimait rappeler — mais point trop dans la famille de son mari — qu'elle était petite fille naturelle de Louis XV. Un roi d'un côté, un dieu de l'autre, le jeune Joseph-Arthur avait de la branche !

Arthur n'était pas trop robuste, au lieu du collège, ses parents lui choisirent un précepteur qu'il garda plusieurs années, qui instruisit l'enfant selon les méthodes allemandes et entraîna la famille en vacances au pays de Bade. La révolution de 1830 coûta sa place au capitaine qui dut réduire son train et, tout en continuant ses déplacements, mit son fils au collège, à Bienne, en Suisse, où l'enseignement donné en allemand comprenait le latin, le grec, l'arabe... L'intelligence et l'imagination d'Arthur reçurent là des marques profondes.

A l'arrestation de la duchesse de Berry, les royalistes bretons sont désespérés.

De plus, M. de Gobineau installé à Lorient s'entend de moins en moins bien avec sa femme et décide de rappeler près de lui ses enfants. Arthur sera soldat et va préparer Saint-Cyr, mais continue sous la direction du père ses études orientales, en s'intéressant de fort près aux coutumes celtiques et à l'histoire bretonne... Un jour au lycée, il a une équation à résoudre au tableau noir. Il cherche et, tout à coup, il pense à autre chose et il se met à écrire des caractères arabes... On n'a sans doute pas tardé à le prendre pour un original. Son esprit d'indépendance se manifeste péremptoirement le 10 octobre 1834.

Un élève externe âgé de 18 à 19 ans, Arthur de Gobineau s'était mêlé au dessin parmi les internes et demandait je ne sais quoi d'une voix moitié haute, moitié basse à l'un des élèves de son cours. J'attendis quelques instants que leur conversation se terminât. Voyant qu'elle se prolongeait :

- Messieurs, leur dis-je, je pense que vous aurez bientôt fini.
- Mais, Monsieur, je demande quelque chose, répond le jeune de Gobineau.
- Eh ! bien, demandez-le promptement et rentrez dans votre dessin.
- Je n'ai pas de dessin... Je ne suis pas un élève...
- Ah ! vous n'êtes pas un élève... en ce cas, veuillez vous retirer tout de suite.
- Voilà, par exemple, qui est passablement impertinent.
- Monsieur, cela suffit ; comme vous le dites, vous n'êtes pas élève, car je vous déclare que de ce moment vous ne faites plus partie des élèves du collège.

J'ai immédiatement rendu compte de cette affaire à Monsieur le Sous-Préfet qui m'a prié de surseoir à l'exécution ; mais il n'était plus temps. Une lettre de M. Gobineau père avait été remise et déjà ce Monsieur avait fait effacer le nom de son fils sur les registres.

L'affaire me semblait terminée, lorsque j'ai reçu la visite de M. du Couëdic, membre de la commission. Il venait d'après une lettre que lui avait écrite le jeune homme (lettre dont j'ai entendu la lecture et qui, en plusieurs passages, m'a paru peu convenante) il venait, dis-je, me prier de revenir sur ma détermination, trouvant qu'il n'y avait pas lieu. Nous ne pouvions nous entendre : M. du Couëdic m'a dit en partant qu'il était bien fâché pour moi, pour le jeune homme et pour le collège.

J'en suis bien fâché pour ce jeune homme, ai-je répondu ; quant au collège, cet exemple ne peut qu'être utile à la discipline, avec des élèves plus enclins que nulle part à l'insolence.

(Rapport du sous-principal Boutros — faisant fonction de principal — archives du Morbihan — publié par J.-L. Debaube dans la « Nouvelle Revue de Bretagne », 1950).

Le père en cette affaire soutint moralement le fils qui, rentré chez lui, continua de préparer le concours de Saint-Cyr. Mais plus que pour les mathématiques il se passionnait pour les inscriptions et les romans de la Table Ronde, les collections d'objets d'art chinois et les revues de la Société Asiatique... Avant de quitter le lycée de Lorient (alors collège) avec le jeune Arthur, jetons un coup d'œil sur la condition des lycéens. En 1834 notre établissement comportait 212 élèves, dont 120 pensionnaires. Plusieurs années auparavant, il y avait eu une émeute : on avait alors interdit aux tenanciers de cafés et d'estaminets de recevoir des élèves non accompagnés des parents ou correspondants. En 1833, un élève avait été renvoyé. Le régent de mathématiques arrivait au collège à 5 h. 30 du matin et n'en repartait qu'à 9 h. 30 du soir. Quant au futur principal Boutros il traite ailleurs Arthur de « fils d'un des chouans les mieux caractérisés du pays ».

Arthur de Gobineau portait-il alors en lui la graine d'un révolté ? De bien autres soucis l'occupaient : la tendre rêverie d'un premier amour. Le propriétaire de la maison louée par les Gobineau, M. Laigneau, était un vieil ami de son père. Caroline de Gobineau, Amélie Laigneau et leurs amies formaient un cercle charmant autour d'Arthur qui, tout collégien exclu qu'il était, travaillait l'histoire, traduisait des poèmes perses, écrivait ses premiers vers, éblouissant la société au milieu de laquelle il vivait. Parfois on se déguisait avec des costumes orientaux et Arthur devenait « le pacha de Lorient », avec un fier prestige. Le savant M. Géro, ancien précepteur des pages de Charles X, disait de lui : « Je n'ai jamais rencontré autant de simplicité et d'intelligence dans une jeune tête ».

Remarquons en passant que quelques mois plus tard, Marie Dorval, née à Lorient comme on sait, vint donner au théâtre une douzaine de représentations, jouant Antony,

La Tour de Nesle, Lucrèce Borgia... Elle devait être un jour aimée de Gobineau, croit-on. Sur ordre du préfet Larois, le sous-préfet avait, par arrêté, interdit au directeur de représenter ces pièces comme « devant blesser le bon goût littéraire et la saine morale ». Au nom de ses concitoyens, le maire protesta et, comme on craignait un soulèvement populaire, obtint l'autorisation.

Situation sans issue en province pour le jeune homme pauvre qui, un jour d'automne 1835 débarque à Paris. Employé à la Compagnie du Gaz, puis aux Postes, il ne cesse pas d'écrire, de publier ici et là dans des journaux et revues, et en même temps d'utiliser ses relations, en commençant par celles de l'oncle Thibaut-Joseph. Jusqu'en 1848, l'argent et la gloire — un semblant de notoriété — lui font pareillement défaut. Mais en 1849 l'historien Tocqueville qui a fait d'Arthur son collaborateur est nommé ministre des affaires étrangères : Gobineau devient chef de cabinet. Dès lors, que faut-il considérer chez lui ? le diplomate, ou bien le voyageur exceptionnellement averti et curieux, ou bien l'écrivain que seul le siècle suivant commencera d'apprécier un peu ? En tout cas, reconnaissons, au moment de quitter sa jeunesse, la profondeur des impressions déjà reçues : il a des habitudes de travail qu'il ne quittera jamais, et pour donner un sens à sa vie il place au premier plan l'amour. Dans les *Pléiades* (1874) il dira : « Il y a l'amour, et puis il y a le travail, et puis il n'y a plus rien ».

A Lorient et pour toujours le jeune Arthur l'avait compris.

Arthur de Gobineau ne le sait pas encore, mais, plus qu'Arthur Rimbaud, il sera le coureur du monde. A vingt ans, il a vu Paris, la Bretagne, l'Allemagne, la Suisse, il les a étudiées en profondeur, il a rêvé passionnément de l'Orient immense... A Turin en 1882 il mourra comme il a vécu : en voyage. Parmi ses livres, il faut compter l'un plus profond « Trois ans en Asie », l'autre plus délectable « Souvenirs de voyage ».

Il ne devait pas épouser Amélie Laigneau, mais en 1846 une jolie créole, Clémence Monnerot, dont il eut deux filles, Diane et Christine. On le retrouve deux fois en Bretagne : en avril 1859, lorsqu'il s'embarque à Brest pour une mission à Terre-Neuve ; en juin 1876, lorsqu'il revient visiter son amie de jeunesse Amélie, devenue baronne de Saint-Martin, dans sa résidence de Pont-Scorff, à Saint-Urbain. Jetons maintenant un coup d'œil sur l'homme, avant de le voir partir aux antipodes : « Mince, le teint mat, le front haut, des cheveux ondulés qui avaient été d'un châtain clair et s'étaient vite argentés, des yeux d'un brun doré, charmant envers les femmes, un peu hautain vis-à-vis des hommes, il me rappelle par sa fierté aristocratique... le Viking Barbe d'Aureville » écrit André Bellessort.

A la chute de Tocqueville, Gobineau est nommé secrétaire d'ambassade à Berne, où il ne se plaît guère. Au contraire, son poste suivant à Hanovre l'enchantait. Cependant le diplomate ne cesse pas de réfléchir et d'écrire. Les deux premiers volumes de l'Essai sur l'inégalité des races humaines paraissent en 1853, un des livres qui ont fait couler le plus d'encre au XX^e siècle... Le travail et les voyages occupent toujours Gobineau. Après un poste à Francfort, il accepte avec enthousiasme d'accompagner M. Bourée, chargé par Napoléon III d'une mission auprès du schah de Perse : c'est un rêve de jeunesse qui se réalise, mais dans cette aventure sa femme et sa fille ont manqué périr au retour.

Après la mission à Terre-Neuve, il repart pour Téhéran, mais avec rang de ministre cette fois, et pendant quinze mois rassemble les matériaux de publications variées et ambitieuses : « Traité des écritures cunéiformes » publié en 1864 (et fort critiqué par tous les spécialistes), « Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale », 1865, « Histoire des Perses » 1869.

Cependant la carrière ne le laisse pas chômer. En 1864, il est nommé ministre à Athènes où il demeure quatre ans. Après quoi, son espoir d'être nommé ambassadeur à Constantinople est déçu, et il ne peut obtenir que la légation à Rio-de-Janeiro, où sa santé va sensiblement s'altérer. Le peuple et le climat lui répugnent également et seule l'amitié de l'empereur don Pedro l'empêche de mourir d'ennui au Brésil.

Il revient en France à la veille de la guerre de 1870 et s'emploie avec courage à adoucir les rigueurs de l'occupation allemande pour les villageois de Trye, dans l'Oise, qui l'ont nommé leur maire. Mais sans poste il est alors presque dans la misère.

En 1872, Gobineau a 56 ans. Comment va s'achever cette carrière sans éclat, mais riche d'une vie profonde que seul l'avenir découvrira ? Nouvelle nomination, à

la légation de Stockholm, où il restera cinq ans. Il a commencé à écrire les *Pléiades*, ouvrage qui, tandis que la vie d'Arthur se complique soudain, va recevoir une empreinte qui ressemble à celle du génie. « Ce roman sublime, a dit Jean Cocteau, enseigne que le destin travaille dans une zone où nos signes d'intelligence cessent de signifier ».

Pendant quelques mois, Gobineau est charmé par la Suède, mais le climat, les mœurs le déçoivent bientôt. Il a noué d'agréables contacts et le deuxième livre des *Pléiades* se développe, enrichi de récentes expériences. C'est alors que les tièdes relations conjugales entre Clémence et Arthur se refroidissent définitivement : il laisse sa femme repartir pour Paris, et bientôt pour Athènes auprès de leur fille Christine. Arthur vient de rencontrer une femme intelligente et sensible, à laquelle il trouve tant à dire et qui enchante son automne, M^{me} de la Tour. Aucun d'eux ne trahira — ou sans banal du terme — l'époux délaissé, mais leur rencontre est un merveilleux épanouissement des âmes.

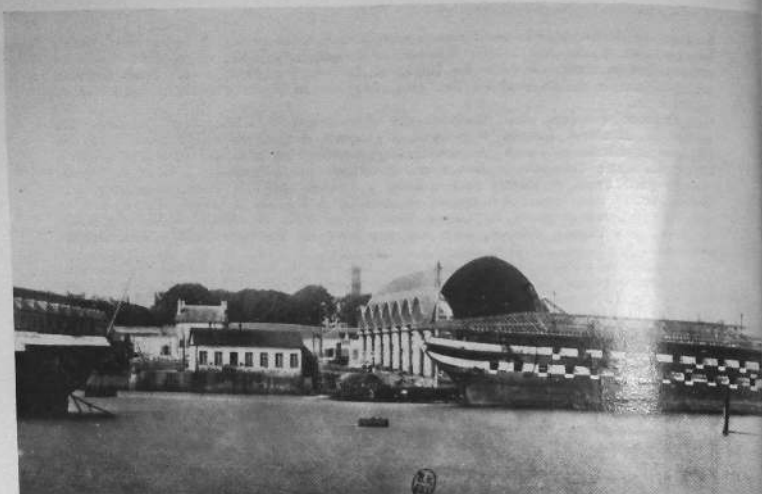
Malgré la maladie (le foie d'un côté, les yeux de l'autre), malgré la pauvreté, Arthur de Gobineau ne va pas finir misérablement. Depuis qu'il a rencontré Richard Wagner en 1876 une amitié profonde unit les deux hommes qui trouvent chacun l'un dans l'autre l'écho de ses convictions intimes, un même goût de l'humanité supérieure. A deux reprises, en 1881, et en 1882, Gobineau, bien épuisé désormais, se rend à Bayreuth. Mais l'éternel coureur ne peut encore s'arrêter. Il va visiter en Auvergne la comtesse de la Tour. Puis il prend le train pour Turin où il meurt d'une attaque d'apoplexie le 13 octobre 1882. Il est enterré à Turin, comme Stendhal est enterré à Milan. Stendhal auquel Gobineau ressemble par tant de traits.

On a écrit des volumes sur la pensée de Gobineau, et l'on s'accorde généralement à reconnaître aujourd'hui que la réputation souvent fâcheuse qui lui a été faite repose sur un malentendu. Nous ne soulevons pas ici cette considérable question. Il est plus réconfortant de constater que les talents littéraires de cet homme aux dons multiples sont de plus en plus appréciés : les réimpressions de ses œuvres se poursuivent autant dans les Clubs de livres que dans le livre de poche.

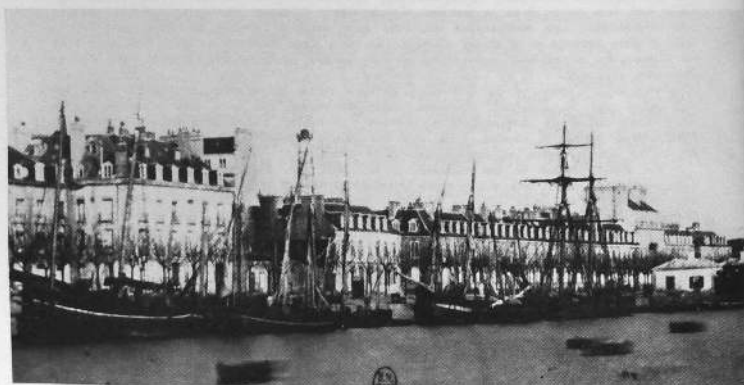
Gobineau est-il un grand romancier ? Les uns tiennent les *Pléiades* pour un chef-d'œuvre ; d'autres voient dans les *Nouvelles Asiatiques* son ouvrage le plus parfait. Gobineau fut très tôt romancier et publia dès sa jeunesse des récits d'aventures dans les journaux de son parti (Scaramouche, Nicolas Belavoir, L'Abbaye de Typhaines). Mais une fois entré dans la carrière diplomatique, il abandonna cette activité quelque peu alimentaire. Les nombreuses nouvelles qu'il composa posent un autre problème : mais si l'on renonce à le placer d'emblée au rang d'un Flaubert ou d'un Balzac, il faut lui reconnaître avant tout la sincérité du ton, qualité première qui lui vaut tant d'attachements profonds. « Il est, dans ses meilleurs pages, de la race très rare des écrivains romanesques... L'intensité de Gobineau, lorsqu'il décrit son livre dans l'amertume, et l'a d'abord nourri de sarcasme et de critique : il voulait à peu près composer un pamphlet. Mais, estime J. Mistler, « le livre qui débute comme une satire politique s'achève en roman de chevalerie et presque en poème d'amour ».

Ce livre, auquel ce qui manque le plus est sans doute un grand style, résume l'expérience de toute une vie : mille impressions vécues rappellent l'observateur sagace des sociétés, mais mille rêveries viennent aussi souligner l'idéalisme d'une âme plus marquée encore par le monde celtique qu'elle ne croyait peut-être. En somme, le rêve et la vie : ce qui est une assez bonne table des matières... On a noté d'autre part comment les *Pléiades* rejoignent l'Essai sur l'inégalité et s'en distinguent. L'idée de la décadence croissante, inévitable de l'humanité est au centre de l'Essai ; mais cette vue pessimiste est corrigée dans les *Pléiades* par le sentiment d'une certaine permanence d'individus supérieurs — « les fils de rois » — au sein d'une société dégénérée. Il est injuste de confondre la morale de Gobineau avec le racisme de Mein Kampf : il y a d'abord en lui la haine de la vulgarité... Sa vocation se précise dans une attitude de réserve, de discrétion, et pour tout dire de pureté qui devait aboutir à la solitude.

« Comme il se refusait au siècle, nous dit B. Fay, le siècle ne lui donna rien ». Romanesque, mais nullement romantique, il devrait trouver au XX^e siècle la place qu'ont obtenue, un Nerval, un Stendhal, si contestés en leur temps.



Le Port militaire - La cale couverte



Le Quai (avant la Révolution : Quai Conti)

(Photos B.N.)



Les Porcelaines lorientaises

par René Maurice

Photos de la Manufacture
de Sèvres

À l'époque de la Compagnie des Indes, Lorient vit débarquer des vaisseaux ancrés dans sa rade, de magnifiques porcelaines orientales, entreposées ensuite dans les magasins de l'Enclos, pour être vendues à Rouen ou à Nantes et plus tard dans son port même. Cependant, cette ville aurait pu, à elle seule, rivaliser dans ce commerce, avec les pays exotiques, car son sol possédait et possède encore tout ce qui est nécessaire à la fabrication de la porcelaine. A Kernével, dans le voisinage de l'aqueduc de la Compagnie des Indes, **sur le chemin des Fontaines**, à Kergantic en Ploemeur notamment, il existe ou existait en quantité considérable, du kaolin, du feldspath, de la pigmente et de l'argile à cazettes. **La Société de Kaolin** exploite à Ploemeur un gisement qui s'étend sur une superficie dépassant quarante hectares et fournit actuellement les plus importantes faïenceries françaises.

Il y aura cent soixante-seize ans, cette année, que Lorient eut sa première et unique manufacture.

Son fondateur fut un sieur Jean-Charles-Nicolas Chauneu, dont on ignore l'origine (1). Il arriva à Lorient, dans le courant d'avril 1790, et créa, dans l'ancien manoir du Faouëdic, sur les bords du Scorff, à l'entrée de la ville, dans un lieu dit « **le Bois du Blanc** », un établissement où il appela des ouvriers de toutes les régions de France. Dès le début, Chauneu qui était pourtant un artiste distingué, fut arrêté dans son entreprise par de gros embarras financiers. Considérée comme un objet de luxe, la faïence à cette époque n'était pas d'un usage courant en Bretagne. Sur place, le fabricant l'écoulait péniblement ; d'autre part, les expéditions étaient difficiles et onéreuses. Sur sa demande, Chauneu obtint du Directoire départemental un prêt de 1.500 livres. Malgré cette faible avance, il quitta Lorient, poursuivi par ses créanciers, au début de 1793. Chauneu avait cependant attiré près de lui de nombreux ouvriers porcelainiers, tels qu'ébaugeurs, mouleurs, tourneurs, trempes, décorateurs, brunisseurs, les uns arrivant de Paris, d'autres de Mayence, Strasbourg, Limoges, Nantes. Et bientôt, il montrait aux Lorientais émerveillés, de l'argile du pays transformée en porcelaines éclatantes, qui pouvaient rivaliser avec les plus belles porcelaines de la Chine et du Japon provenant des vaisseaux de la Compagnie des Indes.

Il fut aussitôt remplacé par un de ses ouvriers, un tourneur en porcelaines, le sieur François Sauvageau, originaire de Vaugirard près de Paris, qui donna un nouvel élan à l'entreprise. Celui-ci, aidé par des négociants Lorientais, ne se contenta pas de produire des œuvres d'art, mais encore fabriqua de la chaux et des briques pour couvrir les frais de la manufacture. Aussi, malgré la période révolutionnaire, cet établissement était-il en pleine prospérité, quand Sauvageau mourut subitement le 25 Pluviôse an XIII, à l'âge de 45 ans, en laissant comme unique héritier un fils âgé de 12 ans, qui ne put prendre la Direction de son entreprise. A Lorient, Sauvageau était désigné par le sobriquet assez dangereux, pour l'époque, de Louis XVI, nom d'atelier qu'il devait, paraît-il, à une certaine ressemblance physique avec le Roi de France. Sauvageau a laissé son nom à la porcelaine Lorientaise. Il demeurait en ville, rue du Morbihan, au n° 33 où il mourut, tandis que Chauneu habitait à Kerentech, chez l'aubergiste Auzour.

L'année suivante, le 7 Nivôse, la veuve de Sauvageau vendit la manufacture pour la somme de 12.000 francs, à un Lorientais, le sieur Lazare-Marie Hervé, âgé de 22 ans. Ce jeune homme qui était possesseur d'une grosse fortune, ignorait malheureusement la profession de faïencier. Sa jeunesse, son inexpérience, son manque absolu de connaissances professionnelles firent que cette manufacture, après de grosses pertes d'argent, dut fermer définitivement ses portes en 1808. Hervé quitta la France ; il alla se fixer à l'île Maurice où les parents de sa femme occupaient de hautes fonctions. De retour à Lorient, après seize ans d'absence, il ne trouva plus rien de l'établissement où il s'était ruiné.

Aux Archives Nationales (2), il existe une lettre au sieur Le Febvrier, datée du 29 Ventôse an IX, et par Sauvageau adressée au Ministre de la Police, dans laquelle il est question d'un sieur Pierre Bertrand dit de Levain, qualifié de « **Directeur de la manufacture de porcelaine près Lorient** », qui mourut assassiné par les Chouans. Bertrand était un riche citoyen qui fut administrateur provisoire de la ville de Lorient avant la nomination de Trentinian. Il avait acheté les biens nationaux et avait occupé les fonctions d'agent ou de commissaire national des districts d'Hennebont, en 1792 ou 1793, ce qui semble avoir été sa perte. Près de Languidic, au lieu dit Le Levain, il avait, en effet, aménagé une propriété de ce genre, dépendant du couvent des Carmes d'Hennebont, en demeure de plaisance. Le 14 mars 1801, une demi-douzaine de royalistes, conduits par Jean Le Lan de Kervignac, pénétrèrent chez lui. Ils s'emparèrent des armes et lui réclamèrent une somme de 6.000 francs, rançon exigée sans doute pour l'achat de ce bien national. Ne voulant ou ne pouvant sur l'heure verser cet argent, Bertrand fut emmené par eux. Deux jours plus tard, on retrouva son cadavre percé de deux balles, à deux lieues de là.

Dans l'inventaire de sa succession, il a été relevé deux passages prouvant que Bertrand avait été l'un des principaux intéressés, l'un des premiers fondateurs, peut-être, de l'établissement de Chauneu et, qu'après la déconfiture de ce dernier, Sauvageau n'avait été que le prénom de Bertrand, du moins durant les premières années de sa Direction, ce qui permit à ce négociant Lorientais de prendre le titre de « **Directeur de la manufacture de porcelaine près Lorient** ».

Morte jeune, à dix-huit printemps à peine, la manufacture de porcelaine Lorientaise



a, durant ce court laps de temps, produit des œuvres d'art, à tous les points de vue, remarquables.

Les Directeurs avaient su s'entourer d'ouvriers habiles et d'artistes éminents, au nombre desquels il y a lieu de signaler particulièrement Hugon, membre de l'Académie de Peinture et Jean-Baptiste Reinard ou Raynal, né en Allemagne en 1778, ce dernier portraitiste de talent et spécialiste des personnages mythologiques avec leurs attributs et leurs symboles.

Avant les bombardements de la dernière guerre, quelques vieilles familles Lorientaises conservaient toujours, avec un soin pieux, des vases provenant de la manufacture Lorientaise. La marque de fabrique se composait d'ordinaire de deux lettres entrelacées P.L. (Porcelaine Lorientaise) disposées en chiffre, de couleur bleue. D'autres porcelaines du Blanc portaient seulement pour marque l'ancre d'or avec la lettre S enlacrée ou encore deux flèches disposées en croix toujours de couleur bleue.

Les deux plus beaux vases, parmi ceux connus, appartenaient, il y a plus de quatre-vingts ans, à M. Henry du Faouëdic, descendant d'un des fondateurs de la ville.

Voici la description et le sujet allégorique de ces vases tel que le rapporte M. Lecoq-Kerneven, Conseiller à la Cour de Rennes, dans son ouvrage : **Généralogie et Annales de la maison Dondel de Sillé**.

Leur forme est Médicis ; ils ont une hauteur de 26 centimètres ; leur sujet ait en grisaille, camaïeu sur fond jaune d'antimoine, posé au pinceau avec décors d'or brun ; la bride or brun, chène tressé sur la gorge, entre deux filets or brun ; chaque anse formée d'un anneau. Sur la panse de l'un de ces vases, le peintre Hugon a reproduit la fondation de Lorient : un petit génie présente à Palles, qui le couronne, le plan de la ville ; la déesse satisfaite et assise, le coude appuyé sur un globe terrestre, où un autre génie marque avec le compas le point où doit s'élever Lorient. De petits demi-dieux enfantins mesurent les matériaux et taillent les pierres ; autour d'eux, les attributs de l'architecture et des beaux-arts. Dans le fond, un dieu marin troublé dans sa retraite, exprime l'onde ruisselante de sa chevelure. Sur l'autre vase, fermant le pendant, le peintre a célébré la prospérité de Lorient. La ville personnifiée est sur un gouvernail, à ses pieds est couché Mercure, dieu du commerce, tenant à la main la caducée de la

paix. D'un côté, un petit génie confectionne des ballots ; de l'autre côté, le génie du Scorf épanche paisiblement ses eaux ; dans le fond, un navire à la voile étendue. Au-dessous de ce sujet, au-dessous de la panse du vase est le culot guirlandé de feuille de laurier, entre deux doubles filets d'or brunis. Le pied est jaune, uni avec deux cordons noirs, au champignon et à la baguette ; ce pied est posé sur une base porcelaine, marbre grisaille.

Que sont devenus ces deux vases qui par leur origine et les sujets traités appartiennent à l'histoire de Lorient ? (3).

(1) Il n'est pas certain que la découverte des gisements d'argile kaolinique, aux environs de Lorient, soit due à Chauney. A une époque antérieure à son arrivée dans le pays, l'académicien Macquer, à qui la Manufacture de Sèvres est redevable de son établissement de porcelaine dure, Macquer dit-il parcourut la France pour rechercher la précieuse argile nécessaire à cette fabrication jusqu'alors inconnue en France. Ce savant vint en Bretagne, probablement à Lorient, mais certainement au Port-Louis, à la fin de l'année 1759 ou au commencement de l'année suivante ; non seulement il découvrit dans ce pays, le kaolin, mais encore sur sa demande, un sieur Le Córdier, de Port-Louis, lui adressa à Paris, des quantités assez considérables de cette sorte d'argile.

(2) Carton F. 7798, n° 161. Pour plus de détails, voir *Le Morbihan et la Chauxserie morbihannaise sous le Consulat*, par Emile Sagenet.

(3) Voir *La Manufacture de Porcelaines de Lorient*, par F. Jégou, 1865 et *Porcelaines et Faïences lorientaises*, du même, 1876.

Notes sur l'illustration photographique

Les étonnantes photos qui illustrent ce numéro proviennent d'un album de vues de Lorient entré avant guerre au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, et dépendant de la collection Sirot ; il avait été acquis sur un catalogue de librairie en 1938. D'après le contexte des légendes du volume, très modestement cartonné, l'exécution en est due à un membre de la famille de l'imprimeur Charles Gousset, sinon par Gousset lui-même (car une des photos le représente entouré du personnel de son atelier), au plus tard entre juin et juillet 1866.

Charles-Mathurin-Marie Gousset, né à Lorient le 21 février 1808, fils d'un préposé des douanes, était libraire-imprimeur en cette ville, 4, place Bisson, dès 1840, année de son mariage avec une demoiselle Marie-Françoise Savat. Il dirigeait alors le principal hebdomadaire local, de tendance réformiste, *L'Abeille de Lorient*, qui parut quatre fois par semaine à partir de 1872. Cet organe d'information qui accordait déjà une place importante à la publicité devait changer de nom puis de propriétaire en 1879.

Pour nous, le principal titre de l'imprimeur Gousset est d'avoir édité le *Telen Arvor* de Brizeux en 1844.

A son décès le 6 septembre 1881, figure un parent, Eugène-Charles Gousset, 52 ans, sans doute un fils ou un frère, qui lui avait succédé dans la librairie, place Bisson.

Sur le plan de l'histoire de la photographie, encore si mal connue pour notre région, l'album de Gousset fait figure d'incunabule et peut facilement soutenir la comparaison avec les maîtres connus de ce temps, comme Charles Nègre.

L'album se compose de 54 planches dont 5 représentent des cérémonies religieuses, 5 des scènes et portraits de famille et 2 des reproductions de costumes et de vues d'Auray. Ces documents qui sont dans un admirable état de conservation sont restés inédits à l'exception de la vue du théâtre que j'ai fait reproduire dans mon *Spectacles et théâtre à Lorient au XVIII^e siècle* (1).

J.-L. DEBAUVE.

(1) L'album figure au cabinet des Estampes, V° 1694-4°. Les notes d'état civil ont été empruntées aux archives du Morbihan et aux archives communales de Lorient ; ces dernières aimablement communiquées par M. Gaigneux, archiviste municipal.

Erwan Marec

Images et

souvenirs du Lorient d'autrefois

J'AI quelque peine à retrouver aujourd'hui le visage ancien de ma ville natale. Certes, si, après avoir été anéantie par les inexpiables bombardements de Janvier-Mars 1943, elle a pu, comme le phénix, renaître de ses cendres, la cité nouvelle est sans doute impuissante à restituer l'atmosphère de celle qu'elle a remplacée, celle qui se souvenait de son aventure exotique et sur laquelle semblait encore flotter l'âme de la Compagnie des Indes. Aussi bien le prodigieux essor commercial qu'elle avait connu après la guerre de 1914, et qu'avait précédé son déclassement en tant que place de guerre, en avait déjà modifié l'aspect et précipité le modernisme, et c'est la ville de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, encore étroitement enserrée dans ses remparts, la ville de mon enfance, que je veux tenter d'évoquer ici.

A cette époque-là, on peut dire que toute la vie citadine avait continué à se concentrer dans l'intra-muros. Les faubourgs, d'aspect encore rural, restaient en quelque sorte distants et séparés. L'unique voie d'accès à la ville, en arrivant par la route ou par la voie ferrée, était le noble Cours de Chazelles, encore flanqué de sa double allée d'ormes centenaires, et qui, cheminant à travers des solitudes, prés, terrains vagues, glacis militaires, offrait au visiteur la surprise d'une avenue vraiment royale. Elle conduisait à la porte de la ville, mais encore n'abordait-on celle-ci qu'après avoir franchi une première ligne de talus bastionnés et de contrescarpes, car tout le système des fortifications à la Vauban était encore intact, développant en demi-cercle leur ceinture de majestueuses frondaisons, depuis le bassin à flot du port de commerce et l'étang du Faouédic jusqu'aux rives du Scorf et ses chantiers du port de guerre.

Elle ne manquait pas d'une certaine allure, cette porte de ville ouverte dans les remparts, avec ses pont-levis définitivement abaissés et son fronton fièrement timbré des armoiries octroyées à Lorient en 1744 : « Ab Oriente refulget ». Seule, la grand'porte médiane était accessible aux voitures, les deux petites portes latérales étant réservées aux piétons. Il fallut bien y faire passer le tramway électrique, quand cette innovation réalisa le premier lien constant avec les faubourgs, mais cela n'alla pas sans difficultés : la ligne distributrice d'énergie électrique était aérienne uniquement hors des murs ; elle était souterraine à l'intérieur. Et certain soir, juste un peu avant l'heure du départ du train de Paris, un malheureux cheval, posant le pied sur un des plots, encore humide d'une averse récente, juste au dessous de la porte, fut proprement électrocuté. Son cadavre bouchant le passage, toutes les voitures d'hôtel et autres se trouvèrent dans l'impossibilité de sortir de ville avant qu'on ait prévenu l'usine et fait arrêter le courant pour pouvoir enlever la pauvre bête sans risquer une décharge. Mais, pendant ce temps-là, le train de Paris était parti...

A l'intérieur des murs la porte était flanquée de deux corps de garde, tenus militairement, et le factionnaire de service avait, le malheureux, à présenter les armes à tous les officiers entrant en ville ou en sortant. Le simple civil, lui, pouvait se contenter, depuis le début de ce siècle, de l'accueil d'un Jules Simon de bronze, philosophe et homme politique mort en 1896, et que sa ville natale n'avait pas tardé à glorifier à l'exemple de la capitale.

Ce qui frappait dès l'abord, une fois passée la porte, c'était la belle ordonnance de la place en hémicycle et la régularité des rues qui en portaient. Brizeux l'avait déjà noté :

« Dans notre Lorient, tout est clair dès qu'on entre.
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre. »

De fait, le centre de la ville s'apercevait immédiatement, tout au bout de la rue du Morbihan, marqué par l'architecture massive de l'Eglise Saint-Louis et de son originale tour carrée, mais son véritable cœur, aventureux et héroïque, on le trouvait symbolisé, au milieu de la place jouxtant l'église, par la colonne portant la statue en pied de l'Enseigne de Voisseau Bisson qui, en 1827, se fit sauter avec son navire et ses assaillants, plutôt que de se rendre. Ce bronze est le seul qui ait pu être soustrait à la rapacité allemande, le seul qui soit sorti indemne de tous les bombardements. On doit d'autant plus regretter que les nouveaux édiles aient cru pouvoir le reléguer dans un quartier suburbain, au lieu de le laisser à cette place où, dans la plus effrayable tourmente, il avait continué à se dresser et à maintenir le défi de son geste au-dessus des décombres qui l'entouraient.

Car elle fut totalement détruite, cette petite place curieusement triangulaire, ombragée de marronniers célèbres par leur précocité à fleurir, et animée à longueur de journée, d'abord parce qu'elle était voisine du marché jadis vanté par Bernardin de Saint-Pierre (1), et parce que les éventaires des marchands de primeurs y apportaient leur pittoresque coloré, ensuite parce qu'elle était le point de départ de deux artères essentielles, la rue des Fontaines et le Cours de la Bôve, qui subsistent encore, certes, mais combien méconnaissables.

Ah ! la rue des Fontaines d'alors, lieu d'élection du commerce de luxe et des flâneries indolentes, la seule de la ville obliquant à mi-parcours, ce qui la faisait paraître plus longue ! Ah, que de fois mes pas adolescents la parcoururent infatigablement à l'heure où le flot des promeneurs, entre 5 et 7, se pressait sur ses trottoirs étroits et même sur sa chaussée, que n'encombraient guère les voitures, en ce temps-là. Sous la lumière des vitrines qui, pour l'époque, paraissait éclatante, c'était, en hiver, une débâche de couleurs, cols bleus, pompons rouges, galons d'or, galons d'argent, avec quelques coiffes ça et là, luttant d'élégance avec les chapeaux des bougeoises empanachées.

Par la rue des Fontaines on arrivait à la « Plaine », car on continuait à désigner ainsi plus communément la place Alsace-Lorraine, vaste place alors un peu vide, mais que rehaussait au centre un kiosque aux proportions imposantes, où les musiques militaires et civiles se succédaient tour à tour.

« pour verser l'héroïsme au cœur des citadins ».

Elle était alors encadrée d'hôtels et de maisons de belle apparence, au premier rang desquelles figurait le Grand Café, avec son orchestre, qui faisait toujours salle comble, surtout aux sacro-saintes heures opératives. Il occupait l'emplacement de la maison natale de Victor Massé, l'élégant compositeur des « Noces de Jeannette », dont la statue de marbre nous attendait au retour, au milieu du Cours de la Bôve, notant par ses partitions les trilles d'un rossignol.

Le Cours de la Bôve, succédant à angle droit à l'autre extrémité de la rue des Fontaines, était alors véritablement, avec ses rangées de bancs confortables encadrés par des tilleuls, le salon à ciel ouvert des lorientais aux vieux retraités de la Marine et de l'Artillerie de Marine, toujours avides de confronter leurs souvenirs de campagne, et lieu de réunions idéal, bien abrité des vents par le charmant théâtre louis-seizième, aux grâces un peu désuètes, qui l'isolait du bassin à flot, où les voilières étagées des bricks et des goélettes semblaient évoquer encore la magie des départs.

On y accédait par deux étroites venelles, la rue Racine et la rue Molière longeant

la théâtre, lui-même flanqué de cafés qui eurent une longue histoire, le Louis XIV, providence des entr'actes, l'Univers et son jardin d'hiver, tous deux réputés pour leurs soupers appréciés.

Et tout de suite, en bordure du bassin à flot, puis du port de commerce, partant de l'extrémité des remparts où fut construite ensuite la Salle des Fêtes, le Cours des Quais, le quai des Indes, offrait au midi les ombrages de ses ormes touffus, les façades des vieux hôtels des armateurs d'autrefois, le va-et-vient des petits vapeurs, la « Margoët », le « Louis » qui avaient succédé au « Patouillard » à roues pour faire le service de la rade.

Mais, si l'on voulait admirer cette rade, il fallait gagner le contrequai, par le pont tournant et aller au fond de l'estacade ou tout simplement au square où un Brizeux de marbre, assis dans une charrille au bord d'une source, paraît rêver devant le paysage accueillant et intime : enchantement des eaux calmes et pâles, baignant les petits hâvres, les criques riantes ouverts au long des rives boisées par quoi se terminent les estuaires des trois rivières, entourant l'îlot verdoyant de Saint-Michel, étendant enfin leurs nappes miroitantes jusqu'au pied de la citadelle apparue soudain, profilée sur l'horizon, ainsi qu'un mirage émergeant des flots à la porte du large, avec les remparts, les toits, les quais de la vieille cité marine, Port-Louis, aïeule de Lorient, et non fin clocher où, comme à Saint-Malo, sonnait encore le couvre-feu, en vis-à-vis du clocher de Notre-Dame de Larmor, à l'autre côté des passes, que les navires de guerre partant en campagne saluent toujours de trois coups de canon. Et tout au loin, comme en avant-garde, une ligne vaporeuse suspendue au bas du ciel, l'île de Groix, dernier lambeau de terre au seuil des immensités océanes.

Revenons à la ville, ou plutôt à la double ville, car là était l'originalité de Lorient. Au bout du quai des Indes, on se heurtait au mur d'enceinte de l'Arsenal, mur qui partant de la Cole Ory et de la rue du même nom, et suivant la rue de la Corderie selon un tracé rigoureusement rectiligne, portait en deux parties, alors presque égales, le terrain adjugé à la ville. Et l'enclos primitif de la Compagnie des Indes avait donné naissance à une seconde ville, parallèle à la première, construite en bordure du Scorff, sur les plans de Gabriel, dans le style majestueux du XVIII^e siècle, avec ses larges rues tirées au cordeau, ses édifices monumentaux datant de la Compagnie des Indes (1733) comme le Magasin général et l'ancien Hôtel des Ventes, dont on avait fait le dépôt des Equipages de la Flotte, ou encore, un peu moins ancienne, la magnifique cale couverte, avec ses seize piliers de granit et sa haute toiture à la Philibert Delorme, tout cela maintenant disparu...

Mais de ce passé révolu un témoin, et presque un symbole, a résisté à toutes les attaques, à toutes les destructions, la « Tour de la Découverte », « la gracieuse Tour, svelte comme un fuseau », disait Brizeux, cette Tour du Port sans l'élégante silhouette de laquelle il semble qu'on ne puisse imaginer notre ville. Déjà, en 1787, le voyageur Arthur Young en admirait « les proportions légères et aérées », et l'on peut dire que, toutes proportions gardées, elle est un peu pour Lorient, avec ses 39 mètres, ce qu'avec ses 300 mètres, la Tour Eiffel est pour Paris.

Bâtie sur un mamelon planté d'arbres et de bosquets, on l'aperçoit de très loin, dominant la ville à la manière d'un minaret au-dessus d'une ville d'Orient, mais elle prend toute sa valeur quand on la voit de la place d'Armes, solidement plantée sur ses bases, dont la masse s'impose à tout le paysage.

Cette place d'Armes, précédée de la porte monumentale flanquée de canons marquant l'entrée principale du port de guerre à laquelle la rue du Port, partant à angle droit du centre de la Bôve, menait alors directement, est certes ce qui subsiste de plus évocateur du vieux Lorient, de son charme et de ses fastes. Fermée au Nord par la mur des Quinconces, avec ses balustrades et ses charmilles, bordée de vieux tilleuls ombrageant des bancs confortables, elle a conservé au Sud les deux charmants pavillons d'architecture Louis XV^e, Préfecture Maritime et Majorité générale, qui furent, en 1733, les deux ailes d'un Hôtel de la Compagnie des Indes, dont l'édifice central demeura à l'état de projet. Un jardin touffu, entre les deux pavillons, s'apercevait alors entre la grille qui les relie.

La statue en pied de l'ingénieur lorientais Dupuy de Lôme, constructeur en 1861 de premier navire cuirassé, leur faisait face. Elle a subi le sort de toutes les statues. Disparu aussi le kiosque à musique, où la musique militaire faisait lever

des ombres anciennes aux accents oubliés du menuet de Boccherini ou de l'ouverture du Calife de Bagdad...

C'est alors que revivait le Lorient de la Compagnie des Indes, le Lorient de la vieille Marine dont les coques démodées achevaient de pourrir à l'entrée du port de guerre et qu'on pouvait se plaire, — dans les soirs havane et grenadine — à évoquer « des romanesques départs pour des croisières exotiques ou des retours de hautaines frégates surannées ramenant des senteurs de vanille et — avec d'autres perruches des îles — de jolies créoles à madras et à turban... » (2).

De ces souvenirs d'ancienne splendeur, de cette urbanité d'ancien régime, le Lorient du début du siècle gardait encore bien des traces. Curieuse aventure, en vérité, que celle de cette ville française artificiellement créée sur un bout de londe bas-bretonne, sans traditions comme sans passé, avec une population cosmopolite essentiellement mouvante et rebelle à s'enraciner, et qui, cependant, avait réalisé en moins d'un siècle le tour de force de se donner une âme et une physionomie nettement originales. Bernardin de Saint-Pierre la visitait en 1762, la comparait à un financier dans le visnage d'un vieux gentilhomme, Port-Louis. « La noblesse, écrivait-il, demeure au Port-Louis, mais les marchands, les mousselines, les soieries, l'argent, les jolies femmes se trouvent à Lorient » (1). Ville d'affaires, peut-être, mais où déjà en 1689 Madame de Sévigné avait été reçue « de façon plus magnifique qu'à Versailles » par la femme du Directeur de la Compagnie, et où, un siècle plus tard, Arthur Young s'émervillait de l'hospitalité à lui offerte par un négociant dont la charmante fille « avait eu la complaisance de chanter en s'accompagnant de la harpe ».

Les Directeurs de la Compagnie des Indes, les officiers de la Marine royale qui leur succédèrent avaient donné le ton, et la tradition ne cessa d'être suivie d'une vie citadine extrêmement riante, aussi bien dans les rangs de la haute société et les salons de la Préfecture maritime que dans les rangs de la bourgeoisie, dont les salons plus modestes s'enrichissaient toujours cependant de quelques souvenirs des îles. Jules Simon nous rappelle, en un de ses contes, « Colas, Colosse et Colette », comment, dans sa jeunesse, il était tellement banal, à Lorient, d'avoir été aux Indes, à Madagascar ou en Chine, qu'on n'en pouvait retirer aucune considération. « Mais d'avoir été à Paris, c'était bien autre chose »...

Ses habitants, au retour de tant de voyages, ignoraient fatalement la stagnation des petites villes de province. Ici régnait une ambiance véritablement coloniale, favorisée par la douceur du climat, la facilité de l'existence. Le type si particulier du Lorientais s'affirmait peu à peu, ayant gardé dans les yeux la beauté de tant de lointains paysages, avec assez d'enthousiasme pour découvrir la beauté du pays bas-breton qui l'entourait. En sorte que, par une sorte d'endosmose inconsciente, un courant s'était établi peu à peu entre l'homme de la ville et le paysan, le pêcheur du terroir, descendant d'une race vaillante et fière, qu'une goutte de sang espagnol, au temps des campagnes du duc de Mercœur, avait encore affinée. Jamais l'humour celtique n'a trouvé meilleur terrain pour s'implanter, et c'est cet humour impénitent, cette gaieté, cette bonhomie qu'on se plaît à reconnaître à nos concitoyens et qui leur a fait donner le nom de « méridionaux de la Bretagne ».

De fait, avides de vie au grand air, de cérémonies publiques, de prises d'armes, de revues, de retraites militaires, ils ont toujours été à l'affût des moindres réjouissances. Mais nulle fête n'a jamais égalé en éclat celle qui marquait périodiquement le lancement d'un navire de guerre qui, traditionnellement, attirait toujours des foules considérables. Le premier lancement auquel, bien jeune, il m'a été donné d'assister, fut celui de « l'Amiral Tréhouart » en 1893. Il a été suivi de beaucoup d'autres, dont les coques couvertes de Caudan portaient fièrement les noms, et je n'ai pas oublié toute la pompe qui accompagnait alors cette cérémonie, la ville en liesse où congé était donné à tous, les tribunes dans lesquelles se pressait la foule des officiers en grande tenue et de leurs invités, le spectacle émouvant de la bénédiction de la coque par Monseigneur l'Evêque de Vannes suivi de l'Amiral et de son Etat-major et le moment solennel de la descente dans les eaux de l'énorme masse aux accents de la Marseillaise, au milieu des applaudissements et des hurrahs que poussait, sur la rive opposée, le bon peuple enthousiaste qui, faute d'avoir accès dans l'Arsenal, s'entassait sur l'un des derniers bastions du rempart qu'on appelait la « Potée de Beurre » et s'y faisait copieusement arroser.

Les couturiers de Paris

présentent en permanence

leurs toutes dernières créations

WALTER

32, rue de Siam

BREST

Tél. 44.63.62

PATHÉ-MARCONI

la voix de
son maître



RADIO-SELL

159-161, Rue Jean-Jaurès - BREST

Téléphone : 44.32.79

A. NEDELEC

met à votre disposition son expérience de plus
de 10 années d'électronique professionnelle

Service après-vente sans concurrence par le
laboratoire le plus moderne de la région

PERMANENCE assurée Dimanches et Jours fériés

Hôtel des Voyageurs

*** B

Brest

*** B

Tél. : 44.25.73

44.25.74

44.25.75

Sa Rôtisserie

Son Grill -

**les huchers
minvielle**

LA SOLUTION IDEALE

A TOUS VOS PROBLEMES D'AMENAGEMENT

91, Rue Jean-Jaurès - BREST

Tél. 44.32.87

La Boîte à Cravates

Haute Couture Masculine

50, Rue de Siam, 50

BREST

ENTREPRISE DU BATIMENT

NOVELLO

S.A.R.L.

218, Rue Jean-Jaurès, 218

BREST 29 N

Téléphone 44.37.10

LE JONCOUR

33, Rue Traverse -- BREST

MÉNAGE - CHAUFFAGE - OUTILLAGE - ÉLECTRO-MÉNAGER

De la Qualité ! Des Prix !



CHAUFFAGE CENTRAL - INSTALLATIONS SANITAIRES
- COUVERTURE - ZINGUERIE -

M. SCOTTI Ing. A. & M.

68, Rue Yves-Collet - BREST

Tél. 44.18.25

J. MOMMESSIN

MACON

BEAUJOLAIS - BOURGOGNE

Seul propriétaire du

"CLOS DE TART"

Premier Cru de Bourgogne

VERRES DE CONTACT - LENTILLES CORNÉENNES
PROTHÈSE OCULAIRE - APPAREILS DE SURDITÉ

Jacques LE BIHAN

Opticien diplômé Paris-Lille
Acousticien diplômé des A. et M.

8, Bd. de Kerguelen - QUIMPER

Tél. 11-14

*Avez-vous payé
votre abonnement*

1966 ?

Il y avait encore une autre fête, bien spéciale à Lorient, qu'on célébrait chaque année en octobre, avec accompagnement de foire foraine, la Fête de la Victoire, cette invraisemblable victoire du 1^{er} octobre 1746 qui vit les assiégés anglais lever le siège et reprendre la mer après avoir bombardé la ville, au moment même où les assiégés, décidés à se rendre, venaient leur en apporter les clés. On fut bien obligé de reconnaître là une intervention divine, et une procession solennelle fut instituée, qui dura jusqu'aux premières années de ce siècle, où la statue de Notre-Dame de la Victoire, qu'on voyait écosant du pied le léopard anglais, était portée par des marins et suivie par les officiers de la garnison. En outre, chaque année, on repeignait en noir le petit boulet qui était resté incrusté dans la façade de la Chapelle de la Congrégation, boulet qui était resté incrusté dans la circonstance. Le dommage de guerre était minime, il faut l'avouer : les Anglais ont fait beaucoup mieux deux siècles plus tard.

Cette très lorientaise fête de la Victoire marquait la fin des vacances, la rentrée des classes, mais aussi l'ouverture de la saison d'hiver et celle de la saison théâtrale dont on peut difficilement imaginer aujourd'hui l'importance pour un public privé d'autres spectacles. Le programme de chaque année annonçait un nombre effarant d'opéras, d'opéras-comiques, d'opérettes, de drames, de comédies, et cela n'avait rien d'étonnant quand on songe que, le dimanche, la direction n'hésitait pas à afficher un opéra-comique en matinée, une opérette suivie d'un drame en soirée. Cela durait jusqu'à deux heures du matin, mais les spectateurs insatiables en avaient eu pour leur argent.

Un certain niveau de vie artistique et littéraire était maintenu d'autre part par des groupements très prospères, tels que le cercle philotechnique, le plus ancien, la Société Bretonne de géographie, le Cercle Mozart, la Société des Beaux-Arts, etc.

Lorsqu'en 1885 était mort, en son manoir de Keroman, un philosophe lorientais, Ernest Hello, qui y avait passé sa vie et dont l'œuvre considérable retrouve de nos jours une audience toute nouvelle (3), il y avait sans doute fort peu de nos compatriotes à avoir connu et apprécié ce penseur. Mais lequel d'entre nous n'évoquerait pas avec émotion Keroman, le cadre idyllique de notre enfance, le manoir, avec sa tour massive à coiffure en carène, ses murailles flanquées de tourelles d'angle, sa chapelle, ses fermes, et surtout son admirable bois de chênes centenaires, libéralement ouvert au public, et qui fut entièrement rasé, hélas, à la mort de Madame Hello. Il est vrai que tout cela devait disparaître avec la construction du port de pêche et celle de la base sous-marine.

Lorient avait, bien entendu, une presse locale, et cela depuis 1790. Mais, dès le début de notre siècle, elle avait pu s'enorgueillir d'avoir ses revues littéraires. Vingt années durant on vit paraître la revue bilingue « Kloc'h di Breiz » (Le Clocher Breton), cette sœur cadette de l'Hermine de Tiercelin, menant le bon combat pour la Bretagne. Elle était dirigée par le Barde Renan Saib (André Degoul) et par sa femme, en littérature Madeleine Desrozeaux. Tous deux suivaient avec foi les manifestations régionalistes de Basse-Bretagne et ils avaient fait de leur maison avec foi les manifestations régionales aux écrivains et aux artistes, un véritable petit cénacle. Madeleine Desrozeaux, qui devait mourir en 1939, a laissé un recueil de contes savoureux : « Du Soleil sur la Lande » et surtout un recueil de très beaux poèmes, « Les Heures Bretonnes » (4) couronné par l'Académie Française, et dont certains eurent les honneurs du salon de Madame Aurel et de la Comédie Française. En la préfacant, Charles Le Goffic avait pu écrire que Madeleine Desrozeaux était « la plus gaillarde, la plus décidée et la plus réaliste de nos femmes-poètes » (5).

Presque à la même époque paraissait en langue celtique la revue « Dihunamb » (Réveillons-nous) dirigée par le Barde Loeiz Herrieu, avec le concours d'André Melloc, revue dont l'histoire, au dire de Pierre Mocaër, est un véritable roman de foi patriotique, Pierre Mocaër, qui me fut un ami très cher, n'est plus, lui non plus. C'est à Lorient, où il avait passé quelques années avant de se fixer à Brest, qu'il avait commencé à animer le mouvement breton.

Enfin, à partir de 1912, mon camarade et ancien condisciple Yves Le Diberder, qui fut, lui aussi, un celtisant averti, fit paraître un important bulletin mensuel « d'Études et d'Action bretonnes », Brittia, d'une très haute tenue littéraire, et dans laquelle, comme chroniqueur, il déployait une verve caustique que n'aurait pas désavouée Léon Bloy.animateur infatigable, il avait réussi à grouper autour de lui une véritable

phalange de jeunes Lorientais galvanisés à son contact. J'étais alors bien loin de Lorient, mais je suivais avec intérêt cette jeune renaissance que la guerre a tuée dans l'œuf. L'un des collaborateurs de la revue, notre ami François Quer, venait de faire paraître, malheureusement à tirage limité, une plaquette, introuvable aujourd'hui, « Marie-Hélène, histoire d'amour », suite de petits poèmes en prose exquis, qui avaient obtenu le suffrage d'Henri de Régnier, « une musique », disait Bleimor.

Jean-Pierre Calloc'h (barde Bleimor) tenait une place de tout premier plan dans la rédaction de « Brittia ». Je ne peux évoquer sans une profonde émotion ce fier et magnifique garçon, de stature athlétique, aux nobles traits comme taillés dans le granit, au regard à la fois impérieux et timide, au maintien réservé, qui, le 10 avril 1917, à 28 ans, devait mourir glorieusement en première ligne. Enfant de l'île de Groix qu'il a si bien chantée, parti comme simple soldat, tombé à la tête de ses hommes, comme sous-lieutenant, il devait laisser une œuvre posthume, lais écrits en breton et un français d'une prodigieuse élévation d'âme : « A genoux » (Ar en deulin) dont, après la guerre, Pierre Mocaër, à qui il avait confié le manuscrit, put assurer l'édition à Paris (6). C'est après l'avoir lue que René Bazin écrivit : « celui-là était un grand poète, je ne crains pas de le dire, un de ces poètes qui sont des êtres marqués du signe, deux ou trois par siècle ».

Mais Lorient pouvait compter également, pendant les heureuses années d'avant-guerre, des écrivains de langue française dont l'œuvre ne fut pas négligeable. François Jégou avait étudié son histoire avec une incontestable autorité. Et puis des poètes avaient suivi la trace de Sophie Hue, dont le nom fut donné à un square de la ville. Je dois citer Raphaël Arvor (L. Cuny) à qui l'on doit plusieurs recueils d'une poésie aisée, élégante, harmonieuse, dont « Le Mage sans étoiles » (1902-1908) publié à Paris chez L. Vanier, Maurice Pen, mort en 1905 à 21 ans, Charles-Philippe Thual, gravement gazé pendant la guerre de 1914 et qui était allé finir ses jours à Nice où, en 1935, je devais recueillir son dernier soupir. Ancien élève de l'Institution Saint-Louis, à Lorient, et compagnon de jeunesse, il avait publié en 1922, chez Jouve, à Paris, un important recueil de poèmes d'une facture extrêmement originale « En Péniche », ensuite des proses, et, peu de temps avant sa mort, un album grand format de douze nus hardiment stylisés en noir et blanc, dus à son talent de peintre « Adam et Eve au soleil », accompagnés de textes qui, pour chacun, sont autant de charmants poèmes en prose.

D'autre part, dès la fin du siècle dernier, notre ville comptait son contingent de poètes fantaisistes et chevelus, fidèles à la tradition bohème, dont beaucoup allèrent se brûler les ailes dans la capitale, à l'exemple du pauvre Auguste Le Braz (7), au temps de la lorientaise Marie Dorval, Muse d'Alfred de Vigny. Une autre lorientaise était alors dans toute sa gloire très boulevardière, Liane de Pougy, née Chassoigne, qui fut une des reines de la « Belle Epoque » avant de devenir Princesse Ghika et d'écrire ses mémoires (« L'Insaissable »). D'autres étaient restés tout bonnement au pays, comme le fantaisiste Joël d'Armor, Directeur en 1895 et 1902 de feuilles éphémères et dont la verve poétique s'apparentait à celle de Tristan Corbière. A la même veine, cependant plus savante, celle aussi de Jules Laforgue, appartenait un autre original, Charles Reculoux, mort encore jeune, et dont l'œuvre essentielle, disséminée en de nombreuses petites plaquettes, fut recueillie et publiée en un « Choix de poésies posthumes » par les soins diligents de Stanislas Millet.

Je dois une mention toute particulière à ce dernier, qui fut mon professeur au lycée de Lorient. Stanislas Millet était un noble poète dont la haute inspiration et la forme impeccable, demeurée toute classique, s'était affirmée dès 1897 avec la parution chez Ollendorff, à Paris, de son « Prométhée libérateur », drame en vers renouvelé de l'antique. Animé d'une foi dans l'Art qui a résisté à toutes les épreuves, à tous les deuils, il demeura jusqu'au dernier souffle fidèle à la Muse inspiratrice, et réunit ses plus beaux poèmes en un recueil « Pax », qu'il publia en 1922 aux Editions de l'Hermine (2).

Mais j'en arrive ainsi, avant de terminer, à parler de notre vieux lycée de Lorient, et ceci à bon droit, car son influence, son rayonnement n'ont cessé de se manifester dans la vie même de la cité. Il était riche de traditions, puisque, fondé en 1822, il s'était vu transférer les élèves de l'Ecole royale d'Angoulême en 1831, à la suppression de cette école, et puisqu'il demeura longtemps, de ce fait, la seule Ecole préparatoire



La Bôve - En 1887, la statue de Victor Massé viendra couper la perspective



Panorama du vieux Lorient

(Photos B.N.)

à l'Ecole Navale. A mon époque, il avait encore gardé un peu du caractère bien parti- culier qu'il avait au temps où il s'appelait collègue d'Aumale, avant de devenir lycée Dupuy-de-Lôme, du nom d'un de ses plus brillants élèves. Tout y marchait au roulement du tambour ; on n'aurait pas manqué de ne pas commencer l'année scolaire par la messe du Saint-Esprit ; c'était le même aumônier, à la silhouette d'ancien abbé de cour, qui avait pu faire la première communion de mon père avant la mienne ; la distribution des prix, dans la cour d'honneur parée des grands pavots de la marine de guerre, était presque une cérémonie militaire.

Cependant notre vieux « bahut » n'a pas été seulement une pépinière de marins et de soldats illustres, tels les Amiroux Lacaze et Ronarc'h, les Généraux d'Amade et de Langle de Cary, ou de nobles héros, tels les jeunes Enseignes Antoine de Raime ou Paul Moulun, tous deux tombés à vingt ans, en campagne lointaine, l'un en 1839, l'autre en 1883, ou mes amis le Commandant Paul Teste, dont un navire de guerre porta le nom, et l'aviateur Yves Le Coz (9), ou bien encore notre cher Le Brix. Au nombre de ses anciens élèves qui ont laissé un nom dans les Arts ou les Lettres, on peut compter Alphonse de Neuville, le peintre des « Dernières cartouches ». Mon père y eut comme condisciples Pierre Maël (Ch. Causse) l'auteur de « Pilleurs d'épaves », romancier fertile qui eut son heure de popularité et Léon Durocher (Düringer), joyeux humoriste qui signa un jour ses cartes de visite : « Inspecteur des Forêts sous-marines d'Ouessant ».

A mon époque, le lycée n'avait pas cessé d'être un foyer de culture littéraire et artistique. Stanislas Millet n'était pas le seul à maintenir la flamme. Le corps des Profes- seurs, avant de compter dans ses rangs Alain (Emile Chartier) (10), et Louis Cluzameil, qui allait devenir le meilleur historiographe de notre ville, avait un autre poète de grand talent, Camille Chemin (en littérature Camille Cé) qui venait de publier chez Sansot son har- monieux « Livre des Résignations » avant de quitter la Bretagne et de devenir un des chefs de l'Ecole normande. Au cours de dessin avait succédé à de Broca, sculpteur de valeur, Auguste Noyal, statuaire admiré à qui la ville devait la monumentale Fontaine Neptune qui ornaît l'angle de la rue Paul Bert et de la rue du Morbihan et le saisissant buste de bronze du Docteur Bodello, qui se trouvait dans le square du même nom aménagé en bordure du Cours Chazelles. Et je m'en voudrais de ne pas citer un autre de nos maîtres, Gustave Le Corre, dont le talent d'artiste peintre amoureux de nos landes et de nos côtes, était apprécié de tous.

Tous ont quitté ce bas-monde, et combien de leurs élèves aussi, qui, à leur exemple, furent peintres, écrivains : Jean Pégot - Ogier, dont les toiles fougueuses étaient déjà remarquées au Salon, victime de la guerre de 1914, comme Maurice Lélou, qui fut mon collaborateur (11), Georges Lote, le théoricien du vers français (12), son frère René Lote, qui, en plus d'une œuvre philosophique considérable, a écrit quelques pages charmantes sur sa ville natale, et qui devait être lâchement assassiné par les Allemands, à Quéven, en 1944 (13), René Cotard, à qui l'on doit nombre d'études littéraires, Robert Doré, Henri Waquet, le savant historien de la Bretagne, pour ne citer que ceux qui me furent les plus proches. La liste en serait longue, mais un nom me semble devoir primer tous les autres, celui de mon ami et condisciple, Jacques Prado, Ingénieur de l'Aéronautique, victime d'un accident d'avion, en 1928, à l'âge de 39 ans. Un seul volume de vers, « Balises », avait paru de lui, chez Messein, préfacé par Jean Royère en 1927, et il avait suffi pour faire écrire à Henri de Régnier que son auteur « serait un des maîtres de la poésie de demain ». Un recueil posthume, « Holocauste » paru en 1929, toujours à la collection de la Phalange, ne put que le confirmer dans cette opinion, et il écrivit alors :

« Cette poésie, tour à tour âpre et douce, ironique et enthousiaste, douloureuse et voluptueuse, d'un lyrisme véhément et d'un pittoresque éclatant, par ses images imprévues et saisissantes, ses raccourcis puissants, ses évocations fulgurantes, attestait une sorte de génie neuf et naturel, singulier, brusque et magnifique ».

C'est sur cet hommage éloquent à l'un des plus merveilleusement doués de ce groupe de jeunes que nous étions alors, mettant en commun nos rêves et nos enthousiasmes, que je crois pouvoir terminer cette évocation de notre Lorient d'alors, la bonne vieille cité maritime idéalisée en notre souvenir, dans laquelle, ensemble, nous avions commencé à vibrer et à vivre.

- (1) Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*.
- (2) René Lote. *Ondine et le gros Pan*. Paris, Orobitz, édit.
- (3) Son plus important ouvrage, *L'Homme*, remonte à 1865.
- (4) *Les Heures bretonnes*. Librairie académique Perrin, Paris, 1930.
- (5) Lorient a la bonne fortune de posséder encore une poétesse et écrivain de grand talent, Claude Dervenn (Y. Le Bayon).
- (6) *A genoux*. Paris, Plon, 1921. Une nouvelle édition de cette œuvre magistrale a paru depuis lors.
- (7) Cf. E. Marec. *Auguste Le Braz, émule inégal d'Auguste Brizeux*. « Cahiers de l'Iroise », Juillet-Septembre 1958, pp. 155-168.
- (8) L'un de ses fils, Pierre, a continué à Paris la tradition paternelle sous le pseudonyme de F. Millepierre.
- (9) Yves Le Coz devait tomber en combat aérien le 1^{er} Janvier 1916, le même jour qu'un autre aviateur enfant de Lorient, qui était son cousin, Marc Pourpe.
- (10) Il n'est pas douteux que c'est ce long séjour qu'il fit à Lorient, au début de sa carrière professionnelle, qui allait faire d'Alain un amoureux fervent de la Bretagne et de nos côtes immédiates (Le Pouldu) auxquelles il devait demeurer fidèle jusqu'à son dernier jour (Cf. Les « Cahiers de l'Iroise », Janvier-Mars 1957, pp. 2-8).
- (11) Il avait signé avec moi *Le Rire de Bouddhâ* qu'en 1926 j'ai fait éditer par la Maison de l'Hermès, en hommage à sa mémoire. Capitaine, il est tombé au champ d'honneur le 11 Juin 1915.
- (12) Georges Lote. *L'alexandrin français d'après la phonétique expérimentale*, 3 vol. in-4°, Paris, 1914. Les origines du vers français (1940). La vie et l'œuvre de François Rabelais, Paris, E. Droz, 1938, etc...
- (13) Cf. E. Marec. *Pour l'œuvre de René Lote et sa fin tragique*. « Cahiers de l'Iroise », Janvier-Mars 1963, pp. 55-57.



Le Lorient de la Belle époque d'avant la Guerre 1914

par René Maurice

LES touristes qui parcourent chaque été la Bretagne, visitent-ils Lorient ?

Beaucoup brûlent l'étape et sautent d'un seul trait de Quiberon ou Vannes à Quimper ; d'autres s'y arrêtent à peine pour déjeuner et s'en éloignent aussitôt. Il est vrai que le mot : antiquité, semble ne pas avoir été créé pour Lorient. Nul monument vraiment ancien ou curieux, lourd d'histoire ou de légende, aucune vénérable maison à colombage, nulle petite place moyenâgeuse d'où l'on croit voir surgir naturellement un pauvre manant, tout chargé de ramée ou un noble seigneur et sa suite, fidèles sujets du Roi de France.

L'hôtel de ville, l'église avec sa tour Lybride, mi-clocher, mi-phare, le musée, le palais de justice, le théâtre, la tour du port « en forme atroce d'un pain de sucre » (2), tous ces édifices publics sont sans art, sans style, sans charme et sans grandeur ; tous insignifiants, quelques-uns même franchement affreux. Et pour parler comme Renan dans son immortelle prière sur l'Acropole : « ce sont les fantaisies de barbares. »

Lors de son passage, en 183..., l'auteur de La Chartreuse de Parme chercha à contempler la mer, qu'à son grand étonnement il ne put découvrir dans le lointain, à l'aide de sa lorgnette. Pour se trouver en face à face avec l'Océan, il faut parcourir plusieurs kilomètres. Autrement vous apercevez surtout de la vase, sur le lit de laquelle reposent quelques navires perdus.

Ainsi Lorient, pour plaire, paraît n'avoir rien obtenu ni de la nature ni des hommes. Aucune parure, aucun pittoresque, aucune poésie au travers de laquelle l'artiste y rencontre une source infinie de plaisir. Un havre pour abriter, en passant, les navires et les marchandises de la Compagnie des Indes Orientales et rien de plus.

Malgré tout, cette cité a envouté tous ceux qui ont vécu dans ses murs.

A quoi donc tient ce sortilège étrange ? C'est sans doute qu'au lieu d'être comme tant de ces vieilles villes de province, orgueilleuses de leurs passé, aux rues solitaires et mornes, aux maisons froides et fermées, elle est au contraire l'insouciance et la gaieté mêmes. Loin d'être une vénérable aïeule, à la voix chevrotante, pleurant les beaux jours d'autrefois, c'est une jeune femme, en pleine force, en pleine jeunesse, aux seins fermes et pointus, à la taille souple et forte, sans corset, qui ne possède ni diamants aux doigts, ni colliers en perles fines autour du cou, mais sait rire, danser et chanter et adore la marine comme nulle autre en Bretagne.

Ses fils, dès qu'ils ont une minute de liberté, animent ses cafés, ses rues et ses places de leur joie débordante.

S'il y a du fumier en Bretagne, m'écrit le poète Max Jacob, la Bretagne ne sent pas le fumier. Si les Bretons sont mélancoliques, les Lorientais ne le sont pas ; ce sont des méridionaux, sans le soleil. Admirez-les. Simples matelots aux cols bleus ; élégants gradés aux galons rouges, argentés (les « ferblantiers » comme on les appelle) ou dorés ; marins de charbonniers ou pêcheurs de chalutiers (3) à la peau tannée par les grands vents du large ; ouvriers du port qui ont abandonné la gamelle d'anton, cette innocente victime de la loi de huit heures ; marchandes de sardines fraîches, à la voix de sirène, portant allègrement un lourd panier sur leur tête ; coloniaux débarqués de tous les coins du monde, revenus pour s'y reposer une saison ou jouer, bien à regret, de leur retraite, près d'amulettes nègres ou de bouddhas chinois ; dactylos et vendeuses, mondaines ou demi-mondaines...

Lorient, ville cosmopolite, ville américaine, poussée, en une nuit, comme un champignon, sur un bout de lande abandonnée ; ville dont le nom magique évoque la splendeur des mers et les contrées orientales (l'Orient, l'Oriental comme la nomment les premiers écrits qui parlent d'elle) ; ville si peu bretonne que les filles des bourgs qui viennent y chercher fortune, ne tardent guère à délaïsser leurs coiffes en dentelles (4) et leurs tabliers de velours...

Mais pour moi... et pour beaucoup d'autres, si l'on écoute la parole du poète :

Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi (5).

Lorient est encore davantage : c'est dans son sein que je suis né.

Un pauvre coin de rue, quelques modestes boutiques habitées maintenant par des ombres, des passants dont on suit une seconde la trace derrière une vitre, un trottoir sur lequel des gamins jouent aux billes, voilà toute mon enfance. Elle ressemble à celle de milliers de petits citadins qui n'ont jamais entendu la tempête souffler dans les bois de Combourg.

Ce Lorient de ma jeunesse, puis-je l'évoquer aujourd'hui ? Les vieux remparts à la Vauban, rendez-vous des amoureux, des marchandes de caillibottes, des bonnes d'enfants et des élèves-tambours et clairons. Pour éviter à ces derniers les distractions frivoles, le Tambour-Major les rangeait, par groupe, autour des arbres centenaires. Les Bains-Bois, qui manqueraient toujours aux jeunes couples, à la recherche d'un coin solitaire et hospitalier ; et la pointe de Keroman que nous appelions : Le Bout du Monde, où le jeudi nous pêchions des crabes, dans les trous de vase, près des fantassins du « Six-Deux » qui, par ordre supérieur, en vue de la future guerre de tranchées, prenaient, par compagnie, des leçons de natation. La Fête de la Victoire, le premier dimanche d'Octobre, où, accompagnés de « cousins » et de « cousines », porés de leurs plus somptueux atours, nous allions, bousculés et piétinés, tourner autour des baraques foraines, des Quais à la Plaine. Les grands jours des lancements de navires dans le port de guerre. Les pèlerinages des lundis de Mai à Saint-Christophe de Kerentrech, d'où l'on rapportait des forces surhumaines sous forme de détestables tortillons passés autour d'un bâton. Les formidables batailles de confetti, sur la Bève et les ruzes avoisinantes, les nuits de Mardi-Gras, avec masques et bergamasques. Le grand bazar Marquis de la rue des Fontaines où il fallait jouer des coudes, la veille du premier de l'an, pour contempler, bouche bée, la devanture aveuglante de lumière et débordante de jouets. Le marchand de marrons, un lourd fils d'Auvergne, qui se tenait stoïque, près de l'église Saint-Louis et dont le poêle brillait dans la nuit glacée et neigeuse de Noël. Et dès le début de l'été, les premières cerises, sur la Place Bisson, que les petites marchandes enroulaient dévotement autour d'un léger bâton blanc. L'Espagnol des Baléares qui portait, en toutes saisons, sur son dos, une longue caisse rouge, remplie de « plaisirs » et terminée à sa partie supérieure, par le jeu de la roulette. L'omnibus de Cohen, haut sur roues, trainé par deux vieux chevaux qui mettaient trois heures au moins à parcourir la distance qui sépare Keryado de La Perrière. Les marins périviens, dont l'interminable séjour près de nous, leur permit peut-être d'apprendre la navigation qu'ils semblaient ignorer et dont le départ fit couler de tendres larmes. Et ces retours d'assemblées et de pardons, sous les douces nuits de printemps !...

Mais notre plus grande joie n'était-elle pas, en compagnie de tant de jeunes camarades tombés, hélas ! au cours de la dernière guerre (6), heureux et fiers de jouer de l'heure qui passe et, par bonheur, insouciantes des lendemains qu'on ignore, de « faire »,

comme l'on disait, la Bôve et la Rue des Fontaines, pour suivre, avec les fiévreux desirs de nos vingt ans — vingt ans en 1914 ! — ces petites Lorientaises, ardentes et douces, averties et naïves, extrêmes en toute chose, coquettes si gentiment qui, comme leur sœur Yseult, tendaient, ravies, leurs lèvres roses au philtre mystérieux, enchanteur et décevant de l'Amour !

(1) Cet article a été écrit avant la destruction de Lorient, à la fin de la première guerre mondiale.

(2) Stendhal.

(3) Le port de pêche de Lorient se trouvait alors dans l'avant-port de commerce. Celui de Kéroman commençait à naître.

(4) La coiffe lorientaise est bâtie en gaze ou en mousseline. Cette coiffe est ornée de tulle et entre-deux disposés par la passe du devant ; le fond est uni. Elle se pose sur un béguin de nansouk broué, complété par deux petites ailes en dentelle assortie à la coiffe.

(5) Victor Hugo.

(6) Il s'agit de la guerre de 1914-18.



Lorient - Le Théâtre et le Cours de la Bôve au début du XIX^e siècle

Petit guide pittoresque du voyageur à Lorient ou essai de tourisme rétrospectif entre 1785 et 1790

par J.-L. Debaux

Les éléments de ce travail ont été dans leur quasi totalité puisés au fonds de la juridiction de Lorient, série B des archives du Morbihan, qui n'est pas encore classé. Il y a là une masse considérable de documents du plus haut intérêt sur la vie du port, de laquelle je n'ai retenu qu'une très faible part. En raison du caractère fragmentaire de chaque notation, de la grande variété de pièces où elles ont été puisées, il ne m'était pas possible d'indiquer la cote provisoire des liasses consultées comme je l'ai fait dans mon *Théâtre à Lorient*.

Les faits rapportés sont en principe situés entre les années 1785 et 1790, sauf quelques rares détails antérieurs pour lesquels j'ai d'ailleurs donné une date.

Quelques éléments de liaison ont été empruntés à des travaux déjà publiés qui sont : René Maurice, *Mœurs et crimes au XVIII^e siècle à Lorient* (1939). Gaigneux : *Lorient, 300 ans d'histoire* (1965). Catalogue de l'exposition : *Lorient et la Mer* (1966). L'auteur : *Théâtre et spectacles à Lorient au XVIII^e siècle* (1966). *Almanach Royal pour 1790*. Enfin, le *Journal du voyageur parisien Desjoubert en Bretagne en 1780*, publié dans la « Revue de Bretagne et de Vendée » de 1910, texte fort intéressant qui mériterait une réimpression.

Au point de vue économique, la date des prix relevés n'a été que rarement indiquée puisqu'elle se situe dans un laps de temps limité. D'autre part, il y a eu tant de variations de prix surtout pour l'alimentation, à cette époque, qu'on doit considérer ces données comme offrant un simple ordre de grandeur.

Puisque malgré tout, l'esprit du lecteur est forcément amené à faire une comparaison avec les monnaies actuelles, indiquons tout à fait approximativement que la livre de 1789 qui se divisait en 12 sols correspondait dans le département à 0,99 centimes de 1807, soit environ 0,98 francs de 1926, peut-être 40 à 50 NF actuels. Le denier valait un demi-centime de 1807 et le sol 5 centimes.

L'aune en usage qui était celle de Paris mesurait 1 mètre 188. La perrée d'Hennebont valait 21,067 décalitres, et la pinte de Paris 0 litre 931.

« Ce sont les filles de Lorient, maman,
« Grand Dieu qu'elles sont jolies... »

La vieille chanson avait raison. Et c'est la première chose qui frappe la vue du voyageur fraîchement débarqué dans la bonne ville de l'Orient en ce dernier lustre de l'ancien régime. Il y en a tellement dans les rues, paysannes, artisanes, femmes de marins, commerçantes, femmes qu'on nomme du « monde », sans compter les riches bourgeoises pourtant restées si simples comme Mesdames Le Cointe, Le

Lubois de Marsilly, De Laville-Leroux, Esnoul des Chatelets... (1).

Mais avant de courir le guilledou, fut-il le plus porté du monde sur le beau sexe, notre visiteur devra forcément s'octroyer quelque repos, car le trajet l'a épuisé. Il est vrai que la route est fort longue de Paris à l'Orient et que le confort en voyage laisse souvent à désirer.

..

Il y a 120 lieues de la capitale au port, par le service régulier des messageries et carrosses publics. Le départ a lieu du bureau de la rue Pavée, non loin de la rue Saint-Antoine, et les bagages et effets des voyageurs doivent être apportés la veille avant dix-sept heures, sinon ils risquent d'attendre le départ suivant.

Le mode de transport le plus confortable est la diligence qui part le dimanche à minuit et repart de l'Orient le dimanche suivant. La place coûte 87 livres 8 sols. Le cabriolet qui part tous les jeudis à la même heure est un peu moins cher, 60 liv. seulement.

Ils sont assez rapides, car en huit jours on se trouve à destination. Le fourgon au contraire est plus lent et effectue le trajet en douze jours en partant le mercredi midi ; mais la place ne coûte que 38 liv. Les bagages sont taxés à 6 liv. 3 s. la livre pesant pour les diligences et 5 liv. 6 s. pour les fourgons.

S'il ne s'agit que d'expédier un pli urgent, il suffit d'utiliser le service des courriers qui partent le lundi, le mercredi et le samedi et restent seulement cinq jours en route.

A partir de Vannes, on sent déjà que le terme du voyage est proche. La route est encore un peu cahoteuse, mais il y a moins de fondrières. Par contre, il faudra emprunter un bac à Pont-Scorff pour traverser la rivière. Ce lieu se nomme Saint-Christophe et le maître du passage, le sieur Charles-Joseph Valin, fera entrer sans difficulté la diligence dans sa baraque. Toutes ces manœuvres sont longues et il y a au moins une demi-heure d'attente avant l'embarquement, ce qui est pénible en hiver. Mais l'exploitant fait bâtir une maison, qui sans doute sera accueillante aux pauvres voyageurs.

A cet endroit, on est pratiquement déjà arrivé ; la présence des commis des douanes suffit à nous en faire souvenir. Après avoir jeté au passage un coup d'œil au bois de Tréfavon où de nombreuses personnes se divertissent, on touche enfin au but.

..

L'important est de trouver d'abord à se loger, problème particulièrement délicat quand on est en période de vente des marchandises de la Compagnie des Indes, car alors tout est archicomble. Et pourtant, en 1784, on a recensé 379 personnes qui logeaient des étrangers. Le grand nombre d'auberges et hôtels rend aussi le choix embarrassant. Doit-on descendre au Lion d'Or près de la salle de spectacle, à l'Hôtel d'Artois rue Duvelaer, au Cheval Blanc rue de Rohan,

au Dauphin rue Orry ou chez Bouron rue de Condé ?

Si notre voyageur est commerçant, il descendra de préférence au Grand Monarque, près de la porte d'Hennebont. S'il voyage avec sa monture, il ira plutôt aux Trois Pigeons, rue Dauphine, tenancier Yves Meha, car il offre « Chevaux à louer, bon vin, bon logis à pied et à cheval ». L'Epée Royale, rue de Bretagne, devant les cafés du Commerce et de l'Union, est également digne d'intérêt, mais les prix y ont toujours été assez élevés, même du temps des anciens tenanciers en 1780. Cependant les chambres y sont gaies et les lits jumeaux (comme un peu partout) certainement les meilleurs qui s'offrent depuis Paris.

On peut également se loger hors des remparts, par exemple à l'auberge de Joseph Traignou, sur le grand chemin qui conduit à Quimperlé.

Il y a évidemment d'autres auberges, bien plus modestes, pour les simples journaliers et les militaires ; mais il ne paraît pas très indiqué d'aller loger au Petit Versailles, rue de Rohan, chez le couple Brégeant, car c'est plutôt une maison de passe qu'un hôtel digne de ce nom.

Il y a encore la ressource des nombreuses pensions de famille comme le couple Ripert, rue Godeheu, qui tient une « pension considérable d'étrangers et autres ». Un officier de marine anglais y paye 90 liv. de pension complète par mois.

Si son séjour doit se prolonger, l'étranger à la ville a plus d'intérêt à louer un petit meublé, mais les prix en sont également élevés car la vie a toujours été très chère à l'Orient, en raison de la franchise du port. Un logement composé d'une chambre basse et d'une autre chambre loué pour 6 mois revient à 69 liv. par mois. Une chambre garnie au premier étage, rue de Bretagne, est de 30 liv. par mois.

Il peut enfin louer un appartement ou acheter une maison ; il y en a de toute importance, bien situés et vastes. Les logements des grandes familles bourgeoises et commerçantes de la ville sont justement fameux.

Celui de Madame Le Lubois de Marsilly a des immenses jardins fort beaux ; il comprend un rez-de-chaussée avec salon, salle à manger, cabinet de domestique attenant, office ; à l'étage : deux chambres, un cabinet servant de serre et de commodités, une chambre d'enfants, le cabinet de l'ancien maître de maison, deux autres cabinets encore et deux mansardes, sans compter les dépendances, le cellier, l'écurie, la cour.

Cet autre, loué par le commis principal des vivres de la marine Chardon, comporte une

chambre à coucher, deux chambres, celle des enfants, un « salon de compagnie », une cuisine et la chambre des domestiques, sans compter les dépendances.

Les maisons sont pour la plupart munies de fosses d'aisance ou de latrines communes. C'est d'ailleurs une obligation pour le propriétaire qui se voit gratifié d'un procès-verbal, si ses locataires sont contraints de vider leurs excréments dans la rue. Mais les gens aisés disposent de « chaises à commodité » bien plus pratiques.

..

Le logement assuré, allons faire une première promenade dans la ville. L'étranger admirera surtout le port, si pittoresque avec ses entrées et départs de vaisseaux de haut bord. Il y en a toujours un grand nombre qui arrivent et partent, soit à l'Orient, soit à Port-Louis.

Celui-ci est arrivé « depuis peu » du cap de Bonne-Espérance. On distingue l'Entrepreneur, la Modeste commandée par le sieur André Duñhol, l'Année qui dépend de l'armement Delahaye, la Souveraine Volonté de l'armement Lanchon qui va partir pour la Martinique.

Le chargement et le déchargement des marchandises est toujours un spectacle fort attrayant, de même que le débarquement des passagers quand se produit l'arrivée des paquebots. Mais en ce moment, il n'y a à quai que le courrier de l'Amérique, celui de la Martinique étant encore à New-York (2).

Dans l'enceinte même du port, on montera à la tour aux signaux qui est munie d'une lunette d'approche pour observer en détail la rade ; on visite également avec intérêt l'atelier de fabrication de poulies anglaises de l'invention du sieur Le Turc. Admirons la belle ordonnance des magasins de la Compagnie dressée sur les plans de M. Gabriel le père, architecte du Roi, en 1732. Il est regrettable que le jardin des plantes et la serre chaude que Sa Majesté fit élever en 1773 aient été remplacés par des hangars (3).

Il est interdit de se promener sur les remparts, mais M. de La Grandville admet les étrangers sur sa terrasse du jardin de l'Hôtel des Ventes pour qu'ils puissent jouir de la belle vue du port et de la rade.

..

Malgré tout le charme qu'offre le port, on ne peut y rester éternellement : l'air du large a développé l'appétit, revenons en ville et songeons à nous restaurer. L'embarras est grand : on peut évidemment dîner à l'auberge où on loge, ou à sa pension. Un dîner ou un souper

convenable revient en général à deux liv. ; mais on peut dîner pour 4 à 6 liv. et souper pour 3 à 4 liv. 10 s. selon l'établissement ; un souper avec extra et une bouteille de Margaux en plus (2 liv. la bouteille) peut même coûter de 5 à 8 liv. Et sans compter les suppléments : 1 liv. pour une bouteille de vin ordinaire, 3 sols 6 deniers pour de l'eau-de-vie.

Dans les pensions, les prix sont moins chers, mais on trouve surtout des militaires à la table d'hôte. Par exemple chez Ripert, il y a M. le Chevalier d'Emery, volontaire de la marine, M. Beslay, officier des volontaires sur la Duchesse de Polignac, M. William Montgomery, capitaine de la Providence. Mais le patron vous fera volontiers crédit.

Chez Dorière, traiteur et pâtissier rue du Faouëdic, on reçoit surtout des soldats du port qui boivent plus qu'ils ne mangent.

A l'Epée Royale, le repas est de grande qualité et le merlan y est justement réputé.

Le repas achevé, il faut aller dans un autre établissement prendre un rafraîchissement ou une tasse de moka. Au café du Commerce, devant l'Epée Royale, et à celui de l'Union à côté, qui est fort proprement tenu, on sert d'exquises carafes d'Orgeat. Les enseignes en lettres dorées nous offrent à cet égard un choix étendu : le café et billard de la franchise, rue Duvelaer, le café de la Reine et des Bourgeois, place de Premesnil, le café et billard Franklin, 4, Cours de la Bône, ou le nouveau café et billard du Tiers-Etat, 12, rue de la calle Orry (4).

Évitons toutefois le café de Lorraine, rue de Bretagne, car la tenancière, une femme Rémy, y reçoit surtout des militaires et des « filles du monde ».

La tasse de café ne coûte que 5 sols, une eau-de-vie 3 sols 6 deniers, un thé et une eau-de-vie 13 sols.

..

On boit volontiers à l'Orient et toutes sortes de liquides ; surtout du « bon vin blanc de Nantes ». Les particuliers aisés ont généralement des bonnes caves et la plupart des négociants vous débitent diverses sortes de liquides en barrique, en caisse ou en bouteilles : Médoc, Muscat, Bordeaux, Saint-Emilion, Bourgogne, Graves blanc, vin de Montferand (en caisses), Margaux, Pauillac, vin de Valette (5).

Voici la boutique de M. Dessaux, rue Orry ; il expose en vitrine des flacons de liqueur, cachetés, de forme anglaise, à l'étiquette fort alléchante : « Crème de Barbade de Grand ; Maison du fort royal de l'isle Martinique » ; Maison du fort royal de l'isle Martinique » ; cette liqueur blanche se vend 6 liv. la bouteille d'une pinte mesure du roi, comme la « crème

de rose » et la « crème divine » de même origine.

On apprécie également les vins étrangers comme le Malaga, l'Aliquant (sic pour Alicante), le vin de Chères (sic pour Xérès), ainsi que l'eau-de-vie d'Hendaye, la bouteille de fenouillet (5) et la bière qui se livre en barriques. Le peuple boit plutôt du cidre qui coûte au détail 6 sols le pot.

Bien qu'il soit défendu par ordonnance de police aux débitants de servir à boire le dimanche pendant les offices, il y a énormément d'ivrognes ; il n'est donc pas étonnant que ce portefaix, Jean Le Cras, qui s'était enivré en ville, soit retrouvé peu après noyé dans une mare du côté de Ploemeur.

En raison de la franchise du port, la surveillance des employés des fermes et des commis des devoirs sur l'article des boissons est très rigoureuse. Mais les commis ne se font point faute d'abuser de leurs fonctions et de trasser odieusement à tout instant le commerçant sous prétexte de rechercher la fraude, qu'ils ne contribuent finalement qu'à accroître. De plus chaque contrôle, même fait en présence du sénéchal, s'accompagne généralement d'une dégustation gratuite par les employés, au détriment du contrôle, sous prétexte de s'assurer de la nature et de la qualité du liquide. Le distillateur Dessaux est un des plus tracassés, de même que l'hôtelier Bouron, rue de Condé, ou le grossiste Jacques Decombe qui livre des vins blancs et rouges de même que du vinaigre et de l'épicerie. Même des négociants réputés de la place comme la maison Delahaye ne sont pas exempts de leurs vexations.

Il est vrai que parfois, des marchands plus hardis se permettent de demander le concours du sénéchal pour vérifier au bureau de la ferme, rue de la Corderie et du Faouëdic, si leurs déclarations ont bien été enregistrées par les commis. Ceux-ci ne manquent pas de faire les plus grandes difficultés et de protester contre cet examen qui révèle souvent que les registres sont mal tenus. Mais de telles audaces sont rares, car l'intéressé risque ensuite quelque horion des employés, qui s'attaquent aux particuliers même non commerçants.

Deux d'entre eux agressèrent ainsi, de bon matin, la femme d'un certain Gallo qui se rendait à ses affaires, et l'un d'eux lui passa une main sous la jupe. Le mari, attiré par les cris de sa femme, se précipita « dans l'allée de sa maison, sans culotte, n'ayant qu'une chandelle allumée à la main ». Aussitôt ces commis, « l'un grand blondin, l'autre plus petit », saisirent « ledit Gallo au collet lui ayant déchiré sa chemise » et ne prirent la fuite qu'à l'arrivée de la garde. Un habitant de la rue Vilvaut

a également été attaqué par des employés, sabre nu à la main, à dix heures trente du soir, rue Duvelac. Tous les « honnêtes citoyens » ont en somme à s'en plaindre, même le Chevalier de Vernon, haut fonctionnaire du port, qui a été agressé « pistolet sous la gorge » sur le grand chemin de Ploemeur. Sans parler de ceux qui n'hésitent pas à détrousser carrément les passants, comme cet écrivain du port à qui un commis vient de voler une bague. On en identifie quelquefois, mais la désillusion suivie de condamnation n'est pas toujours d'un exemple efficace. Rien d'étonnant alors, que les habitants de Kerentrée, loin de prêter main-forte au brigadier et à ses commis qui, dissimulés près de la route de Quimperlé, dans le bas chemin qui conduit du bois du château au village de Keryado, venaient d'appréhender un habitant du village surnommé Verduin récemment évadé des prisons de Vannes, aient au contraire fait évader le captif. Le personnel des fermes lui avait passé des « menottes en ficelle », mais « terrassé et accablé sous le nombre et les coups de bâtons », il ne lui resta que la fuite pour seule ressource (6).

✱

Le militaire non plus n'est guère disposé à leur prêter son concours, ou à témoigner en leur faveur contre un cafetier fraudeur qui n'a pas manqué de l'abreuver copieusement et gratuitement. Voilà pourquoi les membres des divers régiments en garnison en ville — régiment de Rohan, artillerie coloniale et surtout chasseurs de Soubise (7) dont la caserne est située place Royale — sont si bien accueillis du populaire. On voit souvent au poste de garde ces braves chasseurs et grenadiers, surtout Fillé dit « Roclore », Jean Otte dit « La dousseur », Antoine Loubert dit « Friappe d'abord » et Jean-Baptiste Villemain dit « Chantilly ». D'autant que l'habitant ne doit plus comme maître Congoulat, notaire, 343, rue de Fulvy, en 1784, « logement, place au feu et à la chandelle » pour deux hommes.

Ces guerriers préfèrent d'ailleurs fréquenter quelque taverne interlope où se trouvent des filles accueillantes ; la police militaire de M. Dijon, inspecteur des polices militaires de Brest et Lorient, est représentée par son principal commis, Claude-Jacques Gravelle, qui ferme bien souvent les yeux.

✱

La ville de l'Orient est harmonieusement bâtie et il est agréable d'y flâner par les rues, car elles sont bien pavées et on ne s'y crotte pas. Les ordures ménagères sont enlevées tous

les jours. Le service en est assuré par le cafetier Désiré Ferro qui en est l'adjudicataire pour trois ans. Il y a en outre des égouts qui donnent sur le quai au bas des rues Bréard et d'Aiguillon. Mais le répurgateur est souvent négligent ; ses employés en état d'ivresse versent souvent leurs baillies de matière fécale dans la rue ou bien vidant n'importe où, imités par certains riverains, qui au lieu de déposer leurs ordures au pignon le moins gênant de leur maison comme le prescrit le règlement, les jettent en pleine rue ; combien de passants ont eu leurs habits gâtés par un pot d'urine ou de matière ! C'est pourquoi le passage de la rue Noire à celle de Condé est si dangereux nuit et jour.

Voyez la jeune Lepage, rue du Faouëdic, dont les voisins se plaignent sans cesse. N'a-t-elle pas dit au commissaire « qu'elle était libre de faire ce qu'elle voulait et de vider son pot de chambre par la dite croisée, que cela ne me regardait pas ; que j'étais plutôt un policier, un drôle, un plat-guyeux, un valet de bourreau etc. et que si j'avais le malheur d'en parler je passerais par ses mains, qu'elle m'arracherait la racine des cheveux parce que je n'étais qu'un matin et que j'eus à me défier d'elle car elle alloit prendre une trique et me la casser sur le dos ; qu'elle se foutait de mes avertissements ; qu'elle continuerait à aller chier sur la rue des vases toutes les fois et quentes elle en aurait besoin ; que si elle m'y trouvait ou quelqu'un de mes confrères sergents de police pour l'en empêcher elle lui laverait la tête comme on y avait déjà lavé un de mes confrères ». L'efficacité d'un procès-verbal dans un cas pareil est évidemment très relatif.

Les propriétaires encombrement également les rues de leurs matériaux, par négligence ; quand il y a un feu de cheminée, cela empêche souvent le service d'incendie d'arriver à temps de la maison de ville avec les pompes et les seaux (8).

Autre interdiction : pour prévenir la rage, il est défendu de laisser divaguer les chiens, à moins de les tenir en « lèze », qu'ils soient « matins, chiens de chasse, ou autres à l'attache », sous peine de 20 liv. d'amende et destruction de l'animal. En effet, il y a eu trop de « désordres journaliers causés par quantité de chiens enragés mordus ou soupçonnés d'avoir été pillés par ces chiens malades ». En banlieue, les paysans doivent tenir leurs animaux attachés de 6 heures du matin à 9 heures du soir. Voilà pourquoi il est si agréable de flâner dans les rues.

✱

On peut y entendre toutes les langues de l'univers : italien, allemand, suédois, aussi le breton ! Il y a plusieurs familles anglaises en ville, généralement occupées de négoce. D'autres comme ce capitaine irlandais, Morgan Mac-Mahon, ont seulement été attirés par l'agréement de la résidence (9). Suivons par exemple cet épicer qui va payer ses impôts chez le receveur, 192, rue de Condé (2 liv. de capitation plus 1 sol pour l'imprimé) ; que de devantures bariolées au passage ! Sur ce panneau de bois, on peut lire : « Maison de Peralo, magasin de vins, cuirs tannés en gros et en détail, le tout à juste prix... Viard-Gaudin tient magasin de soieries en gros et en détail... Au noble jeu de billard ». Plus loin, rue Orry : « Dubois, marchand chapelier français et anglais ».

Vaut-on des estampes, des tableaux ? Jacques Duquesnel, place de Premesnil, est à la disposition du public ; à côté, le libraire Charles Pontois qui débite aussi du papier : 3 liv. la rame d'azuré, 5 liv. 3 s. le petit raisin azuré, 4 liv. 15 s. le petit raisin de Basse-Bretagne ; des grattoirs, de la cire de douze espèces et tous articles de bureau.

Cette boutique de modes vient d'être ouverte par le sieur Collin, maître perruquier. On y trouve comme chez tous les marchands similaires un grand choix d'ajustements neufs d'homme et de femme. Pour 60 liv. on aura une douzaine de chemises brodées ; les chemises en coton sans garniture valent 120 liv. les 40, mais celles de toile garnie sont à 180 liv. les trente. Voici des chemises à la « créole », des casaquins en indienne, des caraco, des jupes unies en bazin ou piquées, des coffes de nuit, des steinkerkers (10), d'autres avec des vignettes, d'autres encore en linon ; de la gaze blanche, de la lustrine brochée à 1 liv. l'aune, du damas, des toiles de nègre, de médis, à quatre fils, ou même d'emballage.

Cette servante qui vient d'entrer dans la boutique de la « Brin d'amour », revendeuse à la toilette — elle a dans les 45 ans — est vêtue d'une mauvaise camisole de laine grise, une jupe de coton blanc et un tablier rayé ; un mouchoir rouge des Indes et un mantelet noir lui garnissent le col et elle est coiffée d'une « coiffe de nuit avec un mauvais bonnet rond », outre des sabots aux pieds. La revendeuse les vend 1 liv. 2 sols la paire.

Entrons plutôt dans ce magasin pour hommes. Le fripier qui nous reçoit est vêtu d'un reverlet d'étoffe de laine beige, d'un gilet brun, d'une culotte de laine bleue, de bas de laine grise à côtes et de souliers à boucles (l'une est en cuivre, l'autre en acier), outre un chapeau rond couvert de toile cirée noire.

La maladie exige la présence de maître Beau-

Chaque mois, le sénéchal établit la mercerie du prix du pain qui est imprimée et affichée en ville. La police contrôle régulièrement le prix pratique, la qualité et le poids. Chaque miche doit être marquée de la lettre initiale du boulanger sous peine d'amende, mais beaucoup oublient de le faire. Amende aussi quand l'étalage n'est pas assez garni de marchandise, comme celui de Caro qui n'expose que des petits pains. Si la miche n'offre pas la pesée légale et qu'en plus les poids utilisés sont différents de ceux du poids public, on ne sont pas poinçonnés, marchandise et poids seront automatiquement confisqués au profit de l'hôpital, même s'il ne manque que quelques onces, et le commerçant invité à se procurer des

Mais les sergents ne peuvent pas être en permanence sur tous les chemins, le matin de bonne heure, pour obliger les « femmes de campagne » à aller vendre leur beurre et leurs œufs en ville, plutôt que de suivre un regrattier dans un cabaret. Il est d'ailleurs défendu de stocker le beurre pour l'étranger ou les colonies, sinon il y aurait « privation totale pour l'habitant de cette denrée de nécessité première ». Le sieur Marais qui s'approprie à en expédier une voiture entière hors de la ville a même été contraint par un attroupement populaire et sur ordre du sénéchal de faire décharger et vendre au détail à la population (13).

L'étranger qui a cessé de flâner au marché ou l'habitant qui vient de finir sa journée, disposent pour la soirée de plusieurs sources de distraction.

D'abord la comédie les mardi, jeudi, samedi et dimanche. Quelquefois des concerts dans l'hôtel de M. Thevenard, commissaire de la marine au port, où sont invités les étrangers de marque. Aussi de très nombreux bals le soir chez les particuliers ou au café de la Comédie jusqu'à une heure ou deux du matin. Au printemps, il y a les festivités du carnaval. A la belle saison on se promène volontiers dans le bois de Tréfaën ; il y a un carrousel de chevaux annexé au café qui est à l'orée.

Il y a aussi des fêtes et réjouissances publiques, par exemple celles qui ont eu lieu lors du départ des ambassadeurs du sultan Typpos-Saib, rajah de Mysore (14). De toutes les cérémonies religieuses, la plus réputée est la procession de la Fête-Dieu, les 3 et 10 juin. Le 3, elle passe par les rues de Rohan, du Faouëdic, du Rempart et de Bretagne, avec arrêt aux places de Premesnil, Dauphine et Saint-Louis. Le 10, elle passe par les rues de Bourgogne, Beaumont, Pontcarré et les places Saint-Louis et Dauphine. Les rues où elle doit passer sont interdites avant et pendant le défilé aux charretiers, cochers et valets d'écurie à peine de 10 liv. d'amende. Les propriétaires doivent nettoyer le devant de leurs maisons et en tendre les balcons de draperie. C'est d'ailleurs une clause inscrite dans les baux à loyer. Il faut éviter pourtant d'y exposer des tapisseries indécentes ou des pots à fleurs qui peuvent occasionner des accidents.

On ne peut que regretter que lors du rappel du parlement, l'évêque de Vannes ait refusé la permission au curé de célébrer un Te Deum dans l'église Saint-Louis à la demande du personnel judiciaire de la ville. Pourtant ces cérémonies sont d'un bon rapport pour le clergé puisque la location annuelle de deux places au banc d'œuvre est de 8 liv. (15).

En mars, il y a la grande foire de Kerentree. Les marchands forains y viennent de Nantes et font construire des loges temporaires en planches sur le chemin de l'Orient à Quimperlé pour y étaler avec permission du sénéchal leurs marchandises.

En juillet, il y a souvent des ventes de la Compagnie des Indes avec grand choix de marchandises du Bengale ou de Pondichéry ; on vient de l'étranger pour y assister. Les ventes aux enchères, soit à la requête de commerçants, par exemple après faillite, le plus souvent après décès, sont extrêmement nombreuses et attirent toujours un public important, encore que les fripiers et revendeuses cherchent à y imposer leur volonté.

Pour qui aime le jeu enfin, il y a d'innombrables façons de dépenser son argent : cartes, billard, boules, loto, loteries royales ou étran-

gères (celle de Westerbourg près Francfort-sur-le-Main est à 13 liv. d'argent le billet). On peut aussi demander au concierge de la Chambre littéraire, rue Guillois, de vous montrer les livres et journaux ; ou encore, si l'on est initié, aller à la loge maçonnique admirer les cinq bijoux maçonniques que l'archivier Fridel-Launay vient de livrer à M. Delahaye pour 310 liv. (soit 62 liv. pièce).

Mais le dimanche reste plutôtterne, car tous ces établissements sont fermés pendant les offices et la police est là pour qu'on ne respecte le repos dominical. Défense aux commerçants d'exposer des marchandises en vitrine. Le menuisier Reboul surpris en train de travailler se voit gratifié d'un procès-verbal. A vrai dire, dans les cafés les infractions sont nombreuses, et tel dimanche, 15 personnes jouaient au billard chez Poisson pendant la grand-messe. C'est d'ailleurs la troisième récidive de ce cafetier. Au café de la franchise, le patron Humbert est en train de jouer avec des soldats qui ont retroussé leurs manches de chemise, une bouteille de bière et des verres à proximité. Chez Gallo, rue du Faouëdic, on joue allégrement aux boules et au billard pendant les vêpres. Mais voici un commissaire de police. A sa vue, les joueurs du billard Martin, à l'angle des rues de Beaumont et de Fulvy, de prendre la fuite. P.-V. de même qu'au café Franklin et au café de la Comédie.

Cette police est absolument nécessaire dans une cité de 20.000 âmes dont la population est très mêlée et avec laquelle il faut s'attendre à tout, particulièrement de la part des étrangers : « Des matelots et autres étrangers atroupés, munis de sabres, poignards, couteaux à gaine, bâtons et autres armes offensives courent les rues à toutes les heures de la nuit. Les cafés, les tavernes et les lieux des plus infâmes débauches en sont remplis. Les étrangers surtout... dont le caractère féroce et destructeur ne saurait s'accoutumer à la douceur d'un gouvernement policé, se croient tout permis. Ils s'égorgent entre eux, attaquent les citoyens dans les rues, se livrent aux plus coupables excès ». C'est surtout le soir qu'on risque quelque mauvais coup. Aussi il est défendu aux propriétaires de laisser les portes des maisons ouvertes après 10 h. 30. Tout particulier qui sort doit être muni d'une lanterne après 9 heures en hiver et 10 heures en été. Les marins logés en ville doivent être porteurs d'une permission s'ils dépendent d'un navire en rade et les hôtes ne doivent pas les laisser sortir après 20 heures, ni les cafetiers les recevoir. Il leur est défendu de même qu'aux artisans et

Beatrice

COUTURE

Place Saint-Louis - BREST

BIJOUTERIE

A. FEUNTEUN

É^{ts} Jérôme LE ROUX

Successeur

BIJOUTERIE
JOAILLERIE
HORLOGERIE
OBJETS D'ART
CRISTAUX
ORFÈVRE
LUMINAIRES

18-20, Rue Jean-Jaurès - BREST

Tél. 44.31.10

CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES
Charpente - Ossature - Tôlerie - Pylones
POUR TOUTES INDUSTRIES

Jean LE PAPE

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

Quartier de la Gare

LANDIVISIAU

- Téléphone : 1-85 -

ZONE INDUSTRIELLE DE KERCONAN - BREST

Téléphone : 44.17.73

FOURNISSEUR DE LA MARINE NATIONALE
PONTS & CHAUSSEES - P.T.T. - S.N.C.F. - M.R.U.
MINISTÈRE DES TERRITOIRES D'OUTRE-MER
GENIE MILITAIRE - etc.

GARAGE

LE DROUMAGUET & C^{ie}

16, Rue de la 2^e D. B.

et Zone Industrielle de Kergonan

BREST

Tél. 44.35.72

Concessionnaire

SIMCA

et

CHRYSLER

Visitez son AUTO-MARCHÉ D'OCCASION

PERMANENT

Station-Service SHELL

RADIO-TÉLÉVISION

A. LEVEC

(1^{re} Emission Télévisée reçue à Brest 1956)

103 et 184, rue de Verdun - BREST - St-Marc
Terminus Trolley

LABO DE DÉPANNAGE RADIO - TÉLÉ

Agences :

LEMOUZY - DESMET - GRANDIN - VISSEUX

RADIOLA - L.M.T. - SCHAUB-LORENZ

Tél. 44.64.59

ENTREPRISE SALOU

BATIMENT ET TRAVAUX PUBLICS

102, Route de Quimper

BREST

Tél. 44.48.77

Vêtements EMA

111, 124, Rue Jean-Jaurès - BREST

HOMMES - DAMES - ENFANTS

Le plus grand choix de toute la région

SOUROS

Appareils de surdité toutes marques
Invisibles - Sans Fil

CENTRE ACOUSTIQUE

PHARMACEUTIQUE DE L'OUEST

KERMORGANT, 10, Rue Danton - BREST

Tél. 44.30.97 (près des Halles Saint-Martin)

ESSAIS GRATUITS TOUS LES JOURS

Service après vente garanti

Bijouterie PRONOST

15, Rue Jean-Jaurès, 15

BREST

Tél. 44.25.86

LES MEILLEURES MONTRES

LES GRAINES Vilmorin

SONT EN VENTE CHEZ :

AUDREN

74, Rue de Siam, BREST - Tél. 44.35.34

"FINISTÈRE MOTOCULTURE SÉLECTION"

BLAISE

Tailleur

HABILLE L'HOMME

75, Rue de Siam

CHAUSSURES

CORRE

212, Rue Jean-Jaurès

BREST

ouvriers de se réunir à plus de trois et de porter des sabres, couteaux et poignards, sous peine de prison.

Mais l'obscurité favorise l'impunité. Depuis 1783, les rues sont éclairées par des réverbères qui en principe sont allumés vers 8 à 9 heures et doivent fonctionner toute la nuit. Seulement, l'adjudicataire du service est peu exact : rue de Rohan il n'y en a guère que trois ou quatre allumés et la lumière est si faible rue Roth que tout est éteint à 11 heures.

Comment dans ces conditions, la police peut-elle intervenir utilement et empêcher tous ces cris ! C'est une voix avinée, de femme ou d'homme : « Vous êtes une insolente, il n'y a que la canaille qui fasse voir son cul... sacré conillon, maquereau... tu n'es qu'un jean-foutre ». C'est maintenant un homme qui répond : « Garce, foutue salope, putain... ». Les cris redoublent : « Au meurtre, à la force, à l'assassin... Gilbert m'assassine... ». Plus de doute, c'est encore la femme Brégeant, tenancière du Petit Versailles, qui se dispute avec son propriétaire et voisin Gilbert, sans doute au sujet de ces recruteurs du régiment des colonies qui viennent de sortir de chez elle en compagnie de deux filles publiques. Il vaut mieux que la garde n'intervienne pas trop, car tout ce monde est fort ivre. Et puis, les scènes entre cette cafetière, son voisin ou sa servante sont journalières.

Hier, alors que cette malheureuse fille balayait des excréments accumulés devant la porte de son maître, la Brégeant toute échevelée « prit le balai de celle-ci et lui appliqua sur la figure quoy que plein d'ordure ». Généralement les soldats de la patrouille sont abreuvés chez elle libéralement et même gratis, mais quand elle est ivre, elle n'hésite pas à leur porter un coup de bouteille à l'estomac.

Voici encore d'autres cris, rue de Moras : c'est cet embaumeur napolitain, Pierre Andrioux, qui se bat à coups de couteau avec des garçons perruquiers et un commis de M. Esnoul-Deschalets, le maire. Il est vrai que la dispute a commencé parce que le commis a répondu à l'Italien « qu'il n'avait pas gardé les cochons ensemble pour être tutoyé ».

Les femmes dites du monde se tiennent plus volontiers au pré de Paris, derrière l'hôpital. Leur nombre, comme celui des enfants trouvés est très grand, ce qui fait qu'il y en a un peu dans toutes les rues. Chez cette Louison, 1, rue Blanche, il vient sans arrêt, toutes les nuits, des soldats et des marins ivres qui se battent sabre nu, pour les filles qui les accompagnent et se livrent dans la rue « à toutes sortes d'indécences ». Cette « canaille » par ses « pro-

pos et juréments les plus affreux » empêche régulièrement les voisins de dormir.

Rue du Puits, c'est une femme Olltro qui reçoit des militaires et des « jeunes libertins et coureurs de nuit ». Ce garçon cordonnier, Foyer, 4, rue de Rohan, est ivre au moins quatre fois par semaine, de même que sa concubine et les filles qui se battent et s'injurient chaque nuit chez eux.

Un peu plus loin, au 14, demeure une fille Boquet qui cause un « scandale affreux » ; elle prétend être marchande de thé, mais en réalité elle reçoit des militaires de tous grades qui, « selon les apparences n'ont point à se plaindre de ses rigueurs ». Ainsi qu'a déposé en justice un maître d'écriture voisin, « Nouvelle sirène, elle appelle modestement les passans quand elle se voit négligée de ses militaires ». Les braves gens du quartier qui ne peuvent fermer l'œil sont bien à plaindre.

Le plus grave est que le passant risque à tout moment d'être agressé ou volé. Dans la journée aussi d'ailleurs. Pourtant la justice est de plus en plus sévère, car en 1783 les assassinats s'étaient multipliés. Ce fripier qui a recélé des tissus volés par un certain Pierre Perrey dans la cour de M. Monistrol, vient d'être condamné à être « battu nud et fustigé de verges aux carrefours droite avec un fer chaud » (16). Rien que dans la semaine, quatre criminels viennent d'être pendus en effigie au bois de justice, place de Premesnil, et une femme fouettée et marquée. Pourtant une domestique a encore volé des montres en or et en argent chez son patron horloger, et du vin a été volé et bu dans un grenier voisin. Sans l'intervention du poste de garde de la porte Royale, ce garçon perruquier surnommé « Vive l'amour » aurait certainement mis à mal ces braves femmes qu'il attaquait près du pont du moulin du Faouëdic alors qu'elles revenaient le 4 mai dernier, du pardon de Saint-Mathurin en Ploemeur (17). Il y a aussi des déments et on dit que le dangereux « fou de Ploemeur » (en réalité un nommé Michel Le Montagner) vient de s'évader de la prison.

Mais les locaux en sont si vétustes que les évasions se multiplient. Ce sont surtout des malheureux qui y sont incarcérés pour contrebande ; une vingtaine d'hommes et une douzaine de femmes, ce qui est beaucoup pour 50 détenus. Le reste comprend des nègres, une douzaine de filles publiques et quelques fous (qui sont réunis avec les filles !) et seulement trois criminels.

Les recherches en ville sont rendues difficiles par l'affluence de la population et les démen-

gements à la cloche de bois fréquents, surtout si l'intéressé se sent prêt à déposer son bilan ou exposé à des poursuites de créanciers. Ceux-ci n'ont plus alors qu'à faire vendre les marchandises ou effets qu'a pu laisser le fuyard, pour se rembourser de leurs avances.

Il est vrai que les événements récents portent peu le négociant à accorder du crédit, mais parfois il se laisse tromper par la bonne mine ou les belles paroles de son emprunteur, comme pour ce fameux marquis Charles de Lévêque Saint-Etienne qui devait soi-disant s'embarquer pour l'Inde sur le Suffren et est reparti brusquement à Versailles par la diligence. Mais le sénéchal, bien inspiré, a réussi à faire saisir sa malle aux messageries, ce qui a remboursé en partie les créanciers (18).

La convocation des Etats généraux a produit une grande effervescence populaire comme pour les départs de grains de 1788. Les coups de canon et les réjouissances publiques s'entendent jusqu'au Port-Louis. On en a tant tiré depuis 6 mois, que le concierge de M. de Thévenard, Jacques Mellin dit Dumesnil, en est devenu complètement idiot à 40 ans ! Comme l'explique sa femme : « Son mari frappé des différentes révolutions qui s'opèrent en France est tombé dans un état de démence duquel on a perdu l'espoir de l'en tirer ».

Allons ! L'animation lorientaise est bien intéressante, surtout en un tel moment ; mais de trop grands événements se préparent ! Il faut rejoindre rapidement la capitale où l'intérêt public exige la présence de tous les bons citoyens...

(1) On trouvera quelques éléments biographiques sur la famille Le Lubois de Marsilly dans la note qui suit mon étude, Un amateur d'art lorientais (Jean-Jacques Le Cointe), parue dans le bulletin de la Société polymathique du Morbihan de 1963, pp. 53 ss. et dans mon Théâtre et spectacles à Lorient au XVIII^e siècle, pp. 30-31. Julien Le Lubois était décédé commune de Marzan, le 30 octobre 1788, laissant une veuve et six enfants dont l'un né à Bayonne. Son inventaire après décès est fort intéressant par la qualité des meubles possédés.

(2) Ce service régulier de paquebots, créé en 1783, n'a duré que quelques années ; il fonctionnait encore en janvier 1785.

(3) Remplacement effectué en 1787.

(4) Enseigne autorisée le 3 avril 1789.

(5) Le Pauillac est un cru de la Gironde produisant notamment le Château-Lafite. Le Valette semble un vin des Charentes, près d'Angoulême. La fenouillette est une eau-de-vie

rectifiée et distillée avec de la graine de fenouil.

(6) On comprend que le 10 juillet 1789 à dix heures du matin, au cours d'une brève émeute, la populace se soit déchaînée sur les barrières des fermes. Et encore ! loin de molester les commis, on se contenta de les chasser « en leur permettant néanmoins d'emporter leurs registres ».

(7) Le régiment de Rohan est mentionné en 1787, celui de l'artillerie coloniale en 1783 et 1788. Celui de Soubise l'est en permanence.

(8) Pour lutter contre l'incendie, on requiert généralement des ouvriers couvreurs qui sont ensuite taxés par le sénéchal ; un incendie important en 1787 nécessite la présence de 27 couvreurs et 6 maîtres couvreurs.

(9) Ce militaire dont la succession s'ouvrit le 21 septembre 1789 était allié aux Esnoul Deschatelets, Offray de La Metterie et Audren de Kerdel. C'est un des azetres du président de la III^e République.

(10) La Steinkerque est un grand mouchoir noué autour du cou dont les bouts étaient passés dans le corsage.

(11) Le prix indiqué est celui du 14 janvier 1789. La dénomination est celle de juillet 1785. En 1787-1789, on ne trouve que le pain de froment, le moussaut et le seigle. Le cours des farines a extrêmement varié entre 1785 et 1790 ; voici quelques prix pour 1785 : le pain de froment varie entre 1 et 12 liv. ; le moussaut 6 et 12 liv. ; le gros pain de seigle coûte 1 sol 9 deniers et 11 deniers seulement en mai 1787. La livre de farine de froment était à 3 sols 1 den. en mai 1787.

(12) P.-V. dressé le 1^{er} septembre 1785 contre un certain Brandu qui prétendit qu'en tant qu'ouvrier du port, il n'était pas justiciable de la police urbaine.

(13) P.-V. du 25 juillet 1785 et ordonnance de police du 28 juillet 1787.

(14) Ce nabab, fort cultivé, monté sur le trône en 1782, était un grand ami de la France. Sa cour était fastueuse et son ambassade fut magnifiquement reçue à Versailles en 1787 et 1788. Elle était à Lorient en octobre 1788.

(15) P.-V. de protestation contre le refus du 15 octobre 1788.

(16) Ordonnance du 1^{er} mars 1788.

(17) Procédure de 1788.

(18) Curieuse figure que ce marquis dont la famille était originaire d'Aix-en-Provence, Digne et Carpentras. Ses aventures ont bien des analogies avec celles du marquis de Sade, le génie du « Divin Marquis » en moins, naturellement. Il avait commis diverses escroqueries et tiré

pour plus de 3.000 liv. de fausses lettres de change, ce qui lui avait valu une détention de plusieurs années par ordre paternel, à partir de 1783, dans la forteresse de la tour de Crest en Dauphiné, prison royale peu confortable semble-t-il. Ayant promis d'aller chercher fortune à la Martinique ou aux Indes et de s'amender, son père le fit libérer en 1789. Mais à Lorient où il arriva le 12 juin 1789, loin de s'embarquer, il fit à nouveau plusieurs mille livres de dettes et finalement le 28 juillet prit la fuite pour Versailles sans payer son logeur ni son restaurateur et en abandonnant la clef à son domestique.

L'inventaire de sa malle adressée au Chevalier de Luc et interceptée aux messageries après son départ, dénote une garde-robe fort somptueuse, dont je retiendrai seulement « une cocarde de ruban, blanc, bleu et rouge ». Le plus curieux est la correspondance saisie par le sénéchal et que j'ai retrouvée dans les

archives de la sénéchaussée, car l'intéressé n'eut garde de réclamer ses papiers. Il y a là plus de 130 lettres émanant des familles de Bourbon-Lévêque, D'Antoine, De Gassendy, De Bouiface, de la marquise de Pierrefeu, une lettre du bailli de Mirabeau du 23 août 1783, quatre lettres du vicomte de Sade écrites à Muiron entre le 21 décembre 1787 et le 26 janvier 1789 et une lettre d'un Sade-Vauredane datée de Tarascon le 1^{er} août 1788. En fait de livres, l'inventaire signale seulement un volume de poésies de Voltaire, des états de l'armée et de la marine et deux almanachs de 1789. Il préférait sans doute ses fleurs ou sa corne de chasse. Ces papiers sont provisoirement classés sous la cote B 2606.

L'horloger Fridel-Lannay prit également la fuite avec sa femme en juillet 1789, talonné aussi par des créanciers sans doute. La fourmiture qu'il fit de bijoux maçonneries est du 3 septembre 1788 (E 2439).

Commandez nos numéros spéciaux :

- Saint-Pol-Roux
- Brizeux
- Charles Le Goffic
- Au Fil de l'Odet
- Si Concarneau m'était conté
- Marine-Brest
- Brest en Ponant
- Autour de la Rade de Brest
- La Vallée de l'Elorn
- Visages du Léon
- La Résistance en Bretagne

Le numéro : 5 F

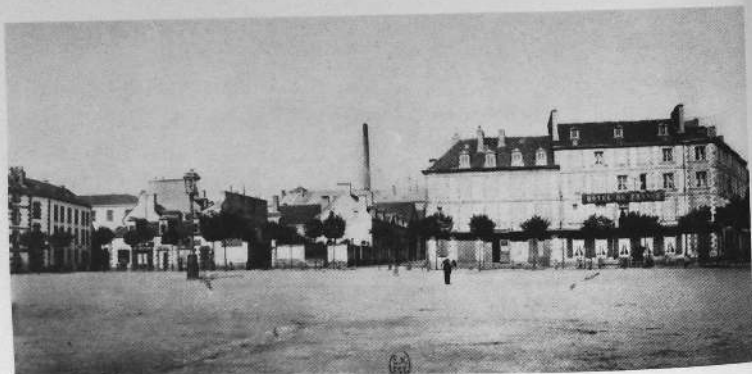
Réglez, dès aujourd'hui, votre abonnement 1967

Ordinaire : 18 F

De soutien : 20 F



Rue du Port - Entrée de l'Arsenal avec sa porte surmontée de l'aigle impérial



Place Napoléon - Ancienne Place Royale devenue en 1871 Place Alsace-Lorraine
Toutes les fêtes de la Révolution y furent célébrées (Photos B.N.)

Roger Leroix

BOMBES SUR LORIENT

(1940-1945)

1. PREMIERS BOMBARDEMENTS

Le 25 juin 1940, beaucoup de Lorientais croient que la guerre est finie avec la signature de l'Armistice.

Leur ville est occupée depuis le 21, jour où, dans l'après-midi, le pavillon blanc de la défaite a remplacé les trois couleurs à la tour du port. A l'entrée des Allemands, la foule a couvert les trottoirs de la Maison des Choux à l'Arsenal et des patriotes, derrière leurs persiennes entrebâillées, ont ragé de voir une pareille absence de dignité. Les marins et les soldats faits prisonniers à l'Arsenal sont partis avec le sourire pour Pont-Scorff, persuadés qu'ils seraient de retour dans quelques jours.

Mais très vite, on s'aperçoit que l'avenir peut être sombre. La plupart de ceux qui ont accueilli l'occupant avec un préjugé favorable s'inquiètent de le voir acheter n'importe quoi dans les magasins : linge, chaussures, jouets, objets de toutes sortes. Avec le pillage, les vexations ont commencé : les agents de police reçoivent le 15 juillet l'ordre de saluer les officiers allemands. Aussi quand le 20 juillet, une grande parade militaire se déroule pour marquer l'entrée officielle du Colonel Hostbach et de son régiment, les gens que leurs occupations appellent sur le passage de la troupe détournent ostensiblement la tête.

La guerre n'est pas terminée.

Les Anglais qui se préparent fiévreusement à résister en cas de débarquement commencent à envoyer des avions de reconnaissance au-dessus du continent. L'un de ces avions provoque le 8 août la première alerte depuis le début de l'occupation. Les sirènes ont hurlé et la D.C.A. est entrée en action.

La bataille d'Angleterre commence le 12 août. Les vols de reconnaissance se multiplient. Le généralissime allemand Von Brauchitsch vient à Lorient le 22 août et des soldats font la haie en ville en son honneur, mais dans la nuit, alors qu'il est allé se coucher à Kernevel, des avions britanniques posent des mines dans les Coureaux de Groix et lancent leurs premières bombes sur la région de Lorient : une près de la gare de marchandises d'Hennebont et six près du pont de chemin de fer sur la route de Pluvigner à Languidic. Une autre alerte a lieu le 25, puis le 27 août, une bombe tombe dans la vasière de Kergroise et la déflagration casse de nombreux carreaux Boulevard de la Rade et rue de La Bourdonnais.

Les avions rôdent de plus en plus souvent, soit isolés, soit par petits groupes : le 1^{er} septembre pendant que l'un d'eux lâche des bombes incendiaires à Kerblaisy en

Larmor-Plage, un autre en lance six explosives au port de pêche dans un rayon de 150 à 200 mètres autour du Slip et deux sur la pointe de Kéroman, près des réservoirs de Purfina. Le jeune pêcheur Jean Guingo, 18 ans, qui regardait derrière les volets de sa fenêtre, au Café du Slip, 49, Avenue de La Perrière, est tué par un éclat ; il y a trois blessés. Un avion allemand touché en combat prend flamme ; son équipage saute près de Pontivy tandis qu'il va s'écraser dans les Côtes-du-Nord.

La guerre a décidément repris et les bombes ont fait leurs premières victimes.

Dans le courant de septembre, les attaques se multiplient : le 2, de Larmor à Lorient et au-dessus de la rade, des fusées éclairantes illuminent pour la première fois les objectifs à atteindre : les bombes tombent au ras du pont Gueydon ; à Larmor, d'autres, destinées au camp de Kercavès, explosent un peu au nord du Méné et un poste de mitrailleuse, placé sur une maison, est détruit par un avion en piqué.

Les Allemands multiplient les exercices d'embarquement et de débarquement à Kernevel et à Toulhars avec des canots de caoutchouc, des vedettes et même des radeaux formés de fûts et de planches ! Mais ils ne débarqueront pas en Angleterre. La victoire britannique dans le ciel de Londres est acquise avant la fin de septembre et les avions anglais s'aventurent de plus en plus souvent au-dessus de la Bretagne. Les alertes se succèdent les 18, 20, 25, 26 septembre et les Lorientais, qui s'y sont vite habitués, regardent volontiers le spectacle des avions et de la D.C.A. Le 27 septembre, à 22 h. 20, c'est le premier bombardement d'importance : à 22 h. 30, M. Le Corvez, instituteur à Larmor-Plage, note sur son journal : « Depuis dix minutes, c'est le grand orchestre ; les détonations sont ininterrompues... le spectacle est féérique. La ville est illuminée par des dizaines de fusées éclairantes qui se balancent mollement à quelques centaines de mètres de hauteur. »

Comme d'habitude, le personnel de la Défense passive rejoint son poste sous les tirs de la D.C.A. La ville est divisée en 150 îlots, surveillés par un chef d'îlot et deux hommes. Trois postes de guet, installés dans les clochers des trois quartiers et reliés par téléphone aux postes de police, doivent permettre la signalisation des sinistres.

Le poste de commandement se trouve dans un des sous-sols de l'Hôtel de Ville, relié téléphoniquement à l'Hôtel des P.T.T. par deux lignes, dont l'une souterraine, et au Central téléphonique de la mairie par une ligne qui le met directement en liaison avec les Services municipaux, les postes de police, les hôpitaux, les casernes des pompiers de la Marine et de la Ville.

Dans un local contigu est installé le poste de secours principal pour les soins d'urgence aux blessés avant leur transport à l'hôpital. Un deuxième poste de secours est aménagé dans le quartier de Kérentrech, sous une école municipale.

Le personnel d'un poste de secours comprend un médecin, deux infirmières ou infirmiers volontaires et des équipes de secouristes qui ont pu être formées par des élèves des grandes classes des établissements secondaires de la ville et de l'Ecole Primaire supérieure.

Tout le personnel des services sanitaires est groupé sous les ordres du Médecin-Directeur du Bureau municipal d'hygiène, secondé par le personnel de ce bureau.

Il existe peu d'abris : une trentaine de caves étayées, la plupart de grande contenance ont été aménagées par prélèvement sur le budget municipal. Environ 400 mètres linéaires de tranchées ont été creusés et ces tranchées sont étayées et couvertes, mais jamais elles ne seront occupées par la population.

Pour combattre des incendies éventuels, la Compagnie des Sapeurs-Pompiers — 40 hommes — possède trois auto-pompes dont une arroseuse « Laffly » modèle 1931 et une « Delahaye » modèle 1926.

Cette fois le bombardement dure plus de deux heures. Des incendies éclatent un peu partout en ville et les demandes de secours affluent à la direction de la Défense passive. Successivement prennent feu le bâtiment de la Justice de Paix dans la cour de l'Hôtel de Ville, trois immeubles dont un cinéma, rue Jules-Le Grand, les ateliers de l'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie, quai des Indes, un immeuble de quatre étages, rue du Port, la Maison de la Mutualité, rue du Lycée et deux immeubles, rue de la Concorde. Au port de pêche, les magasins des mareyeurs sont en flammes.

Des habitants affolés courent au hasard, à peine vêtus, sans écouter les conseils des chefs d'îlots et des agents de police. Après avoir épuisé tous les moyens de lutte

contre l'incendie, le Directeur de la Défense passive fait appel aux pompiers de la Marine, puis à ceux des villes d'Hennebont et de Quimperlé, par voitures automobiles, car, dès les premières minutes de l'attaque, tout le réseau s'est trouvé en dérangement. De leur côté, les autorités allemandes alertent les pompiers de Nantes.

C'est le quartier de la Ville-en-Bois qui est le plus touché, car les aviateurs ont sans doute cherché à couper le viaduc du chemin de fer. Des immeubles en torchis se sont effondrés, ensevelissant leurs occupants ; 18 personnes y trouvent la mort.

L'école des filles de la mairie est en partie détruite et un immeuble contigu, donnant sur la rue Traversière, s'est écroulé, faisant cinq victimes. Une aile du lycée Dupuy-de-Lôme est atteinte ainsi qu'une pharmacie au centre de la ville.

La Place Alsace-Lorraine a beaucoup souffert. Les Allemands ont créé une D.C.A. ambulante et celle-ci s'est mise en batterie sur la place, face à la rue Turenne. L'aviation anglaise l'a repérée et une bombe est tombée à un mètre du camion qui portait le canon. Un voisin a vu les trois occupants se lever ensemble brusquement sur leur siège et retomber inertes sur la rue. Les munitions ont sauté et les maisons voisines ont toutes subi d'importants dégâts. Une serveuse du Café de la Source venue sur le pas de la porte voir ce qui se passait a été tuée par un éclat.

Le Général Joalland, vétéran des Campagnes d'Afrique, qui commanda une mission au Tchad en 1899 et conquit le Kanem, a été tué et carbonisé rue du Port. On n'a retrouvé que le tronc qui, écrit Louis Cren, « ressemble à un sac plein et noir ».

Trois matelots français prisonniers ont été tués au 3^e Dépôt ainsi qu'une fillette inconnue.

Pour 17 bombes explosives de 100 kg et une vingtaine d'incendiaires, le bilan est lourd : 30 morts français et des blessés dont 3 mourront avant un mois, 29 maisons détruites, 22 inhabitables, 27 endommagées.

La voie de Quimper à Nantes est coupée et la circulation normale ne pourra être rétablie que le 29 vers 16 heures. Un train de permissionnaires allemands a été mitraillé ; on trouvera le lendemain matin, rue de l'Abattoir, des débris et des objets de toutes sortes qu'ils avaient achetés pour les emporter à leurs familles et qu'ils ont abandonnés en fuyant précipitamment. Les bruits les plus exagérés courent sur les pertes de l'armée d'occupation. Elles se limiteront, en réalité, à une douzaine de tués.

La journée du 28 septembre est employée à noyer les décombres, à débayer les rues, à rechercher les cadavres sous les immeubles écroulés et l'on tire les premiers enseignements des événements de la nuit : le poste de secours de l'Hôtel de Ville est transféré dans le sous-sol du théâtre, plus grand et d'accès beaucoup plus facile. Les postes de guet sont supprimés, les jeunes gendarmes avaient trop de difficulté pour accéder aux clochers dans l'obscurité, ils couraient trop de dangers du fait des tirs rasants de la D.C.A. et enfin ils ne pouvaient signaler les sinistres avec une précision suffisante.

II. LA BASE SOUS-MARINE

Lorient est devenu pour Londres l'un des principaux objectifs à bombarder en France occupée, parce que les Allemands en ont fait un repaire de sous-marins d'où ceux-ci s'élancent dans l'Atlantique à l'assaut des convois qui assurent le ravitaillement de la Grande-Bretagne en vivres et en armes.

Dès le 23 juin 1940, l'Amiral Dönitz a commencé d'inspecter les ports français de l'Atlantique : « A la suite de cette inspection, dit-il dans ses Mémoires, j'estimai que nous pourrions pleinement utiliser les ports français sur l'Atlantique en parcourant les étapes suivantes :

1. Etablir des possibilités de ravitaillement en combustible, en vivres et en eau ;
 2. Créer la possibilité d'effectuer de petites réparations ;
 3. Transférer le poste de commandement aussitôt que les étapes 1 et 2 seraient réalisées pour la majorité des sous-marins ;
 4. Créer la possibilité d'effectuer toutes les réparations de ceux-ci. »
- C'est le 7 juillet que le premier sous-marin allemand, U 30, entra à Lorient pour se ravitailler en torpilles et en combustible. L'entrée en service de cette nouvelle base libérait les Allemands des obstacles qui s'opposaient à la sortie des sous-marins par les petits fonds de la mer du Nord et raccourcissait sensiblement le trajet à effectuer

jusqu'aux routes suivies par la navigation britannique ; enfin, les chantiers allemands pouvaient désormais se consacrer uniquement aux constructions nouvelles.

Le 2 août 1940, l'Arsenal de Lorient était prêt à effectuer des réparations. A partir de ce moment, les sous-marins ne gagnèrent plus les ports allemands mais les ports français en rentrant de croisière. Le 29 août, Dönitz quittait Senkwarden, près de Wilhelmshaven, pour s'installer provisoirement à Paris en attendant l'aménagement de son nouveau poste de commandement à Kernevel près de Lorient.

Les avantages escomptés furent dépassés dans la pratique car l'Arsenal de Lorient se révéla beaucoup plus capable d'effectuer les réparations des sous-marins que les arsenaux allemands surchargés de travail. Dönitz indique que de septembre 1939 à juillet 1940, il fallait compter 2,35 unités en réparation pour un sous-marin à la mer. A partir d'août 1940 cette proportion est tombée à 1,84, ce qui équivaut à une amélioration de 22 % dans l'utilisation des bâtiments. Ils sont plus nombreux en mer et en outre mettent moins de temps pour gagner leurs secteurs d'opérations et en revenir. Ils économisent environ une semaine de temps mort par croisière, ce qui leur permet de rester plus longtemps en action.

La maison « Maschinenfabrik Augsburg-Nuremberg » (M.A.N.) a rapidement remis en état les trois grands bassins de l'Arsenal dont les portes, les grues et les installations de pompage avaient beaucoup souffert des destructions opérées en juin par les Français et les Anglais. Dès la fin de novembre 1940, on peut faire passer en bassin les premiers sous-marins et les premiers bâtiments de servitude pour procéder à de grands carénages. C'est dans la partie arrière du Bassin II, divisé par une séparation transversale, que sont amenés les submersibles qui ont besoin d'une longue réparation.

De même d'importants travaux ont été exécutés au slipway du port de pêche dont le disque tournant n'avait qu'une capacité de charge de 200 tonnes, prévue pour les chalutiers. L'installation a été renforcée pour recevoir des sous-marins du type II, c'est-à-dire de 250 tonnes. En même temps, des travaux sont entrepris pour recouvrir deux des six places de radoub par des voûtes en ogive qui constitueront une bonne protection contre les bombes. Toute cette activité ne pouvait passer inaperçue et dès qu'elle a été connue du Commandement britannique, les bombardements ont commencé.

✱

Pour les Allemands, il faut dans l'immédiat mettre à l'abri du personnel de haute valeur et difficilement remplaçable. Des casemates de granit construites par Vauban à la fin du XVIII^e siècle sont époutillées par des cloisons intermédiaires. Le personnel et les magasins sont dispersés. On construit aux alentours de Lorient, de grands camps de baraques bien camouflées, dont l'un, celui d'Hennebont, est prévu pour 1.400 hommes.

Pour protéger les sous-marins, il faut édifier des constructions solides, à l'épreuve des grosses bombes, en mettant à profit l'enseignement de la première guerre mondiale. La construction des bunkers pour sous-marins dépend du Directeur Central des Travaux Maritimes de la marine allemande, l'ingénieur Général Eckhardt, qui a construit le premier port d'Héligoland. Pour les grands travaux à entreprendre sur la côte atlantique, il fait appel au début de novembre 1940 à l'ingénieur en chef des Travaux Maritimes Triebel qui a acquis une grande expérience des travaux en sol rocheux en construisant en 1939-1940, les abris de sous-marins d'Héligoland. Comme chargé de mission de la Direction Centrale, Triebel établit à l'Arsenal de Lorient un bureau de planning dont la zone d'action s'étend de Brest à Bordeaux.

Les exigences du Commandement Supérieur des sous-marins, Dönitz, obligent à construire de toute urgence, seize abris protégés pour les submersibles. Tandis qu'à Brest et à Saint-Nazaire (et aussi, en 1941, à La Pallice et à Bordeaux) on n'envisage que des postes à flot, c'est-à-dire des bassins ou des postes d'amarrage recouverts d'un toit à l'épreuve des bombes, la solution adoptée à Lorient est différente.

En effet, à l'origine, les Allemands ont eu l'intention de creuser un grand canal souterrain avec, de chaque côté, des alvéoles de garage dans lesquels seraient venus se loger les sous-marins. Ce canal, s'ouvrant sur le Ter, devait se prolonger jusqu'au Château de Kéroman. Ils ont fait procéder à des sondages dont les résultats ont été truqués par les Lorientais utilisés à ce travail et ils en ont conclu que le roc était à six mètres de profondeur et que les travaux de déroctage seraient beaucoup trop

considérables pour qu'ils donnent suite à leur projet. Or, dans certaines parties du périmètre intéressé, il y a des épaisseurs de vase de vingt à trente mètres !

La décision est donc prise de construire en surface, et les ingénieurs Wintgen et Gramberg, de la Direction Centrale des Travaux Maritimes, conçoivent une installation de type entièrement nouveau en Europe, composée d'un slip et d'une plate-forme mobile. Le slip consistera en un plan incliné avec un chariot en forme de coin, sur lequel reposera un berceau, le tout pouvant s'immerger. Le sous-marin se présentera, prendra place sur le berceau et le tout sera hissé au sec. Au haut de la rampe, le berceau et le sous-marin placé dessus quitteront le chariot et seront placés sur une plate-forme de transbordement déplacée latéralement au moyen d'une locomotive électrique et introduits dans l'alvéole prévue.

A la mi-décembre, les plans sont prêts et, le 17, Cren, Adjoint au Maire chargé des régulations, reçoit l'ordre de se rendre au port de pêche. On lui montre un piquetage sommaire qui délimite le terrain à réquisitionner. Le tracé va de la cale de Kéroman à l'anne de Kérolay, englobe des usines, le chantier de construction Tristan et une partie du lotissement Artus.

Les travaux commencent dès janvier 1941. Les bunkers de Kéroman (Kéroman I et Kéroman II) seront construits en un temps très court puisqu'ils entreront en service au début de novembre 1941 (1), et permettront de réparer 12 sous-marins à la fois. Entre temps, le premier bunker, celui du Scorff, commencé plus tôt, en face de l'Arsenal français, aura été achevé. Les Allemands avaient d'abord voulu installer cette base dans l'Arsenal, à un endroit appelé « la Darse des Mouvements Généraux », près du pont Gueydon. Les plans étaient dressés quand le Directeur de l'Arsenal, Antoine, réussit à les persuader de choisir plutôt la rive gauche, ce qui fit perdre plusieurs semaines. C'est un bunker à deux alvéoles capables de recevoir chacun deux sous-marins et de nombreux bâtiments de servitude. Le premier programme de construction aura ainsi été réalisé en une année.

III. LA SERIE DES BOMBARDEMENTS DE NUIT (1940-1941)

Le bombardement du 27 septembre 1940 ouvrait une longue série d'attaques nocturnes.

Les avions anglais reparaissent dans la soirée du dimanche 29 ; ils lâchent quelques bombes de 100 kg, dont l'une tombe sur le quartier de la Ville-en-Bois, faisant une victime, tandis qu'une autre coupe la voie ferrée où la circulation vient d'être rétablie, un atelier est détruit à l'Arsenal.

Au cours de la semaine qui suit, les Lorientais entendent hurler cinq fois les sirènes dont quatre fois de nuit.

Le 7 octobre, à l'heure habituelle les avions reviennent en nombre, l'alerte dure trois heures ; un peu après minuit, on entend des bruits de moteurs à travers les tirs violents de la D.C.A. ; le vacarme est infernal. De violentes explosions ébranlent une fois de plus le quartier de la Ville-en-Bois où deux maisons sont très endommagées et une femme grièvement blessée. Une bombe tombe dans le jardin du buffet de la gare, à proximité du poste 1 ; des appareils sont brisés, les fils téléphoniques coupés. Dans l'ensemble, les dégâts sont minimes.

Les alertes deviennent à peu près quotidiennes et se passent rarement sans que quelques bombes soient lâchées. Le 12 octobre, les dégâts sont importants aux abords de la voie ferrée, quatre baraques sont démolies, il y a un blessé grave Boulevard du Scorff. A Keraude en Ploemeur, des éclats de D.C.A. font un tué et deux blessés. Le 13 au soir, une bombe manque de peu le chemin de fer ; un immeuble s'effondre Place de la Côte d'Alger.

Le 15 octobre, les avions lancent une trentaine de bombes sur l'Arsenal, près du pont Gueydon et de la forme de construction ; trois autres endommagent huit maisons dans le quartier du Scorff. Rue Paul-Guieysse, des éclats d'obus de la D.C.A. blessent trois personnes qui sortaient du Café Ebanno pour regarder le spectacle...

Le 16, une courte alerte d'un quart d'heure est ponctuée par des tirs violents de la D.C.A.

Le 17, au matin, par exception, des avions britanniques lancent sans résultat trois

bombes près de la gare d'Auray puis viennent attaquer Lorient où une bombe tombe à proximité du viaduc sans causer d'avarie à la voie. Il en éclate une à l'Hôpital Bodélio, près du pavillon des vieillards, tuant une personne et en blessant quatre, trois dans la rue de la Villeneuve et quatre à Carnel dont deux dans le cimetière où une cinquantaine de tombes sont endommagées. Les Allemands occupent des bâtiments aux environs mais ceux-ci ne sont pas touchés. Le même jour, deux bombes sont lancées sans plus de résultat à Etel aux abords d'un cantonnement.

Le 22 octobre est marqué par trois alertes : peu après minuit, des bombes touchent l'Arsenal ; l'une d'elles tombe au ras de la porte de la forme de construction, d'autres atteignent le restaurant coopératif et l'Abattoir. De 6 h. 25 à 7 h. 30, une nouvelle attaque est marquée en particulier par l'explosion d'une bombe dans la cour de la Petite Vitesse, blessant cinq soldats allemands, et de quatre bombes au pont de Kermelo. Enfin de 10 h. 23 à 10 h. 58, une troisième alerte est motivée par un avion qui touche un bateau que, de Larmor, l'on voit bientôt en feu sous Groix.

Dans la matinée du 23, quelques bombes sont encore jetées et une personne est tuée rue Victor-Hugo.

Dans celle du 25, des bombes tombent à Lorient, à Port-Louis, à Lochrist (sur le groupe scolaire où cinq classes sont rendues inutilisables). Les obus de la D.C.A. causent de nombreux dégâts : le 26, il en éclate un au Fourneau Economique de Merville, le lendemain un autre ravage la Mairie de Ploemeur.

Les attaques du 27 et du 28 font passer des nuits agitées aux Lorientais : au cours de la première, l'Arsenal, l'Hôpital Maritime et la Grande Cidrerie reçoivent des bombes ; à Languidic, la voie de chemin de fer du Morbihan est endommagée. La seconde voit encore tomber sur la Grande Cidrerie trois bombes destinées à la voie ferrée. A Hennebont, la gare des marchandises est manquée de peu. D'autres bombes sont lancées un peu partout sur la côte, notamment près de Plouharnel. Les dégâts sont minimes, mais les Lorientais fatigués de ces attaques répétées, sont de plus en plus nombreux à quitter leur ville chaque soir pour chercher un refuge à la campagne, dans les localités où il n'y a pas de D.C.A.

Une tempête interrompt l'activité de l'aviation britannique pendant les premiers jours de novembre, puis le 7 novembre, les avions reviennent, bombardent la Petite Vitesse, coupant la voie ferrée et incendiant trois wagons ; à l'Arsenal les dégâts sont insignifiants. Des bombes sont jetées un peu partout sur la région, il y a deux tués à Kerroch en Hennebont.

Les alertes sont désormais quotidiennes et la région lorientaise sera bombardée vingt-sept fois du 8 novembre au 27 décembre, presque toujours la nuit. C'est toujours l'Arsenal qui est le plus visé.

Des bombes y tombent les 8, 9, 12, 13 (dans l'avant-port), 17 novembre (le magasin à peinture des Constructions Navales est atteint, le magasin ouest brûlé). Le 7 décembre, les bâtiments en fer de Lanester et la forme de construction sont atteints. Le 9, un sous-marin en réparation dans le bassin n° 2 est avarié par deux bombes. Le 15 décembre, la grande grue est manquée de peu. Le 27, vers 9 heures du matin, le bâtiment de la gymnastique est endommagé et deux ouvriers de l'Arsenal sont tués sur le terrain de sport de la Marine.

Les chemins de fer, si souvent atteints depuis le 27 septembre, sont de moins en moins visés : le 10 novembre à Lorient, la voie n° 1 est coupée et déplacée de 1 m 50 sur une longueur de 60 à 70 mètres au point kilométrique 618 et la voie 2 recouverte de matériaux est inutilisable. Le 7 décembre, c'est la ligne de Saint-Brieuc à Auray qui est coupée sur le territoire de Brech, ainsi que la ligne téléphonique.

Les avions paraissent de plus en plus bombarder sans plan cohérent. Il est logique, naturellement, qu'ils attaquent des lieux de cantonnement ou des positions allemandes : bombes le 9 novembre près du camp de Kercavès en Larmor-Plage, mitraillage de la citadelle de Port-Louis le 11, 8 bombes encore à Port-Louis le 14, d'autres à Plouhinec et Lochrist le 20, au Bas-Pouldu en Guidel le 25, à Gâvres, Lomenec en Ploemeur le 26, à Larmor-Plage, sur la batterie de la D.C.A. du Moustoir, le 1^{er} décembre, aux Quatre-Chemins de Larmor, contre un projecteur, le 2 décembre ; à Kercavès, au Château de Kerléto en Keryado, à Kervignac le 8 décembre, de nouveau à Kercavès le 19, à Lanester, Riantec et Guidel le 27, à Lorient, Port-Louis, Guidel, Lanester, Kervignac, Ploemeur le 28. Mais beaucoup de ces bombes tombent dans les champs, ne causant



1943 - La façade du Lycée Dupuy-de-Lôme



Le Théâtre et le Grand Café « Louis XIV »
Le théâtre affiche encore : « Histoire de Rire »

que peu de dommages aux Allemands ; malheureusement elles provoquent parfois des drames : deux femmes sont tuées le 17 novembre à Lorient à l'angle de la rue Jeanne-d'Arc et de l'avenue Jean-Jaurès. Le 20 novembre, il y a deux morts à Hennebont et sept à Lorient (dont six au 11, rue Paul-Bert) ; on inaugurerait le Soldatenheim de la Ville, les maisons avoisinantes ont été détruites ou endommagées, mais l'immeuble où se déroule la fête, avec la musique venue de Brest, n'est pas touché.

Toujours dans l'Intra-Muros, le 5 décembre, des immeubles sont détruits rue Blanche et rue Pasteur, non loin de la Kommandantur installée à la Chambre de Commerce ; il y a 4 tués et 12 blessés. Le 27 et le 28 décembre, les dégâts sont encore considérables et une jeune infirmière de Kerpape est tuée à sa fenêtre par un éclat de D.C.A.

La chasse allemande n'intervient pas, mais l'artillerie anti-aérienne se déclenche lors de chaque alerte. Un premier avion anglais est abattu le 23 novembre par la D.C.A., un autre poursuivi par des chasseurs va s'écraser dans les Côtes-du-Nord ; le 17 décembre, un avion britannique s'écrase dans des marais près de La Trinité-sur-Mer ; le 20 puis le 29, aux environs de Malachappe en Lanester, deux bombardiers s'écrasent ; un seul aviateur, un Canadien, n'est pas tué mais est trop blessé pour être longtemps soigné en cachette chez les fermiers qui l'ont recueilli ; ceux-ci devront le remettre aux Allemands. Les obsèques des autres sont le prétexte d'une manifestation silencieuse d'hostilité à l'armée d'occupation ; 2.000 personnes assistent à la cérémonie militaire au cimetière de Lanester, le 30 décembre.

Avec le début de l'année 1941, la tactique de l'aviation britannique se modifie ; les Anglais, ayant cessé de craindre un débarquement ennemi, n'ont plus besoin d'effectuer sur les côtes françaises des reconnaissances quotidiennes que le mauvais temps rendait difficiles. Et puis la D.C.A. allemande est devenue efficace, les attaques sur la région lorientaise sont donc plus espacées, sans pour cela changer de caractère ; elles restent en effet désordonnées et paraissent destinées à impressionner occupants et occupés plus qu'à détruire des objectifs militaires.

C'est ainsi que le soir du 12 janvier 1941, trois bombes de 100 kg dans la Nouvelle-Ville et une de 500 kg à Lanester causent de gros dégâts tandis que d'autres sont lancées à Port-Louis et à Hennebont et le lendemain 13 janvier, à 21 h. 50, quelques autres explosent à l'Hôpital maritime, Cours de Chazelles et rue Jules-Guesde.

Le 4 février, une alerte de plus de deux heures déclenche des tirs furieux de D.C.A., un avion mitraille les batteries côtières, d'autres lancent des bombes à Quiberon et à Vannes où le quartier Sémarmont subit de gros dégâts. Au matin du 15 février, un avion attaque un croiseur auxiliaire mouillé en rade.

A partir du 20 février, une trentaine de « Saucisses » s'élèvent au-dessus de Kérénével, de la Nourriguel et de Port-Louis, protégeant la rade et les travaux en cours à Kéroman, la résidence de l'Amiral Dönitz, à Kérénével.

Le 15 mars, un nouveau bombardement est d'une violence particulière, sous une canonnade intense. Les avions sont nombreux mais ils lâchent leurs projectiles au hasard, un peu partout, rue Ferrand, rue Jean-Lender, rue du Plénéo, à Lanester, à Port-Louis, à Ploemeur et, dans des champs, à Merlevenez, Erdevén, Nostang, Kervignac. Pour la première fois, deux bombes tombent à Kéroman où les travaux de la base sont en cours, mais ce sont deux petites maisons qui sont atteintes et détruites.

La troisième semaine de mars est mouvementée et rappelle les plus mauvaises périodes de l'automne :

— le 17, à 9 heures, huit bombes explosent au pont de Kerfichant, mais les dégâts sont légers.

— le 20, à 6 heures, un immeuble est détruit et une personne tuée rue Faidherbe et le soir à 23 heures, trois bombes font 6 morts et 2 blessés à Locmiquélic.

— le 21, à 1 heure, Ploemeur reçoit 21 bombes, il y a trois morts et un blessé ; à 9 heures, un enfant de 13 ans est tué à Kéryado et une maison s'effondre ; à 10 heures, l'usine Amieux d'Etel est fortement endommagée ; à 11 heures et demie, 114 bombes tombent dans les champs près de Ploemeur et deux heures plus tard, onze autres à Landevant.

La nuit suivante rappelle celle du 28 septembre 1940 : 22 bombes explosent en ville, rue Duguay-Trouin, rue Carnot, rue Voltaire, quai de Rohan et rue du Moustoir où M. et M^{me} Malardé sont tués avec leur fille. Plus tard, vers 3 heures le 22, trois

bombes de 500 kg détruisent dix immeubles à Port-Louis, rue de la Citadelle, deux enfants sont tués et trois femmes blessées. En rade, deux chalutiers sont coulés.

Jusqu'au 12 avril, des avions isolés ou volant par paires lâchent ici et là quelques bombes ; le 4 avril, le chalutier « Annick » est coulé par deux de ces bombardiers légers à quatre milles de Groix ; le 11 avril, c'est le chalutier « Calendal » qui est attaqué dans les mêmes parages. La nuit du 12 au 13 avril est marquée par 4 alertes. Au cours de la première qui dure plus de trois heures, Lorient et Lanester reçoivent de nombreuses bombes ; à l'Arsenal, la forme de construction et les chantiers de la rive gauche sont atteints ; la ligne de chemin de fer est touchée entre le pont et la gare, et le viaduc lui-même est endommagé. Quelques immeubles sont détruits, trois personnes sont tuées, deux à Lanester et une à Lorient.

La nuit suivante, qui est celle du dimanche au lundi de Pâques, l'Arsenal est de nouveau touché, de part et d'autre du Scorff, mais les bombes n'atteignent ni le pont Guérand ni le pont de chemin de fer.

Pendant plus de trois semaines, la région bénéficie d'un calme relatif. Les travaux en cours à Kéroman ne semblent toujours pas intéresser l'aviation britannique...

Dans la nuit du 6 au 7 mai, à 0 h. 30, quelques avions lancent des grosses bombes incendiaires au milieu d'une canonnade infernale de la D.C.A. Un hangar de la Grande Cidrerie est détruit rue Chaigneau ; trois de ces bombes tombent sur ce qu'on appelle « le camp indochinois » ; il s'agit de baraquements de bois montés à Beg-er-Men en Lanester et occupés par des ouvriers que les Allemands emploient aux chantiers navals de l'Arsenal. Les bâtiments sont soufflés et les hommes, pris sous le poutrage, ne peuvent s'échapper et sont brûlés vifs. Il sera impossible de déterminer exactement le nombre des victimes car ce sont des services allemands qui ne le communiquent pas. Dans les jours qui suivent, 80 inhumations sont faites à Lorient, au cimetière de Kéréntré. Les corps sont si informes qu'une soixantaine sont enterrés dans des fosses sans cercueil. On estime généralement qu'il y a environ deux cents morts mais ce chiffre, comme souvent, est sans doute exagéré. On compte une cinquantaine de blessés.

Deux mois s'écoulent ensuite dans un calme qui n'est troublé que par quelques passages d'avions ; une seule fois, le 24 mai, quelques bombes sont lancées et un homme est tué par un éclat rue Jules-Le Grand.

Le 4 juillet, à 0 h. 5, quatre bombes sont jetées sur la voie ferrée entre Lanester et Hennebont, un rail est coupé. Le lendemain 5 juillet 1941, c'est le premier des grands bombardements. Un peu après minuit, des fusées éclairantes illuminent le ciel de leur lueur rouge. Pendant une heure, les bombes explosives font de grands dégâts dans la ville, l'Arsenal et le port. En ville, 71 d'entre elles accumulent les ruines à la Perrière, Place Alsace-Lorraine et rue de Saint-Pierre, rue Maréchal-Foch, rue Jules-Le Grand, Cours de Chazelles, à l'usine électrique, à la Grande Cidrerie et enfin à l'Hôpital Bodélio où deux maîtres infirmiers sont tués. Au total 10 personnes sont tuées à Lorient et 2 à Lanester. Les canalisations d'eau sont coupées en sept points. Les deux voies ferrées sont coupées au passage à niveau du Cours de Chazelles et déplacées au pont du Scorff sur une longueur de 150 mètres. A l'Arsenal sont atteints : la rampe du 3^e Dépôt, le hangar à bois en grume, et surtout, rive gauche, la forme de construction, la centrale de soudure, les bâtiments en fer, le gymnase des pompiers, l'école de gymnastique des fusiliers.

Le lendemain soir, la B.B.C. déclare que cette attaque prélude à une vaste offensive aérienne sur l'ouest de la France. En fait, elle marque plutôt la fin des attaques nocturnes de harcèlement qui se sont de plus en plus espacées depuis le début de l'année 1941. L'ampleur des destructions montre l'importance que le Commandement britannique attache à la base allemande de Lorient et les dangers qui en découlent pour la ville, mais il ignore délibérément les travaux en cours à Kéroman. Pourtant, si les bunkers avaient été bombardés quand ils étaient à mi-hauteur, les dommages causés auraient sans doute retardé de beaucoup leur achèvement. Les Anglais y ont-ils renoncé à cause de la densité des tirs de D.C.A. et du barrage de ballons captifs ? Manquaient-ils tout simplement d'avions pour pilonner un espace relativement réduit, comme ils le déclarèrent à l'époque ? ou bien furent-ils dupes des Allemands qui firent courir des bruits pessimistes, déclarant qu'il y avait des glissements de terrains, des fissures

dans les constructions, que les malfaçons de toutes sortes étaient alarmantes ? A moins que, comme beaucoup de Lorientais, ils ne se soient dit que, lorsqu'elle serait achevée, cette base, construite en hauteur, serait une cible magnifique ! « Les Anglais, dit l'Amiral Dönitz dans ses Mémoires, commirent une lourde faute en n'attaquant pas ces abris bétonnés pendant leur construction, alors qu'ils se trouvaient derrière des caissons étanches, c'est-à-dire particulièrement vulnérables. »

✱

Au cours des quinze mois qui suivent le bombardement du 5 juillet 1941, les alertes sont motivées presque exclusivement par des avions mouilleurs de mines ou en patrouille à peu de distance des côtes. Les batteries anti-aériennes se déchaînent et en touchent parfois : la D.C.A. de Groix en abat un le 28 juillet. Il n'y a même qu'une seule alerte en août, le 18 au début de l'après-midi. Les gens s'arrêtent soudainement dans la rue pour essayer de voir l'avion qui en est la cause et pour regarder les légers flocons de fumée qui marquent l'éclatement des obus de D.C.A. Une femme est grièvement blessée dans le dos par un éclat, rue du Poteau.

L'accalmie se prolonge jusqu'au printemps 1942. De temps à autre une alerte est ponctuée de quelques bombes ; il en tombe le 7 et le 14 septembre sans causer de dégâts sérieux, de même le 16 octobre à Ploemeur, le 22 à Pont-Scorff, Riantec et Merlevenez, le 1^{er} novembre à Larmor, le 6 à Ploemeur, le 20 à Kervignac.

Le 23 novembre, de 20 h. 30 à 22 h. 15, l'alerte est plus sérieuse, plusieurs chapiteaux de bombes explosent dans le Blavet et à l'Arsenal rive gauche. Un camp de travailleurs espagnols de l'Organisation Todt, situé du côté de la grande Lande, est atteint ; un homme est tué et onze autres blessés. Les bombes tombent dans de nombreuses communes des environs, causant quelques dégâts aux cultures. Un retraits de l'Arsenal qui revenait de pêcher au carrel est tué en pleine campagne entre le pont du Bonhomme et Lanester par une torpille qui explose près de lui.

En décembre, les avions n'apparaissent que deux fois pour lâcher deux bombes, le 7 à Pen-Mané en Locmiquélic, et le 17 trois sur l'île Saint-Michel et deux à Gâvres.

Le 25 janvier 1942, quelques bombes sont lancées sur l'aérodrome de Lann-Bihoué, le 6 février sur la côte, entre Gâvres et Plouhinec, le 9 mars au fort du Talus, entre Kerroch et Le Perello.

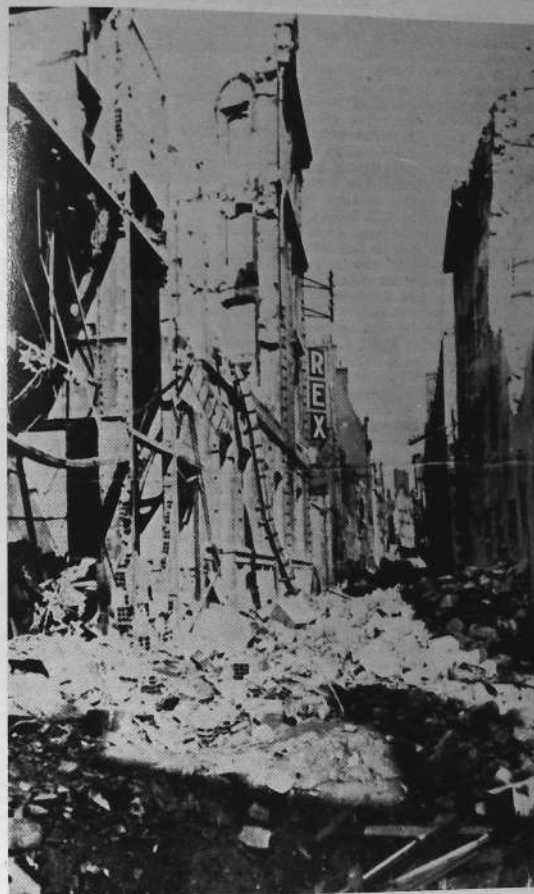
A partir du 23 mars, l'activité aérienne devient plus intense pour une semaine ; ce jour-là des bombes sont jetées du côté de Lann-Bihoué ; le lendemain, la côte est violemment bombardée, et il y a une trentaine de tués, tous étrangers. Le 25, les avions attaquent l'Arsenal mais ne l'atteignent pas, des bombes sont semées un peu partout dans la commune de Lanester, d'autres dans celle de Caudan et également à Ploemeur. Le 26, le fort du Talus reçoit plusieurs bombes et la citadelle de Port-Louis une vingtaine ; la D.C.A. abat un avion à Groix.

Les avions reviennent le 16 avril à 23 h. 55 ; ils volent très bas malgré les pièces de D.C.A. de tous calibres qui tirent furieusement, ils lancent des bombes explosives sur l'aérodrome de Lann-Bihoué, le pont du Bonhomme, le port de pêche de Lorient. Deux maisons sont détruites à Kérentrech-Lanester et deux autres à Lanveur où un retraits de la marine est tué avec sa femme.

Pendant six mois, c'est maintenant l'accalmie ; des avions patrouilleurs rôdent assez souvent ou bien des escadrilles passent se dirigeant vers Saint-Nazaire, mais la région lorientaise est épargnée. La D.C.A. ne manque jamais de se déchaîner. Elle abat un avion anglais à Guidel le 3 juin, un second le 6 à Kernével et un troisième à Tréauray en Languidic le 23.

Le 7 juillet, en pleine nuit, alors qu'il pleut à verse, par trois fois, des formations d'avions volant très bas sont prises à partie par la D.C.A. Deux bombardiers sont abattus à Lann-Bihoué. Le 6 août, un autre avion est abattu au large de Groix. Le 8 octobre la D.C.A. se déchaîne ; pendant vingt minutes toutes les pièces tirent à la fois ; un avion anglais touché, tombe à Riantec. Les obus de D.C.A. blessent trois personnes rue de Liège, provoquent l'incendie d'une maison rue Pelletier et causent des dommages dans l'Intra-muros et à l'Institution Saint-Louis.

Il y a un an que les bunkers de Kéroman I et Kéroman II sont en service, sans avoir été attaqués.



Ce fut une rue du vieux Lorient

IV. BOMBARDEMENTS DE JOUR

Le 21 octobre 1942, à 14 h. 05, une formation de 18 avions surgit sans que l'alerte ait été donnée. Lorsque les sirènes appellent aux abris deux minutes plus tard, le bombardement est virtuellement terminé.

A 3500 mètres d'altitude, les forteresses volantes américaines ont fait leur apparition dans le ciel lorientais. Des bombes de gros calibre sont tombées, sans résultat, sur l'abri des sous-marins ; par contre un dock a été sérieusement touché, et les ateliers Crépelle, Le Page, Siemens-France sont complètement détruits. Les décombres prennent feu, mais les autorités allemandes n'appellent qu'au bout d'une heure et demie les pompiers de la marine française pour aider les marins-pompiers allemands à vaincre des flammes de 5 mètres. Les services urbains de la Défense passive ne sont pas appelés ! Comme les ouvriers étaient dans les ateliers, les victimes sont nombreuses ; 48 cadavres sont retrouvés et inhumés, parmi lesquels ceux de quatre Algériens et de 10 Belges et Hollandais. De plus, 10 Allemands ont été tués. Le nombre des disparus est important mais ne pourra être déterminé.

Les alertes redeviennent très fréquentes causées par des passages d'avions allant reconnaître ou bombarder des objectifs plus lointains et aussi par de nombreuses attaques des défenses côtières existantes ou en cours de construction. (C'est en octobre 1942 que Hitler a donné l'ordre d'édifier le mur de l'Atlantique). Il y en a jusqu'à cinq le 10 novembre, entre midi et minuit !

Le 18 novembre, à 12 h. 03, les avions américains font une nouvelle apparition ; ils sont 19 et lâchent toutes leurs bombes en quelques secondes. Les dégâts sont très importants : à Kéroman, un abri pour sous-marins et la plate-forme du slip sont endommagés, surtout l'abri. Le garage allemand de « la Puce qui renifle » est détruit en partie, le quartier Frébault est sérieusement touché. Des bombes sont tombées Boulevard de la Rade où l'immeuble portant le n° 30 de la rue Brizeux occupée par une entreprise belge (Firme Crucifix) est complètement détruit et ses dix occupants tués. Les bombes utilisées sont des bombes de 300 et de 500 kg, d'une forme qui ressemble à celle d'une poire ou d'une ampoule électrique. Elles semblent réglées avec un long retard, environ une demi-seconde. L'immeuble de la rue Brizeux composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage construit en bonne maçonnerie, a été littéralement pulvérisé, la bombe ayant explosé après pénétration dans le sol de la cave. Les entonnoirs provoqués par les explosions sur le Boulevard de la Rade et au port de pêche ont en moyenne un diamètre de 8 mètres et une profondeur de 3 m 50.

Il y a en tout 21 tués : 16 civils dont 5 Français et 5 militaires allemands.

On s'attend à de nouvelles attaques sur la Base, et, le 20, un arrêté préfectoral licencie les écoles de Lorient en raison de la fréquence et de la violence des bombardements.

Le dimanche 22, à 14 h. 15, une rapide attaque détruit 13 maisons à la Nourriguel, non loin du P.C. de l'Amiral Dönitz, que celui-ci a d'ailleurs quitté depuis le début de l'été pour s'installer à Paris. Puis le calme semble revenir et le 14 décembre, le Préfet (2) ordonne la réouverture des écoles de Lorient. (« Le Nouvelliste » avait organisé un référendum et sur 2458 réponses, 2442 s'étaient manifestées pour la réouverture). On enregistre seulement cinq alertes en un mois, mais le 30 décembre à 11 h. 30, une trentaine de bombardiers survolent la ville. La D.C.A. tire furieusement, ce qui n'empêche pas les curieux, comme toujours, de regarder le ciel et d'admirer les avions qui brillent au soleil. De nombreuses bombes de 1500 kg s'abattent sur Kéroman, à Kernével et dans la rade. Un bateau-drague travaillant à proximité de la Base est touché ; deux hommes qui se trouvaient à bord sont tués. A la Base même, un incendie se déclare dans des locaux à usage de bureaux et de cuisines, tous les baraquements des entreprises privées allemandes sont détruits. Quelques maisons se sont effondrées, 9 blessés sont conduits à l'Hôpital Bodélio.

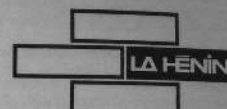
Il est clair que maintenant les Alliés s'inquiètent de la protection que la Base assure aux sous-marins et de leur impuissance à détruire celle-ci. Le bloc de Kéroman III est en construction, destiné à protéger des bassins à flot de 120 mètres de long et de 25 mètres de large. De plus, conformément à un ordre d'Hitler, on travaille depuis novembre à la transformation de Lorient en place forte capable de soutenir un

Pour mieux vous servir...

LES MAGASINS
Jean
BREST

la NOUVEAUTÉ
le PRÊT A PORTER
les TEXTILES de MAISON
le SPORT, le CAMPING
le VOYAGE
la PAPETERIE
les REVÊTEMENTS de SOL

BANQUE IMMOBILIA
C^{ie} G^{ie} de Financement Immobilier



PRÊTS IMMOBILIERS
2 à 12 et 14 ans

pour Achats, Constructions & Entretien
Pavillons, Appartements,
Résidences principales et secondaires

Y. NICOLAS
23, Rue du Château - BREST
Téléphone : 44.18.75

 **la MEUSE**
ses bières fines

HERVÉ JACOLOT

5 et 11, Rue Massillon - BREST
(près Halles Saint-Martin)

Le Spécialiste du beau Vêtement
Centre **LECLERC**
CHEMISERIE - CONFECTION

Achetez en Confiance... AUX MEUBLES

HO-TY

17, Rue Jean-Jaurès - BREST

STYLE ET MODERNE - SIÈGES - LITERIE
INSTALLATION D'APPARTEMENTS
Tissus - Voiles - Tringles
Devis sur demande - Crédit

Bijouterie

KAIGRE

93, Rue de Siam - BREST

MONTRES - ORFÈVRE
des meilleures marques

Face à la Rade

l'Hôtel de France

Avenue Amiral-Réveillère - BREST

Tél. : 44-48-07 - 88

Cuisine fine : TORCHIO

ETS LE GOFF-BRETON

23, Rue Jean-Jaurès - BREST

Tél. 44.11.53



LES PLUS BEAUX TISSUS
AUX MEILLEURS PRIX

— Fournisseur du Crédit Commercial Breton —

OFFICE MÉCANOGRAPHIQUE

J.-P. SALAÜN

Machines à Écrire JAPY - Meubles RONEO

Machines à Calculer BURROUGHS EVEREST

— Réparations - Entretien —

4, Place de la Liberté - BREST

Tél. 44.48.92

DÉCORATEUR DES SOLS

MARBRE

MOQUETTE

PLASTIQUE

CARRELAGE

VILA

Tél. 44.43.08

9, Square La Tour d'Auvergne - BREST

Radio - Télévision - Disques

H. ALLAIN

9, Rue Jean-Jaurès - BREST

Toutes les grandes marques
FRANÇAISES et ÉTRANGÈRES

QUALITÉ - SERVICE

siège de 56 jours avec 12.000 hommes en cas d'attaque venant de la terre. On a commencé la construction de blockhaus à l'embouchure de la Laita, sur la cote 40, à Soye, Penhoat et Keryado et sur la rive ouest de la rivière d'Étel. Ces ouvrages de béton sont de deux types. L'un, « ouvrage A », a 3 m 50 d'épaisseur avec un cuirassement de 30 à 40 cm ; l'autre, « ouvrage B », comporte 2 mètres de béton et 20 à 25 cm de cuirasse.

On s'attend à de nouvelles attaques, de plus en plus puissantes ; les avions de chasse allemands parcourent le ciel en tous sens. Les Lorientais sentent sourdement la menace qui pèse sur leur ville. M. Le Meudec, instituteur à Kérétrech, note sur son journal personnel que le 12 janvier 1943, à 10 h. 40, lorsque le signal d'alerte se fait entendre, les enfants, pour la première fois sont inquiets : « Pas de cris Joyeux comme à l'habitude, car il faut dire que les alertes passées à la cave étaient pour les enfants une grosse distraction ». Ce jour-là, silence complet des 700 élèves de l'école, tandis que sur la ville la D.C.A. tire avec violence contre un unique bombardier américain qui passe très bas dans les nuages par un ciel bouché.

V. LES GRANDS BOMBARDEMENTS DE NUIT

Le 14 janvier, de 20 h. 30 à 20 h. 45, il se produit une brève attaque ; quelques bombes explosives sont jetées aux abords de Lorient, Lanester, Locmiquélic, Port-Louis sans causer de gros dégâts.

A 23 h. 55, les sirènes hurlent, c'est la 317^e alerte depuis le début de l'occupation et la troisième de la journée. Vers 0 h. 15, les avions éclairent la ville avec des centaines de fusées qui descendent lentement en laissant une traînée de fumée. Malgré la violence de la D.C.A., les assaillants descendent à moins de 2.000 mètres, et, se succédant en dix vagues de vingt appareils, ils lancent en une heure et demie 10.000 bombes incendiaires et une vingtaine de bombes explosives sur l'Arsenal, le sud et l'ouest de la ville. L'usine d'aviation de Beg-er-Men est en feu. Plus de 80 foyers d'incendie éclatent en ville presque simultanément, et pourtant un grand nombre de bombes incendiaires et de petits foyers sont neutralisés par les chefs d'îlots et la population.

Dans la campagne jusqu'à plus de cinquante kilomètres de Lorient, des milliers d'hommes et de femmes réveillés par l'intensité prolongée des explosions et de la canonnade se sont levés et regardent le ciel lorientais qu'éclairent les fusées, les éclatements d'obus de D.C.A., les explosions des bombes, les lueurs fuyantes des balles traçantes, les longues traînées des projecteurs et le rougeolement des incendies.

Devant l'importance des sinistres, le Directeur urbain de la Défense passive fait appel aux pompiers de Vannes à 2 h. 20, de Pontivy et de Quimperlé à 3 heures, d'Hennebont à 3 h. 30, d'Auray à 3 h. 40 et de Quimper à 3 h. 45, en utilisant les lignes téléphoniques spéciales du service des mesures des P.T.T., le Central téléphonique de l'Hôtel des Postes ayant été mis en dérangement dès le début de l'attaque à la suite d'une explosion très puissante dans l'Arsenal, qui a causé de gros dégâts dans tout l'intra-muros.

Répartissant les secours entre les divers secteurs, le Directeur de la Défense passive envoie les différents corps dans les quartiers les plus menacés.

Dans le premier secteur, celui de Merville, les pompiers de la ville luttent contre le feu avec tous leurs moyens ;

Dans le deuxième, celui de la Nouvelle-Ville, ce sont les pompiers de la marine (2 pompes et 3 moto-pompes), d'Auray, de Quimper, une voiture de Vannes et une pompe allemande ;

Au port de pêche et à Kergroise, le feu est combattu par les pompiers de Pontivy et la deuxième voiture de Vannes ;

Au Blanc, il y a ceux de Quimper et une pompe allemande ;

Dans le cinquième secteur (le Moustoir et l'Eau-Courante), les incendies ne peuvent être combattus faute de matériel.

Au total, plus de 350 officiers, sous-officiers et sapeurs-pompiers sont à l'œuvre avec 12 auto-pompes et 10 moto-pompes, mais dans les quartiers denses, ils ne peuvent empêcher le feu de gagner de maison en maison. Il faut abandonner au feu les maisons isolées ou entourées de jardins et diriger les efforts uniquement sur les points où il y a danger d'extension.

La conduite d'eau de 400 mm qui alimente les quartiers de Merville, de la Nouvelle-Ville et du port de pêche a été sectionnée par une bombe explosive à l'angle des rues du Polygone et Duguesclin. Il faut organiser un système de va-et-vient des pompes qui possèdent des réserves d'eau.

A 6 h. 30, le 15 janvier, les pompiers sont maîtres du feu ; à 11 h. 30, les corps venus de l'extérieur peuvent ranger leur matériel et regagner leurs casernes.

On compte 14 tués, tous français, et 13 blessés, dont trois étrangers. Les destructions sont très importantes : 120 immeubles et les deux églises Sainte-Anne-d'Arvor et Sainte-Jeanne-d'Arc. A l'Hôtel des Postes, une explosion a tout disloqué et il faut recourir à des réparations de fortune. L'Arsenal a été durement touché, la base sous-marine non.

Des bombes sont tombées un peu partout dans les environs : à Keryado 4 maisons ont été détruites, à Larmor-Plage deux fermes et une maison, à Lanester une ferme et une maison, 20 maisons à Merlevenez où la mairie a brûlé entièrement avec ses archives, à Port-Louis 15 maisons ont été anéanties, à Riantec d'innombrables bombes incendiaires brûlent trois maisons d'habitation, une ferme, des meules de paille et 32 bombes explosives ébranlent et disjoint de nombreux immeubles. Des centaines de bombes incendiaires sont tombées à Loccal-Mendon, Naizin, Pluméliau, etc.

Le même jour, à 19 h. 30, l'émotion n'est pas calmée lorsque, de nouveau, environ deux cents avions exécutent une nouvelle attaque, plus violente encore, qui se prolonge pendant deux heures sans interruption.

Cette fois les quartiers atteints sont principalement l'intra-muros et Kérentrech, du quai des Indes à la rue de Verdun. Dès le début de l'attaque, on peut dénombrer plus de 400 foyers d'incendie ; le théâtre, la toiture de l'Hôtel des Postes, l'Hôpital Bodélio brûlent. Vers 20 heures, la Kreiskommandantur fait appeler les pompiers des villes voisines. Une grande partie de l'Arsenal est en feu. Bientôt les bombes explosives succèdent aux bombes incendiaires. Vers 22 heures, le centre de la ville n'est plus qu'un immense foyer. Le vacarme des explosions se confond avec le tonnerre des grosses pièces de D.C.A. qui tirent à Kersabiec et à Kerdual. L'intra-muros est littéralement aspergé de bombes incendiaires que l'on voit s'abattre par milliers dans les rues et sur les toits. La fumée de nouveau envahit tout, prenant à la gorge.

La lutte contre le feu est difficile, car par suite de la rupture de la conduite principale de 600 mm qui alimente la ville, touchée en plein par une bombe, et d'une panne générale d'électricité, l'eau manque. Il faut en puiser dans le bassin à flot, mais de nombreux incendies ne peuvent être combattus. Les pompiers qui ont lutté pendant toute la nuit précédente et toute la journée font l'impossible. Grâce au dévouement du personnel, la Poste peut être préservée.

Un fort vent du sud-est active les flammes ; l'atmosphère est irrespirable ; on suffoque dans des nuages de fumée âcre et épaisse. Les habitants affolés, souvent à peine vêtus, s'enfuient au milieu des flammèches, une valise à la main, dans laquelle ils ont entassé pêle-mêle quelques objets. D'autres s'assoient épuisés, hébétés, et regardent brûler les maisons.

On devait jouer au théâtre une opérette intitulée « Histoire de rire », le théâtre est brûlé mais l'affiche reste sur un pan de mur...

Dans les postes de secours on soigne les blessés et les pompiers aux yeux gonflés et rouges.

La lutte se poursuit toute la nuit, toute la journée du 16 janvier ; au soir du 16, l'incendie se développe à nouveau et il faut encore le combattre pendant la nuit du 16 au 17, ce n'est que le 18 janvier vers 10 heures qu'on peut faire un bilan de cette terrible soirée : 800 immeubles détruits, 14 morts connus et au moins 20 blessés. Les bombes incendiaires (de forme hexagonale, poids 1 kg 750, longueur 545 mm, section 48 mm) en explosant, projetaient des éclats dangereux et sont responsables de plusieurs morts et de diverses blessures.

A Ploemeur (y compris Lanveur), il est tombé 4 à 5.000 bombes incendiaires ; cinq incendies très importants ont éclaté, dont l'un a détruit la Blanchisserie des Montagnes. A Kérentrech-Lanester, 4 immeubles ont été détruits par des torpilles aériennes et leurs trente occupants sont tous tués.

A Plouhinec, un homme a heurté du pied une bombe incendiaire, elle a éclaté, il est mort.

A Hennebont, deux bombes explosives à grande puissance ont causé d'énormes dégâts, l'une d'elles est tombée à proximité du viaduc, à dix mètres d'un poste allemand de D.C.A., elle a soufflé huit maisons et une usine de conserves.

Des maisons ont été détruites ou endommagées à Larmor-Plage, à Languidic, à Landévant, à Locmiquélic. Une femme a été tuée à Plouay par la chute d'un obus de D.C.A.

Plus tard, quand on pourra établir le bilan définitif des pertes en vies humaines, on constatera que les deux bombardements du 15 janvier ont causé 65 morts à Lorient dont un détenu carbonisé à la prison, 34 à Lanester, 5 dans les communes environnantes.

Les premiers enseignements que l'on peut tirer de cette journée sont assez inquiétants. Bien qu'amélioré depuis quelque temps, grâce à l'aide financière de la Défense passive, par l'acquisition d'une moto-pompe d'un débit de 40 mètres cubes heure, le matériel d'incendie dont sont pourvus les corps du département s'est avéré encore très insuffisant. Dans son rapport du 22 janvier 1943, l'Inspecteur Départemental des Services d'Incendie souligne combien le manque d'échelles mécaniques s'est fait sentir : « Bien des foyers auraient pu être noyés s'ils avaient pu être atteints par le haut ». Il demande une nouvelle auto-pompe à grande puissance et une échelle aérienne sur plate-forme automobile pour chacune des villes de Vannes et Lorient. D'autre part, plusieurs corps de sapeurs-pompiers n'ont pu se servir des bouches d'incendie de Lorient et ont dû utiliser le bassin à flot, ce qui a nécessité l'emploi de grandes longueurs de tuyaux et entraîné une perte de pression et une perte de temps considérables. La standardisation des bouches d'incendie s'impose donc ainsi que le renouvellement d'un bon nombre de tuyaux mis hors d'usage.

Les pompiers titulaires n'étant qu'au nombre de 40 (il y a 80 pompiers auxiliaires), toute relève a été impossible. Rentrés à 19 heures le 15 janvier à la caserne dont ils étaient partis à 0 h. 15, ils sont repartis à 19 h. 30 et pendant 48 heures n'ont pu manger que des casse-croûte et dormir quelques heures à tour de rôle.

Les liaisons cyclistes qui avaient été prévues pour parer à la destruction des lignes téléphoniques, n'ont pu se faire en raison du grand nombre de rues barrées par les éboulements et les flammes ; il a fallu recourir à des piétons et perdre ainsi beaucoup de temps.

En fin de compte, il est clair dès maintenant qu'on ne peut parer avec succès à une entreprise de destruction aussi systématique et aussi violente. Dans les immeubles on a constaté des chutes de projectiles incendiaires aux endroits les plus divers et non pas seulement aux étages supérieurs. Dans la même maison, des projectiles dont la force de pénétration est différente tombent à la fois au grenier, aux étages, au rez-de-chaussée et à la cave. La sous-Préfecture a été détruite dans la soirée du 15 parce que les six personnes présentes dans l'immeuble ont été dans l'incapacité de saisir et de neutraliser à temps plus d'une quarantaine de bombes incendiaires tombées simultanément.

Quant aux bombes explosives, elles ont eu un effet terrifiant ; une seule a suffi pour écraser l'école de la rue du Conédis et un instituteur qui n'a pas voulu suivre les autres, est mort sous les décombres.

Les abris bétonnés construits en 1941 et 1942 par les soins de la Défense passive ont été efficaces. C'est sans aucun doute à eux qu'on doit le nombre relativement faible des victimes. Ils sont à l'épreuve des bombes de petit et moyen calibre mais ne résistent pas à des bombes de deux tonnes. Quant aux caves, il n'y a que celles qui sont solidement voûtées en maçonnerie ou recouvertes de béton qui peuvent résister à l'éboulement provoqué par les incendies. Les caves étayées s'effondrent lorsque les planchers du rez-de-chaussée sont atteints par le feu.

Malgré les conseils prodigués par une commission constituée en 1942 pour organiser l'évacuation partielle des secteurs menacés de la région lorientaise, il n'était parti que 1.600 personnes entre le 1^{er} mai et le 31 décembre 1942. Maintenant la majeure partie de la population, affolée, quitte la ville. A partir du 16 janvier, par ordre du Préfet, les écoles de Lorient sont licenciées. Les routes sont encombrées de voitures diverses remplies de mobilier. De nombreux commerçants et agents des administrations publiques, disposant d'une automobile ou d'un camion, conduisent leur famille aux environs ; puis ils reviennent reprendre leur emploi ; ils quittent la ville chaque soir.

La radio anglaise assure dans ses émissions de ce jour que Lorient sera totalement détruit et invite les habitants à un exode massif. Dans la seule journée du 16 janvier, 8.000 personnes peuvent être évacuées par la gare, avec un titre régulier de transport. Les services d'autocars assurent un trafic intense. Plus de vingt mille personnes quittent l'agglomération lorientaise, sans que d'ailleurs on puisse parler d'un véritable embouteillage.

A ceux qui croyaient passé le temps des grandes épreuves et croyaient possible de rester, la journée du 23 janvier enlève tout espoir, il devient évident que la ville est condamnée à la destruction.

A 13 h. 40, les sirènes sonnent l'alerte. Un quart d'heure plus tard, 60 bombardiers, qu'on distingue très bien malgré la hauteur, survolent la ville. Une escadrille se détache de la formation et lâche 27 bombes explosives sur l'intra-muros et la Nouvelle-Ville. Une quarantaine d'immeubles sont détruits, dont celui de l'Hôtel des Postes, les Bains-Douches municipaux et le cinéma Rex. Réfugié dans une cave étayée, le personnel de la Poste a pu en sortir indemne, à l'exception de deux blessés légers. Place Bisson, une bombe a écrasé un camion chargé de meubles, prêt à partir pour des régions plus calmes. Le cadran de l'église Saint-Louis pend le long de la tour. La rue de l'Hôpital est encombrée de débris de vitres, de pierres, d'ardoises, de poutres. Là aussi, un camion de déménagement, hippomobile celui-ci, a été pulvérisé avec les deux chevaux. On compte 10 morts et 20 blessés.

Une cinquantaine d'autres bombes explosives sont tombées à Locmiquélie dans la partie sud-ouest du bourg, où environ cinquante immeubles et une ferme importante sont détruits ou sérieusement endommagés. Il y a 4 tués et 10 blessés. A Plouhinec, le village de Kerbrésil est entièrement détruit. A Landaul, deux bombes ont fait cinq blessés. La D.C.A. a abattu une forteresse volante qui s'est écrasée à 3 km à l'ouest de Pluvigner ; 7 hommes de l'équipage ont été carbonisés, les trois autres sont faits prisonniers.

Les travaux de déblaiement se poursuivent pour retrouver les corps des personnes ensevelies sous les décombres quand, à 20 h. 15, une nouvelle attaque se produit. Cent vingt avions déversent une énorme quantité de bombes incendiaires puis des bombes explosives jusqu'à 21 h. 30 sur l'intra-muros et Kérentrech. Quatre conduites ayant été sectionnées au cours du bombardement de l'après-midi, le service d'eau n'avait pu être rétabli. De nombreux foyers d'incendie se déclarent dans le quartier de la gare, Cours de Chazelles, rue du 62^e R.I., rues Waldeck-Rousseau, Pierre-Maël, Victor-Massé, Poissonnière, Place Alsace-Lorraine, etc... Les pompiers de Quimperlé, puis de Quimper viennent en aide à ceux de Lorient, ainsi que ceux de Vannes, Auray et Pontivy. Le corps de Lorient agit particulièrement en relais par leurs collègues d'Auray et de Pontivy travaillent aux carrefours des rues Pasteur, de la Mairie et Poissonnière. Les pompiers de Quimper sont invités à demeurer en réserve Place Ploemeur.

Les pompes ne peuvent être alimentées que par puisage dans le bassin à flot.

L'Hôtel de Ville prend feu vers 21 heures et ne peut, faute d'eau, être efficacement protégé malgré la présence de nombreux membres des équipes de Défense passive, d'agents de police et de quelques pompiers. Le feu consume d'abord le pavillon de l'Administration, y compris la salle du Conseil municipal et le salon d'honneur, puis les bureaux de la Police, de la Recette municipale et du Service des travaux. A 5 heures du matin, le 24 janvier, il faut évacuer le Poste de Commandement de la Défense passive.

L'Arsenal est durement touché ; sur la rive droite, il y a le feu à la scierie et au hangar à bois en grume, aux cales 5 et 7, au hangar des appareils et au bureau de paye, mais la rive gauche a souffert bien davantage.

Le bilan de la journée fera dénombrer : 500 immeubles détruits et un total de 25 tués et d'à peu près autant de blessés graves, dont la fille d'un interprète qui mourra de ses blessures le 1^{er} juillet. Il y a 13 morts à Lanester. Une quinzaine d'Allemands ont été tués.

A Port-Louis, 17 maisons sont détruites ainsi que deux thoniers. De nombreuses bombes explosives ont aussi explosé à Riantec et fait 4 blessés à Plouhinec. A Larmor-Plage, trois maisons, des celliers, des écuries, deux pailliers ont brûlé.

La vie à Lorient est désormais intenable.

Depuis le 15, la foule des sinistrés se pressait à l'Hôtel de Ville afin d'obtenir les certificats indispensables pour recevoir des secours, et faire les démarches nécessaires à l'évacuation. Le 24 janvier au matin, les services de la mairie s'installent Place Alsace-Lorraine, au siège de l'Energie Electrique de la Basse-Loire, mis obligamment à leur disposition. La Commission de coordination des services publics, créée le 18 janvier par le Préfet pour étudier les questions essentielles telles que l'évacuation, le ravitaillement de la population non encore évacuée, le déblaiement, l'hygiène de la ville, s'y réunit sous la présidence du sous-Préfet les 24, 25, 26 janvier.

Le 26 au soir, à 19 h. 45, 150 bombardiers ajoutent encore d'énormes destructions à celles du 15 et du 23. Comme les fois précédentes, l'Arsenal et la Ville sont illuminés par les fusées. Des milliers de bombes incendiaires sont lancées sur la ville ainsi que sept bombes explosives dont certaines de 1.500 et 2.000 kg. Des pâtés entiers d'immeubles brûlent ou sont jetés à terre. La mairie provisoire est à son tour détruite ainsi que deux cents autres immeubles, tant dans l'intra-muros que dans les faubourgs de Kérentrech et de la Nouvelle-Ville. Pour tenter de faire la part du feu, on fait sauter à la dynamite des maisons dans la rue de Saint-Pierre. A l'Arsenal, les logements militaires de la porte du Lycée sont en feu ainsi que le hangar à bois de la vieille chaudronnerie et le magasin d'électricité. Sur la rive gauche du Scorff, le hangar des ballons captifs brûle.

A l'Hôpital Bodélio, fenêtres et portes sont arrachées.

Hennebont est aussi durement touché par des bombes à grande puissance qui détruisent 23 maisons et en rendent une centaine inhabitables dans les quartiers de l'Hôpital, du Quai et de la route de Lorient.

Les brancardiers ont relevé à Lorient un mort et 4 blessés, à Ploemeur 7 blessés, à Hennebont, 2 morts et 17 blessés. L'Hôpital Bodélio étant évacué, il est décidé au cours d'une conférence tenue le 29 à 11 heures de créer un commandement sanitaire unique. Le Directeur des Services de Santé se chargera de la population lorientaise restante, en gardant sous ses ordres les trois médecins civils affectés à la Défense passive, les deux internes de Bodélio et le personnel de l'hôpital qui reste volontairement à son poste.

Ce même 29 janvier à 20 h. 15, malgré la tempête, la région connaît une nouvelle attaque, Lorient reçoit des bombes incendiaires et explosives. Il y a le feu Place Aristide-Briand, rue Du Couëdic, Avenue du Faouëdic, rue du Port. Les canalisations d'eau n'ayant pu être rétablies, l'eau est puisée dans le bassin à flot. On ne compte aucune victime en ville mais 27 maisons sont encore détruites. Un homme est tué à Kerfichant en Ploemeur.

A Hennebont, des bombes explosives tombent sur la ligne d'Hennebont aux Forges de Lochrist, aux lieux dits « Les carrières de Polvern » et « La Bergerie », de nombreuses bombes incendiaires causent des dégâts à Kerroch et à Saint-Caradec.

Lorient est devenu inhabitable ; il n'y a plus ni eau, ni gaz, ni électricité, ni moyen de chauffage ou d'éclairage, les rues sont obstruées par les décombres, le ravitaillement est difficile. Plus de 1.500 maisons sont détruites. Le 3 février, le Préfet prend un arrêté rendant obligatoire l'évacuation des personnes non indispensables à la vie publique et économique à Lorient, Larmor-Plage, Lanester, Ploemeur, Keryado, Locmiquélie, Riantec, Port-Louis, Gâvres. Cette évacuation devra être achevée le 10.

Le lendemain, 4 février, de 20 heures à 20 h. 45, Lorient subit un nouvel assaut. La D.C.A. réagit si violemment que, de loin, le bruit du canon rappelle par moment, le roulement du tambour. Une dizaine de grands projecteurs balaient le ciel pendant que des centaines de balles traçantes traversent la lueur des fusées pour monter vers les avions. Ceux-ci se succèdent de quart d'heure en quart d'heure en six vagues de 24 appareils qui jettent d'abord des bombes incendiaires puis des bombes explosives qui éclatent dans le feu en projetant d'immenses gerbes d'étincelles. A l'Arsenal, les réserves de bois et les magasins allemands brûlent. La gare reçoit 5 bombes explosives qui coupent la voie ferrée Lorient-Quimper et détruisent entièrement la gare de la Petite Vitesse. Dans la ruelle Saint-Christophe, une grosse bombe volatilise d'un seul coup un grand nombre d'immeubles. Dans tout le quartier de Kérentrech, la plupart des maisons sont dévastées : plus de cloisons et souvent, plus de planchers. A l'Hôpital Bodélio, trois pavillons sont anéantis. En ville, 170 maisons de plus sont démolies. On relève huit victimes dont 3 morts et 2 mortellement blessés.

Comme d'habitude de nombreuses bombes sont tombées dans la périphérie de Lorient : à Ploemeur, à Larmor-Plage, à Locmiquélic où dix immeubles ont été détruits et quatre bateaux coulés dans le port, à Riantec où un homme est tué près du Bois d'Amour, à Kervignac où une maison et une ferme sont incendiées, à Caudan où deux fermes ont brûlé, et à Lanester, surtout aux abords du pont Saint-Christophe.

Le 7 février, l'évacuation touche à sa fin, lorsque se produit le plus violent des bombardements que Lorient aura subis. De 19 h. 45 à 22 h. 30, 250 avions, en trois vagues, lâchent des milliers de bombes incendiaires et une centaine de bombes explosives. L'Arsenal est en feu ; le grand garage allemand, la voilerie, la centrale électrique, le magasin d'électricité, l'immeuble aux peintures, la scierie, le hangar A brûlent. En ville, il y a deux cents foyers d'incendie. Les pompiers de Lorient luttent dans la rue du Port, les pompiers allemands aux magasins d'artillerie et Quai des Indes où le siège de la C^{ie} Worms qui abritait les services de la mairie depuis le 27 janvier est détruit.

A 22 h. 30 arrivent les pompiers de Vannes qui en cours de route ont dû, aux environs de la Montagne du Salut, franchir une zone dangereuse sur la route balayée par les éclats qui provenaient de l'explosion d'un dépôt de munitions en feu. La marée étant basse, ils ne peuvent se mettre en action. Quai des Indes et vont à la gare des voyageurs qui flambe et dont ils sauvent une partie avec l'aide des pompiers d'Auray. Pendant ce temps, trois wagons de munitions en feu font explosion, ainsi qu'un dépôt de cartouches situé dans l'enceinte de la gare.

Le 8 au matin, on dénombre 632 immeubles détruits dans la nuit, dont l'église Saint-Louis. Le feu continue à faire rage, sans pouvoir être combattu utilement puisque le service d'eau est de nouveau hors d'usage. On compte 3 tués et 14 blessés.

L'évacuation pouvant être considérée comme terminée, les services de la mairie ne laissent qu'une permanence à Lorient (à l'Hôtel Terminus) et se replient à Branderion. Le 16 février, ils se transféreront à Sainte-Anne-d'Auray, au lieu dit « Treulan ».

A Keryado 27 personnes ont trouvé la mort sous les décombres de leurs maisons, dont 6 au numéro 117 et 9 au numéro 162 de la rue de Belgique. Des bombes sont tombées à Caudan (trois fermes détruites, un tué), Cléguer (trois fermes incendiées, un tué), Hennebont (un tué, deux blessés), Lanester (15 maisons détruites, un tué, un blessé mort le lendemain), Larmor-Plage (un tué), Ploemeur (15 maisons brûlées, un tué), Riantec (une ferme et une maison détruites).

Le 10 février était le jour à partir duquel toute la région lorientaise devait être évacuée et l'entrée de Lorient et des 8 communes sinistrées de la région interdite aux étrangers et aux habitants non indispensables à la vie publique et économique, mais un délai de sept jours est accordé aux retardataires pour enlever leurs meubles. Dans la journée du 11, le Service de Santé, vraiment trop exposé à l'Hôpital Bodélio, se replie au Bouetiez, près d'Hennebont et, au soir, la Compagnie des Marins-Pompiers s'installe à Caudan d'où la ville et l'Arsenal sont très visibles.

Le bombardement du 13 février est comparable à celui du 7. Il est effectué de 19 h. 45 à 22 heures par 250 avions. Des milliers de bombes incendiaires sont encore lancées. Il en est apparu d'un type nouveau, constituées par un bidon cylindrique d'une longueur de 30 cm et d'un diamètre de 15 cm, pesant environ 3 kg. Ce sont des bombes à ailettes, celles-ci sont placées sur une ogive en fer blanc qui coiffe l'engin. Quant au nombre et au calibre des bombes explosives, ils dépassent ce qui a été constaté jusqu'ici. Les abris ont été fortement ébranlés par la puissance des explosions et ils n'auraient sans doute pas résisté à des coups directs.

Des dégâts très importants sont encore infligés à l'Arsenal : feu au magasin des imprimés, aux bâtiments du service de la solde, au ponton « Isère », à l'usine électrique, aux magasins d'électricité, à l'atelier de calfatage, à l'immeuble aux peintures et, rive gauche, au poste des pompiers et à la cale 7. En ville, 238 immeubles de plus sont détruits. Il n'y a qu'un tué civil.

Autour de Lorient, on compte 13 fermes incendiées et un tué à Caudan, une soixantaine d'immeubles et plusieurs fermes détruits à Lanester, une trentaine de maisons à Ploemeur et autant à Larmor-Plage. On compte 4 tués à Cléguer, une ferme incendiée à Hennebont, une ferme et 60 maisons détruites à Locmiquélic, 6 fermes et 4 maisons à Riantec, 6 maisons à Merlevenez. A Port-Louis, il y a deux tués, 21 maisons et la gendarmerie sont détruites et, à Locmalo 13 maisons, la criée et les baraquements

du Driasquer. Enfin à Plouay où deux avions anglais sont tombés, l'un d'eux a incendié une maison et un jeune homme de 20 ans a péri carbonisé.

Lorient est désormais une ville morte, et pourtant trois jours plus tard, le 16 février, après avoir bombardé Saint-Nazaire dans la matinée, les avions alliés y déclenchent une nouvelle attaque de nuit qui sera la dernière. A 20 h. 20, d'innombrables fusées éclairantes glissent dans le ciel et 250 avions s'acharnent sur les restes de l'Arsenal et de la ville. Suivant la progression constatée depuis la mi-janvier, la proportion des bombes grandit encore et leur puissance s'est accrue, toutes pèsent de 1.500 à 2.000 kg ; parmi les bombes incendiaires il en est un bon nombre au phosphore, de 14 kg. Pendant deux heures, ce déluge s'abat sur la ville et sur l'Arsenal où brûlent l'école des mécaniciens, la cale 7, le garage des tracteurs, l'usine électrique.

A Lorient même, 131 immeubles sont détruits. Les environs ne sont pas épargnés, les camps où logent les ouvriers de l'Organisation Todt sont particulièrement visés, à Gestel, Ploemeur, Quéven, etc., où de nombreux baraquements brûlent. A Lanneroch en Ploemeur, le camp Ihlefeld est touché de plein fouet et on y compte 13 morts, tous étrangers au département. Le port de Lomenor reçoit des bombes, deux marins y sont tués et 15 maisons détruites. A Quehelo, en Ploemeur également, une femme est tuée ; enfin, au bourg, l'église et une trentaine de maisons sont plus ou moins détruites. On compte encore des destructions à Larmor-Plage (15 maisons au bourg, deux personnes tuées dans leur lit), Caudan (3 fermes), Lanester (20 immeubles, deux tués) et enfin à Groix où de nombreux incendies sont allumés.

La destruction de Lorient peut désormais être considérée comme achevée. En un mois, du 14 janvier au 16 février 1943, la ville a reçu plus de 500 bombes explosives, dont la plupart à grande puissance et environ 60.000 bombes incendiaires. Sur 5.000 immeubles, 3.500 sont totalement anéantis, la plupart des autres inhabitables. Bien entendu, le téléphone, le télégraphe, l'eau, le gaz, l'électricité ont été coupés. Les réseaux sont en grande partie détruits. On a fini par se résigner à ne réparer qu'une seule ligne téléphonique, celle qui relie le poste de police de Kérentrech au réseau. L'intensité des attaques a été telle que rien n'aurait permis de parer de façon effective aux effets de bombardements aussi violents et aussi systématiques : une seule bombe explosive pouvait détruire jusqu'à 30 maisons et dans certains quartiers on a pu compter une moyenne d'une bombe incendiaire au mètre carré. Le courage des pompiers, du service sanitaire, du service de déblaiement et du service de sécurité générale (chefs d'îlots) a sauvé bien des vies humaines, mais n'a pu empêcher l'anéantissement de la ville. Quant aux communes limitrophes, l'activité des pompiers ayant dû être réservée à Lorient, elles n'ont pu bénéficier d'aucun secours contre les incendies. Le nombre des victimes s'élève à 101 pour la ville, 30 pour Keryado, 51 pour Lanester, 54 pour les autres communes de la région lorientaise.

Tous les services publics et le service de la Marine se sont repliés dans d'autres villes ou dans des communes du département, certains ont gardé une antenne à Lorient. Près de 40.000 habitants de la région lorientaise sont maintenant partis, plus de 30.000 ont trouvé asile dans des communes du département, soit chez des parents, soit par location d'appartements ; 6.000 ont été dirigés sur les deux départements d'accueil (Mayenne et Indre-et-Loire) ; environ 2.000 sont allés dans d'autres départements où ils avaient de la famille. Ceux qui sont réfugiés dans les communes voisines reviennent chaque jour pour enlever du mobilier, du linge, des vêtements. En dehors de celles qui sont tenues de rester sur place, les familles qui n'ont pas été évacuées sont en tout petit nombre. La police française s'efforce de réprimer le pillage et a procédé à de nombreuses arrestations, indépendamment de celles opérées par la Feldgendarmérie.

Quant aux Allemands, leur parc d'artillerie a beaucoup souffert. Toutes leurs installations non protégées ont disparu. Des pontons d'une grande utilité (« Psyché », « Lamartinière ») ont coulé. Ils doivent tout concentrer à Kéroman. Les bombardements n'ont guère influencé le rythme des réparations de sous-marins, mais le manque d'ouvriers et d'entrepreneurs ralentit considérablement les travaux de construction.

C'est ainsi qu'à Kéroman les abris destinés aux stocks de munitions ne seront terminés qu'en avril 1944 alors que l'achèvement en était prévu pour octobre 1943.

Dès le 18 février, les Allemands exigent d'une Commission française venue de Paris, que 1.000 ouvriers de la Marine soient mis à leur disposition. En fait, il n'y en a d'abord que 50, sous la direction de l'ingénieur Giraud, qui fait chaque jour son

rapport à M. Stoskopf (Ingénieur en chef de 1^{re} classe du Génie Maritime et agent secret du réseau « Alliance »). Puis leur nombre monte à 466 en mars. Finalement à partir d'avril, Lorient cessera peu à peu de servir de base aux sous-marins qui viendront seulement s'y faire visiter ou réparer.

VI. APRES L'EVACUATION DE LORIENT

Si l'accès de Lorient est désormais interdit à tous ceux qui ne peuvent y justifier leur présence auprès des autorités d'occupation, il y entre, par contre, quotidiennement 3.000 ouvriers de l'Organisation Todt et de l'Arsenal, ceux-ci ne venant guère que pour se faire pointer, car bien peu de services ont pu recommencer à fonctionner.

Trois grands bombardements de jour vont en mars, avril et mai compléter les destructions, anéantir les rares réparations effectuées. Le premier a lieu le samedi 6 mars à 14 h. 35, exclusivement par bombes explosives de gros tonnage — environ 125 — qui détruisent 990 immeubles et font 18 morts à Lorient et 4 à Lanester. A l'Arsenal, deux abris sont touchés au sud du Bassin II ; dans l'un, l'abri n° 11 dont le ciel a été crevé malgré une carapace de béton de 1 m 10, un ouvrier est tué et deux autres blessés ; dans l'autre, le n° 12, une bombe a tué quatre ouvriers qui étaient dans l'entrée. Rue Pasteur, la Feldgendarmarie est en partie détruite.

La voie ferrée et la centrale électrique sont particulièrement visées. Celle-ci est détruite tandis que la Grande Cidrerie et l'Abattoir ne sont plus que des amas de décombres. Le chemin de fer est coupé par 17 bombes sur 200 mètres entre le pont et le passage à niveau. Un train de voyageurs s'engageait justement sur le pont. Il s'arrête ; des femmes et des enfants de Quimperlé et d'au-delà qui parlaient pour les vacances de mardi-gras s'affolent et veulent fuir dans la campagne. Plusieurs voyageurs sont ensevelis sous la terre du remblai de la voie ferrée qui s'affaisse lors des explosions.

Le 2 avril, de 23 h. 50 à 1 h. 45 le 3, des bombardiers se succèdent à nouveau au-dessus de la région lorientaise ; plusieurs bombes explosives tombent à Merville et au port de pêche, deux personnes sont tuées à Keryvaland sous les décombres de leur maison. Au Poteau-Rouge en Caudan, 4 bombes destinées à la station électrique font quatre morts. On compte encore des dégâts à Kerleau en Cléguer, à Kervran en Plouhinec (1 tué), à Riantec où un enfant de deux ans est tué et un garçon de 12 ans grièvement blessé, à Gâvres où une soixantaine de maisons sont endommagées.

Le 16 avril, de 13 h. 55 à 15 heures a lieu le deuxième grand bombardement de jour. Une centaine de bombes explosives sont jetées. L'usine électrique qui a été reconstituée tant bien que mal n'est pas touchée dans ses œuvres vives, la voie ferrée est coupée pour 24 heures, l'hôpital maritime est atteint. De nouvelles bombes sont à la fois explosives, soufflantes et incendiaires. A la porte de l'hôpital, le garage des pompiers qui se trouvait à 20 mètres du point de chute d'un de ces engins est incendié par des éclats qui ont traversé la porte métallique et communiqué le feu aux tuyaux d'incendie. Le croiseur « De Grasse » en construction dans la forme est atteint en plein milieu par une grosse bombe. A Trefaven, la poudrière n'a pas été touchée.

Il n'y a pas de victimes à Lorient, mais on en compte 5 à Lanester, dont 4 au village de Saint-Isidore. Un Algérien est tué à Ploemeur, et parmi les ouvriers qui travaillent pour les Allemands au Fort-Bloqué, les bombes ont fait 6 morts et une dizaine de blessés. On signale de gros dégâts à Gâvres.

La dernière de ces attaques massives d'anéantissement se produit le 17 mai, à 12 h. 07. Il y participe environ 150 avions qui visent particulièrement Kéroman, le port de pêche, le pont Saint-Christophe et la voie ferrée et déversent environ 300 bombes lourdes. La voie ferrée est coupée mais sera rétablie dans la soirée. La gare de chemin de fer d'intérêt local du Morbihan est détruite. La centrale électrique subit de gros dégâts. L'attaque de la base sous-marine et du slip provoque une chute de bombes dans le cimetière de Carnel où des tombes sont détruites. Au port de pêche, la criée est incendiée ainsi qu'une rame de wagons. On compte à Lorient 4 morts et 5 blessés. Des destructions ont eu lieu aussi à Lanester (trois maisons), au village de Stervins en Riantec (trois maisons), à Ploemeur (4 maisons détruites, 2 enfants blessés), à Lœmiquélie (un immeuble détruit), Pluvigner (3 immeubles).

Pendant plus d'un an les ruines de Lorient ne subiront plus d'attaques aériennes, et même quand le 23 septembre 1943, à 9 h. 30, l'aérodrome de Lann-Bihoué sera sévèrement touché par 70 bombardiers, il ne tombera aucun projectile à Lorient. Ce bombardement, relativement précis, causera la mort dans l'enceinte du champ d'aviation, de dix Allemands et de trois charretiers de Quéven au service des Allemands. En dehors du camp, un chauffeur et un manoeuvre belge seront tués à Kermadoye en Ploemeur, sur la route de Quéven.

Jusqu'à l'époque du débarquement, il n'y aura plus de raid d'importance sur la région lorientaise. Les sous-marins sont de moins en moins nombreux à venir se faire radoubler à la base et l'aviation allemande a presque été éliminée du ciel ; les Alliés concentrent leurs efforts sur d'autres régions et particulièrement sur l'Allemagne elle-même. Cependant des chasseurs mitraillent fréquemment ici ou là.

C'est ainsi que le 31 mai 1944, trois avions mitraillent à Hennebont l'apportement et les quais de la Société Neptune, situés à 800 mètres en aval du viaduc, à deux reprises au début de l'après-midi. Six ouvriers qui travaillent sur un aviso en réparation sont blessés et l'un d'eux mourra le soir.

Le 7 juin, une centaine d'avions attaquent de nouveau Lann-Bihoué de 19 h. 30 à 20 heures ; un dépôt d'essence et des hangars sont touchés. Aux abords du camp, 5 hommes de Ploemeur sont tués ou mortellement blessés ; trois fermes sont incendiées. Un nouveau raid le 10 juin fait deux victimes françaises.

Le 9 juin une nouvelle attaque se produit, la ferme du Cleck est détruite. Le 26 juin, le village de Saint-Erman en Nostang, occupé par les Allemands, est mitraillé et les six fermes qui le composent sont incendiées.

Enfin le 6 août 1944, vers 19 h. 50, une violente attaque est lancée par l'aviation américaine contre les bunkers de Kéroman. Un emplacement de D.C.A. est détruit avec toutes ses munitions. Parmi les cinq hommes tués à cet endroit figure l'intendant de Corps d'Armée Hardt. Les baraquements de Kéroman sont en feu. Dans le grand bunker, l'Etat-major et environ 1.000 hommes sont rassemblés ; une bombe de 5 tonnes du type « tremblement de terre » éclate sur la terrasse de béton sans la perforer. Aucune tentative de grande envergure ne sera plus faite contre Kéroman.

La période de la poche sera surtout marquée par de nombreux tirs d'artillerie qui causeront de nouveaux dégâts et feront encore dans la région plusieurs dizaines de morts parmi une population civile pourtant clairsemée.

Quand la guerre se termine en mai 1945, on compte dans l'agglomération de Lorient-Keryado 4.095 bâtiments d'habitation totalement détruits et 3.245 partiellement. Les bombardements aériens ont tué environ 265 personnes à Lorient, dont une trentaine d'étrangers et 31 à Keryado, 8 à Quéven, 40 à Ploemeur dont 8 étrangers, 5 à Larmor-Plage, 69 à Lanester auxquels il faut ajouter le nombre inconnu mais très élevé des victimes du bombardement de Beg-er-Men le 7 mai 1941 et 53 autres morts dans un rayon de 10 km autour de Lorient. Si l'on retranche de ces nombres les ouvriers, étrangers ou non, tués en travaillant pour l'occupant ou dans des camps de l'Organisation Todt, on constate que 353 civils ont été victimes des bombardements alliés sur la région lorientaise.

L'Arsenal a été en majeure partie détruit, mais la base sous-marine, où toute l'activité des Allemands a fini par se concentrer, est toujours debout.

Tant de deuils et de ruines étaient-ils indispensables ?

Roger LEROUX.

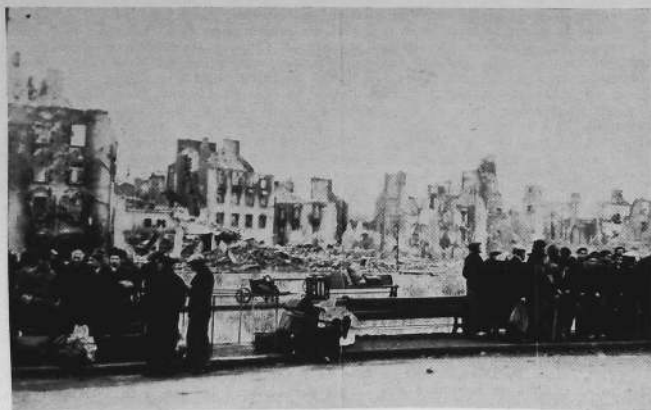
Correspondant du Comité d'Histoire
de la deuxième guerre mondiale dans le Morbihan.

(1) L'Amiral Matthiae indique la date du 2 septembre 1941 qui semble ne pouvoir être retenue. C'est en novembre que l'Ingénieur Labbens indiqua à M. Stoskopf que les deux blocks venaient d'entrer en service.

(2) Sur instructions de la Feldkommandantur.

BIBLIOGRAPHIE

- Gallois-Montbrun. — « Histoire des événements qui ont amené la destruction de la ville de Lorient », 18 pages. Imprimerie du Nouvelliste, Vannes, 1943.
- Chaumel-Mansion-Andrieu. — « Lorient, son passé, sa destruction, sa renaissance », 32 pages. Edité par la Mairie de Lorient, 1948.
- Fahrbacher (Wilhelm) und Matthiae (Walter). — « Lorient, Entstehung und Verteidigung des Marine. Stützpunktes, 1940-1945 ; Prinz Eugen Verlag ». Weissenburg, 1956. 135 pages.
- Amiral Dönitz. — « Dix ans et un jour ». Traduction de René Jouan. 388 pages. Paris, Plon, 1959.
- Le Puth. — « Souvenirs de la vie lorientaise de 1940 à 1945 ». Annales de l'Académie de Marine, 1954-1955. Tome I.
- M^{lle} Beauchesne. — « L'action de l'Ingénieur Général Stoskopf et de ses compagnons de l'Arsenal de Lorient ». Inédit.
- Archives du Port de Lorient. — Rapports du Commandant de la 3^e Compagnie des Marins-Pompiers.
- Mairie de Lorient. — Dossiers « Bombardements ». Rapports du Préfet, du Directeur urbain de la Défense passive, de l'Inspecteur départemental des Services d'incendie, etc..
- Mairie de Lorient. — Registres du cimetière de Kerentrech.
- Mairies de Lorient. Keryado, Ploemeur, Larmor-Plage, Guidel, Quéven, Lanester. — Registres de l'Etat Civil.
- Le Corvec. — Journal personnel (inédit).
- Le Meudec. — Journal personnel (inédit).
- Chanoine Le Breton, curé de Riantec. — Journal paroissial (inédit).
- Louis Cren. — Mémoires (inédits).



1943 - L'évacuation

Le Vieux Lorient dans les livres

Henri-François BUFFET. — **EN RELISANT LEURS LETTRES. Souvenirs d'enfance (1909-1919)**. Editions Bahon-Rault, Rennes, 15, rue Sainte-Melaine. 190 p.

Monsieur Buffet, votre titre n'accroche pas, et c'est dommage. Quel est le Lorientais cinquantenaire qui aurait pensé retrouver le Lorient de son enfance sous ce titre qui conviendrait aussi bien à Brive-la-Gaillarde ou à Cordes-sur-Ciel ?

Et pourtant, c'est le Lorient de la belle époque et des « dures années de la guerre » qu'évoque l'archiviste rennais. Il a su voir, il a su retenir et il sait conter. Aussi son ouvrage se lit-il comme on lit un roman, le roman d'une ville défunte, mais aussi celui d'une famille — la sienne — avec ses angoisses et ses joies.

Jean-Louis DEBAUVE. — **LA JUSTICE REVOLUTIONNAIRE DANS LE MORBIHAN (1790-1795)**. Préface de M. René Maurice, Président de Chambre honoraire à la Cour d'Appel de Paris. Thèse de doctorat de droit. 568 p.

« Le Morbihan est parmi les départements bretons, une région encore un peu oubliée et mal connue », affirme M. René Maurice dans la préface de cette monumentale thèse que l'auteur a voulu impartiale. Et cet auteur, J.-L. Debauve, par son travail acharné, ses patientes recherches, est un de ceux qui sortent le passé du Morbihan de l'oubli.

Dans son ouvrage bourré de références, J.-L. Debauve offre au lecteur une vue d'ensemble sur l'organisation judiciaire du Morbihan à l'époque révolutionnaire, puis étudie dans le détail les tribunaux de district, criminel, la Justice de paix, le tribunal de commerce de Lorient, les juridictions militaires et maritimes...

Bref, une étude très poussée que complètent une bibliographie abondante et une table onomastique très précieuse pour le chercheur.

Jean-Louis DEBAUVE. — **THEATRE ET SPECTACLES A LORIENT AU XVIII^e SIECLE**. (Chez l'auteur, 20, rue Henri-Barbusse, Paris-5^e).

Décidemment J.-L. Debauve est un gros travailleur. Après sa thèse monumentale, voici une étude aussi sérieuse qu'étouffée sur le Lorient du XVIII^e siècle. Daniel Bernard et René Maurice lui avaient tracé la voie, mais J.-L. Debauve l'a élargie, cette voie, en compulsant les archives nationales, de la Marine, du Morbihan, de Loire-Atlantique.

Pour ma part, je regrette une seule chose, après avoir lu avec beaucoup d'intérêt ce travail, c'est qu'une table des noms cités ne figure pas en fin de volume.

Mais cette simple restriction de chercheur n'enlève rien à la valeur de cet ouvrage que nous vous recommandons chaudement.

W

Chronique des Fureteurs et Curieux

RÉPONSES

230. — DES DESSINS DU CHEVALIER DE FREMINVILLE.

Les dessins du Chevalier de Fréminville, du moins ceux concernant l'archéologie, sont entre les mains de l'écrivain Jean Merrien qui les a rachetés à la famille Herpin.

Ch. L.

282. — CIMETIERE D'OFFICIERS DE MARINE.

Alphonse-François-Marie Guérin, né à Ploërmel le 9 août 1816, fut un candidat malchanceux à l'Ecole Navale qu'il avait préparée à Lorient après des études au Collège de Vannes avec son ami Jules Simon.

Il devait devenir Président de l'Académie de Médecine. Le Pape l'avait appelé à Rome pour lui donner des soins.

J. R.

325. — CELINE ET LA BRETAGNE.

« Bretagne-Magazine », n° 9, Août 1966, a publié, sous la signature de Xavier Grall, une étude — avec deux portraits de Céline — où il veut prouver que l'auteur du Voyage au bout de la nuit est un Celte.

Mais il ne donne aucun détail sur son séjour à Quintin, ni à Rennes. Encore moins à Plo-névez-Porzay et à Locronan.

X. Y. Z.

331. — BREST ET LA PECHE A LA BALEINE.

Il semble que les rapports de la ville de Brest et de la pêche à la baleine soient mal connus, nous ne donnons ici que des documents pouvant servir à une étude de cette activité.

La ville de Brest n'ignorait pas cette pêche : sous la Révolution, la ville était éclairée à l'huile de baleine (Arch. ville de Brest, 22 frimaire an V, 12 décembre 1796).

Les documents qui suivent sont extraits de L. Lacroix, *Les derniers baleiniers français* (Aux Portes du Large, Nantes, 1947).

Brest était compris dans le 2^e arrondissement baleinier qui allait de Morlaix à Quimper, les bâtiments baleiniers de cette région portaient un guidon mi-partie bleu et jaune dont les couleurs étaient verticales, le bleu près de la drisse. Ceci, semble-t-il, sous la Monarchie de Juillet.

Le Capitaine Camus, né à Brest le 6 avril 1814, commandait l'*Elisa*, grée en trois-mâts, d'abord baleinier, puis armé au long cours à partir de 1849 au Havre, ce navire explosa le 8 février 1851 à Rio.

Liste de matelots baleiniers :

Pradel, Brest, Océan II, 1/200^e de part, vers 1826, novice.

L'Ollivier Pierre, matelot, Brest, Océan III, 1/150^e de part, devient ensuite harponneur, puis plus tard déserte à Valparaiso.

Le Bihan Louis, second de l'Océan II, originaire de Morlaix.

Hérisson, mousse du Triton (Nantes I), Brest, 1/400^e de part.

Le Teste, mousse du Triton (Nantes ?), Quimper, 1/400^e de part.

Le Bihan Louis, Morlaix, matelot de l'Océanie, 1/150^e de part, puis 1/990^e.

Brézel Yves, matelot de la Duchesse de Berry, origine Brest.

Thépaul Joseph, matelot de la Duchesse de Berry, origine Brest.

Pilven Mathurin, matelot de la Duchesse de Berry, origine Brest.

Goaster Yves, matelot de la Duchesse de Berry, origine Morlaix, déserte le 19 mai 1831.

Kerguelon Roland, novice de la Duchesse de Berry, origine Morlaix.

Huraud, novice de l'Athenais, origine Brest.

Kervarec Alain, matelot du Nantais II, origine Brest, blessé au Cap.

Languin, matelot du Nérée, de Brest.

Querrie, novice, voilier du Nérée, de Quimper.

Tapirol, novice, voilier du Nérée, de Quimper.

Roger, pilotin de l'Orion, origine Brest.

Salaun André, harponneur de l'Orion, de Morlaix, disparu en pêche le 8 août 1842.

Le Borgne, matelot de Quimper, sur l'Orion.

Floch, matelot de Quimper, sur l'Orion.

Malgorne Joseph, matelot léger de Brest, sur l'Orion, puis novice.

Guillaume, matelot de Quimper, sur l'Orion.

Le Bellec, matelot de Morlaix, sur l'Orion.

Perrin, novice de Quimper, sur l'Orion.

Moresne, novice de Brest, sur l'Orion.

Mazrin Pierre, novice de Quimper, sur l'Orion.

Coquin J.-M., novice de Morlaix, sur l'Orion.

Troadec Ollivier, novice de Morlaix, sur l'Orion.

Rivière Jean-Guillaume, matelot de Quimper, sur l'Orion, resté à Honolulu en 1847.

Plessis Joseph-Henri, novice de Brest, sur l'Orion.

Rivière Jean, harponneur de Plogoff, sur l'Orion.

Le Deuff, mousse de Morlaix, sur l'Orion.

Omnès Jean, de Brest, matelot du Jonas.

Lemanché, de Morlaix, matelot de l'Espadon.

Le Rallec, de Morlaix, novice de l'Espadon.

Mazrin Jean, 2^e lieutenant du Jason, origine Quimper, laissé à Honolulu le 25 octobre 1859.

Daniélou François, novice de Camaret embarqué sur le Jason, déserte à Honolulu le 21 novembre 1860.

Ely Yves, matelot du Jason, de Brest, déserte en 1860 à Honolulu.

A.-H. DIZERBO.

338. — BRETAGNE ET PHILATELIE.

J'ai lu dans le numéro 2 (avril-juin 1966) des « Cahiers de l'Iroise », deux listes de timbres-poste intéressant la Bretagne.

Voici quelques autres pour compléter ces listes :

Canada :

1908 - n° 86 : Cartier et Champlain.

1908 - n° 92 : Arrivée de Cartier.

1934 - n° 170 : Commémoration du 4^e centenaire de l'arrivée de Cartier.

(Mon catalogue s'arrête à 1943).

Maurice (Ile) :

1899 - n° 98 : 2^e centenaire de la naissance de La Bourdonnais.

(Mon catalogue s'arrête à 1943).

? - n° ? : Un timbre assez récent représentant une statue de La Bourdonnais.

Terres australes françaises :

1960 - n° 28 : Le Chevalier de Kerguelen.

Indochine :

1944 - n° 253, 256 et 260 : Auguste Pavie.

Mali :

1962 - n° 41 et 42 : Pleumeur-Bodou.

Département de La Réunion :

— La Pointe du Raz.

— Quimper.

— Pleumeur-Bodou (2 valeurs).

(Timbres français avec surcharge C.F.A.)

France :

Timbres de guerre :

1945 - n° 8 et 9 : 2 timbres émis par la Chambre de Commerce de Saint-Nazaire.

Dans ce domaine de la philatélie, on trouve deux noms de Bretons comme dessinateurs sur des timbres :

— Jean Kerhor, sur des timbres du Niger de 1926.

— Victor Marec, sur des timbres d'Ethiopie de 1909.

Il y en a peut-être d'autres. Je ne sais si ces Bretons ont laissé un nom comme artistes.

G. LE MOAL (Nantes).

339. — LE DOCTEUR CORRE.

Cet historien brestois de grande valeur est trop méconnu. Outre ses travaux de médecine, chirurgie (dès 1869), histoire naturelle et médecine légale, on lui doit pour ce qui est de la matière bretonne :

— Sur quelques crânes de criminels conservés au musée de l'Ecole de Médecine navale de Brest (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1882).

— Le délit et le suicide à Brest (Archives d'Anthropologie criminelle, 1890).

— Sculptures des monuments mégalithiques.

— Les procédures criminelles en Basse-Bretagne au XVIII^e siècle (Mémoires de la Société archéologique du Finistère, 1893).

— Une actrice de province : M^{me} Dornbigny (Revue rétrospective, 1893).

— Les anciennes corporations brestoises : orfèvres, barbiers, étuvistes (Société archéologique du Finistère, 1893-1894).

Son ouvrage capital — qui est devenu malheureusement assez rare — est : *Documents de criminologie rétrospective* (Bretagne 17^e et 18^e siècles), en coll. avec le docteur Paul Aubry, Paris, 1895, 8°. Il s'agit d'un fort volume renfermant une mine de menus faits puisés dans les dossiers des présidiaux et sénéchaussées des archives du Finistère, des Côtes-du-Nord et de l'Ille-et-Vilaine. Les auteurs ont travaillé très peu sur les archives morbihannaises et nantaises. Il se termine par une table alphabétique très complète.

Le docteur Corre, qui en tant que médecin de marine avait beaucoup voyagé (Orient, Afrique, Portugal, etc.), a certainement publié d'autres travaux sur la Bretagne, mais je n'ai pas eu le loisir de les identifier.

J.-L. DEBAUVE.

345. — LE PEINTRE J. J. AUDUBON ET LA BRETAGNE.

John J. Audubon, 1780, Nouvelle-Orléans - 1851, New-York.

Reçoit à 15 ans les leçons du peintre David, à Paris. Parcourt pendant plus de 20 ans toute l'Amérique et se rendit plusieurs fois en Angleterre pour y faire imprimer ses œuvres.

— *Birds of America*, 1826-40, London, 4 gr. in-f° et New-York, 1840-44, 7 gr. 8°.

— *Ornithological Biography*, 1831-39, Boston, 5 gr. 8°.

— *Quadrupeds of North America*, 1841-46, Boston, 3 in-f° et New-York, 1854, 3 gr. in-8°.

— *Scènes de la Nature*, trad. franç. par Eugène Bazin, 1857, 2 t. 8° (rééd. 1868) A. P. H.

St John, éd. angl. New-York, 1856, 12° et « Illustration » 22 février et 2 août 1851.
(Dictionnaire Biographique de A. Dantès, Paris, Broyer, 1875).

A.-H. D.

349. — UNE ÎLE D'OUESSANT AU SUD-EST DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

Dans « le voyage autour du monde » de Bougainville, nous trouvons la précision suivante au sujet de l'île d'Ouessant située au sud-est de la Nouvelle-Guinée :

— « Le 17 au matin (il s'agit du 17 juin 1768), nous ne vîmes point de terre au lever du soleil ; mais à neuf heures et demie, nous aperçûmes une petite île dans le nord-nord-est du compas, à cinq ou six lieues de distance, et une autre terre dans le nord-nord-ouest, environ à neuf lieues. Peu après, nous découvrimmes dans le nord-est-5°-est, à quatre ou cinq lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Ouessant nous fit appeler du même nom... »

A. LAOT (Massy).

352. — THEOPHILE GUILLARD DE KERSAUSIE, NEVEU DE LA TOUR D'AUVERGNE.

Theophile-Joachim-René Guillard de Kersausie est né à Guingamp vers 1798. Ancien offi-

cier de hussards, ignore comment il était apparenté à La Tour d'Auvergne, mais je sais qu'il fut surtout le compagnon de Raspail et cela dès le début de la Monarchie de Juillet. P.-J. Proudhon, dans les « Lettres au citoyen Roland » (Paris 1946), le présente comme un révolutionnaire impénitent, d'une espèce qu'il juge en bloc anachronique. Il trouve toutefois à ce « chambardeur » l'excuse de la naïveté.

Avec Raspail, d'octobre 1834 à octobre 1835, il dirigea le « Réformateur » dans lequel ils défendaient le principe du suffrage universel.

Son anti-conformisme le mena en prison de fin 1835 à 1837. Enfermé d'abord à Doullens, il l'est ensuite à Brest.

Amnistié, il prend le chemin de l'exil. De retour en France, en janvier 1842, il est pris par la police alors qu'il se rend dans la région brestoise, à Locmaria. Le rapport de police de l'époque (Arch. municipales du Havre, J 2/2, liasse 6) le présente comme un homme de 44 ans, brun, de petite taille (1 m 65).

Il va jouer un rôle actif en 1848. Il figure sur la liste des candidats à la Constituante dans la Seine, aux côtés de Proudhon, Raspail, Pierre Leroux... Il obtint 71.852 voix et arriva en troisième position derrière Proudhon, dernier élu.

Kersausie gagna ensuite l'étranger.

J. R.

QUESTIONS

358. — UN AUTEUR LORIENTAIS ANONYME.

Il a paru en 1867, chez l'éditeur Grouhel à Lorient, un petit volume 12° de 153 pages imprimé chez Oberthur : « Lorient et les Lorientais. Lettres d'un Parisien à un Parisien recueillies par un provincial ». Un érudit lorientais pourrait-il identifier l'auteur de cet opuscule qui fourmille d'aperçus pittoresques et de détails fort savoureux sur la vie lorientaise du second Empire ?

J.-L. DEBAUVE.

359. — UN HUMORISTE LORIENTAIS.

Que sait-on sur le nommé Th. Revel de Lorient, auteur d'un « Manuel des maris ou philosophie du mariage » publié à Paris en 1839 chez le libraire Leclère ? Ce rare petit volume contient des réflexions fort savoureuses comme celles-ci : « Jusqu'à ce jour, il ne s'est rencontré aucune compagnie assez audacieuse pour assurer contre les chances de la vie conjugale » ou bien : « L'adultère est un vol commis au préjudice du mari ». L'auteur, qui fut conseiller général en 1876, était sans doute

avocat, car son ouvrage fourmille de citations juridiques souvent curieuses du genre de la suivante : « Le mariage est un contrat essentiellement aléatoire. On s'est justement étonné de ne pas le voir figurer en première ligne dans l'art. 1964 du Code Napoléon ».

J.-L. D.

360. — INJURE LORIENTAISE.

Quelle est la signification exacte du terme « Drouille », injure utilisée à Lorient sous la Révolution dans les basses classes de la population au même titre que : Garce, Put..., Salope... ? Je n'ai pas rencontré ce terme ailleurs.

J.-L. D.

361. — CATHERINE DE MEDICIS, SON CONFIDENT ET L'ABBAYE DE SAINT-MATHIEU.

Chacun sait que Catherine de Médicis était très superstitieuse. A ce propos, lorsqu'elle mourut, à Blois (5 janvier 1589), un talisman fut trouvé sur elle, médaille en cuivre qui fut

alors rompue, mais dont les morceaux recueillis servirent à exécuter une reconstitution qui fut conservée ; l'avant se rapportant à Vénus (qui aurait été Catherine elle-même) et à la Balance, son domicile, tandis que l'autre face montre Jupiter et son aigle, un Génie présentant un miroir magique à la divinité.

L'auteur de ce talisman aurait été Régnier, mathématicien, astrologue, confident favori de la reine, mais qui en fait sous ce nom francisé n'était autre que Cosimo Ruggieri, florentin, accusé par le peuple de la mort de Charles IX. Compromis lors de la Saint-Barthélemy et condamné aux galères en 1574 par le Parlement, l'astrologue aurait été sauvé par l'intervention de Catherine qui alors lui aurait fait don de l'abbaye de Saint-Mahé. Quidni ?

P.-J. BRUHIER.

362. — LA PRINCESSE DE HOHENLOHE A DINARD EN 1914.

Que sait-on sur le séjour de cette princesse dans cette ville à la veille de la guerre ?

J.-P. R.

363. — CLERGE CONSTITUTIONNEL ET DEVOTION POPULAIRE.

A Quimper, la tombe d'Yves-Marie Audrein, député du Morbihan à la Législative puis à la Convention, évêque constitutionnel du Finistère, abattu par les Chouans en novembre 1800, fut pendant longtemps, au moins jusqu'à la fin du siècle dernier, l'objet d'une certaine dévotion populaire : on la fleurissait, on y amenait des enfants en bas âge pour qu'ils y fissent plus tôt leurs premiers pas.

Connait-on en Bretagne d'autres exemples de semblables pratiques sur la tombe de membres du clergé assermenté ?

H. P.

364. — NAVIRES OU VAISSEAUX DANS LES ARMES DES VILLES.

A la suite d'une question posée dans un dernier « Cahier » et concernant les bateaux sculptés sur les monuments religieux bretons, je me permets de demander à mon tour quelles sont les villes qui ont un navire ou vaisseau dans leurs armes ?

Jean PODEUR.

365. — SUR LES NOMS DE FAMILLE.

Au cours des siècles, le nom d'une même famille s'est souvent modifié — erreurs de scribes souvent — c'est ainsi que nous connaissons des Guillo qui étaient tout d'abord des Le Guillou, puis Guillou. Connait-on d'autres exemples précis de ce genre d'évolution ?

X. Y. Z.

366. — QUI ETAIT DE TUNCQ ?

Dans un article sur Cambry et paru dans la « Nouvelle Revue de Bretagne » (n° 6, 1949), Daniel Bernard dit en note : « De Tuncq était un aventurier qui essaya de défricher la palme de Tréflex et fit arrêter un certain nombre de prêtres qu'il accusait d'exciter les riverains à détruire ses travaux. Il deviendra plus tard général de division. »

Je souhaiterais de plus amples renseignements sur cet « aventurier ».

G.-M. T.

H. DANIGO, Rue Marc-Sangnier, QUIMPER-K (Finistère)

BOUQUINISTE
ACHAT - VENTE

Listes mensuelles d'ouvrages épuisés : **BRETAGNE**
et **Varia** - Service gratuit sur demande



Le vieux Brest : La Rue de la Porte à Recouvrance

Aux ÉDITIONS DE LA CITÉ · BREST

Le nouveau livre de *Léontine DRAPIER-CADEC*

"RECOUVRANCE DES SOUVENIRS"

Préface de Jean-Louis BORY, Prix Goncourt

15 illustrations pleine page de Jim E. SÉVELLEC

Du même auteur : "KERVEZ CE PARADIS"

(Prix des Provinces Françaises)

"RUE DE MADAGASCAR"

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à remettre à votre Libraire habituel

M (nom et prénom)

Adresse

Ville

demande à la Librairie :

de lui expédier - ou - réserver Exemplaire

(Barrer la mention inutile)

"RECOUVRANCE DES SOUVENIRS"

Relié pleine toile

En souscription 25,00 F - Après parution 28,00 F

Ci-joint la somme de (Ch. bancaire ou C.C.P.)

Le Décor

TOUTE LA DÉCORATION
D'APPARTEMENTS

18, Rue de Siam
B R E S T
(face à l'Omnia)

VEGETTES ARMORICAINES

1^{er} Éperon, Port de Commerce - BREST - Tél. 44.44.04

- SERVICE RÉGULIER AVEC LA PRESQU'ÎLE DE CROZON
- LIAISON CROZON AVEC CAMARET-QUELERN
- SERVICE JOURNALIER D'OUESSANT DE JUIN À OCTOBRE
- DÉPART DE L'ABER-ILDUT, DE LAMPAUL-PLOUARZEL (Porscave)
- EXCURSIONS - PROMENADES
- LOCATION DE VEGETTES POUR GROUPES.

Péran

58, Rue Jean-Jaurès

B R E S T

Les Meilleures

Machines à laver

LADEN

Machines à laver - Réfrigérateurs

LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DES SYNDICATS DES LIBRAIRES

vous conseille

d'ACHETER VOS LIVRES CHEZ VOTRE LIBRAIRE !....

Seul un Libraire de métier, par l'équipement bibliographique qu'il possède, est susceptible de vous aider efficacement dans la recherche des Livres que vous désirez.

Pourquoi ne pas prendre l'habitude de venir "bouquiner" chez votre Libraire, cela vous fera passer un moment agréable et vous lui ferez plaisir...

Librairies :

TOURMEN, 32^{bis}, rue de Lyon

PÉRON, 38, rue Yves-Collet

Librairie Régionale, 79, rue Jean-Jaurès

Librairie de la Cité, 57, Rue de Siam
et 6, rue de la Fontaine-Blanche, Landerneau

LEROUX, 1, rue Saint-Martin

LEBRETON, 35, rue Emile-Zola

"A la Duchesse Anne" 54, rue de Siam

JOUANNEAU, 75, rue de Siam

"La Porte Océane", GARÇON, 31, rue Jean-Macé

Librairie Jean-Jaurès, 170, rue Jean-Jaurès

F. LIDOU, 143, rue Jean-Jaurès

Prix : 5,00 F

Le Gérant : G.-M. THOMAS
I. C. A., 21, Rue Jean-Jaurès - BREST
— Dépôt Légal, 4^e Trimestre 1966 —